VOYAGE

DANS

LES ÉTATS-UNIS

D'AMÉRIQUE.

VOYAGE
DANS
LES ÉTATS-UNIS
D'AMÉRIQUE,
FAIT EN 1795, 1796 ET 1797.

PAR LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { DU PONT, Imprimeur-Libraire, rue de la Loi, N.° 1231.
BUISSON, Libraire, rue Haute-feuille.
CHARLES POUGENS, Libraire, rue St-Thomas du Louvre.

L'AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.

1800 (?)

AVERTISSEMENT.

Lorsque je commençai à écrire ce Journal, je n'avais l'intention que de le confier à mes amis.

Quelques-uns d'eux pensèrent qu'il offrait sur les États-Unis d'Amérique des renseigne-mens qui pourraient n'être pas sans utilité, et je me déterminai, d'après leur avis, à le publier quand je serais de retour en Europe.

Je choisis, pour lui en offrir la dédicace, a personne à qui je devais le plus d'attache-ment et le plus de respect, celle à qui le nalheur sans exemple qu'elle venait d'éprou-er, assurait plus encore mon dévouement out entier.

L'horrible assassinat de mon cousin est trop onnu et trop abhorré, pour que je le rap-elle ici; mais on ignore peut-être, que, sa ertu se refusant à croire à l'atrocité des imes, il dédaigna les avis qui lui avaient é donnés, en même-tems qu'à moi, qu'un andat d'arrêt était lancé contre nous deux, que notre arrestation n'était pas le seul dre émané de ses auteurs à notre sujet. Il voulut point quitter la France. Moins con-

fiant, moins vertueux que lui, j'ai fui les poignards, et il y a succombé.

Revenu en Europe, et au moment de m'occuper de la publication de ce Journal, j'ai appris que la mort, venant de frapper ma tante, m'enlevait le seul espoir que je nourrissais d'être au moins appelé à consoler ses derniers momens, et à lui fermer les yeux.

On croira facilement que l'idée de lui enlever l'hommage de mon travail n'a pu se présenter à mon cœur affligé.

Si l'usage ordinaire est blessé par cette dédicace à quelqu'un qui n'est plus, les hommes qui sentent que la mort ne rompt les liens, ni de l'amitié, ni de la reconnaissance pour celui qui survit, comprendront aisément de quelle douceur, toute mélancolique qu'elle soit, est pour moi un tribut public que j'offrais à la personne, que je paye du moins à la mémoire de celle qui avait tant de droits à tous mes sentimens.

A LA CITOYENNE

LA ROCHEFOUCAULD-D'ENVILLE.

Ma chère et malheureuse Tante,

Daignez accepter l'hommage du Journal de mon Voyage dans les États-Unis.

Mon attachement respectueux et reconnaissant vous l'offre avec confiance. Vous le recevrez avec bonté.

Combien de fois n'ai-je pas, en l'écrivant, été douloureusement troublé par le regret de n'être pas près de vous ; d'être empêché par les cruelles circonstances qui m'en ont séparé, de partager avec votre respectable belle-fille, le triste bonheur de vous rendre les soins, de vous offrir les consolations, dont votre cœur sensible et déchiré avait tant besoin, et dont mon devoir et mon affection voudraient vous environner.

Vous n'eussiez, sans doute, jamais trouvé en moi tous les divers mérites de celui que nous pleurons ; mais j'ose croire, qu'à la tendresse de mes sentimens, à leur dévouement, vous auriez encore reconnu un fils.

J'ai pensé quelquefois que vous aussi regrettiez mon absence, et que vous rappelant tout ce que je dois à vos bontés, à vos conseils, à vos exemples, vous ne m'avez pas tout-à-fait séparé de votre existence ; et vous croirez sans peine que cette idée est une de celles où j'ai trouvé plus de douceur. La conviction d'être toujours et continuellement aimé malgré le malheur et l'éloignement, est ce qui peut le mieux entretenir dans le cœur de l'homme qui ne se reproche rien, le courage qui lui est nécessaire.

Les notes que contient ce Journal ne sont pas aussi complettes que j'aurais voulu vous les présenter ; vous savez quelles difficultés accompagnent le voyageur qui veut prendre des informations. Il est toujours forcé de se contenter des réponses que l'on veut bien faire à ses questions. Souvent il ne trouve pas dans celui auquel il s'adresse

le loisir, ou la disposition d'y répondre. Souvent celui que l'on a questionné sur les objets même de sa profession, les sait assez pour bien remplir cette profession, mais non pas assez, non pas d'une manière assez explicite pour en pouvoir instruire. Plus souvent encore, l'esprit de parti, l'intérêt personnel, les préjugés privent ses réponses de la rectitude, et de l'ingénuité désirables.

Le voyageur lui-même manque très-ordinairement des connaissances qu'il devrait avoir pour bien questionner; quelquefois il voit avec préjugé, avec ce qu'on appelle système; il dirige toutes ses questions selon son opinion dominante; il y veut assortir toutes les réponses. Si l'on joint à ces difficultés essentielles, celles qui naissent de la situation du voyageur, de ses dispositions momentanées, de la prévention qu'il peut involontairement éprouver lorsqu'il questionne, on verra combien il est difficile de remplir le récit d'un long voyage d'informations suffisamment détaillées et absolument vraies.

Je ne prétens pas avoir, dans ce Journal, évité tous ces écueils. C'est même parce

que je sais que je n'ai pu les éviter tous, que j'en reconnais plus positivement l'existence. J'ai cependant fait tout ce qui était en mon pouvoir pour n'y consigner que des renseignemens certains. J'ai interrogé autant qu'il m'a été possible sur le même objet plusieurs hommes différant d'opinions, et d'intérêts divers. Je me suis, autant que je l'ai pu, dépouillé de toute prévention particulière ; j'ai cherché enfin la vérité par tous les moyens qui ont été en moi. L'idée que je n'écrivais que pour vous, pour mes amis, en quelque façon pour moi seul, loin de me rendre plus indulgent dans ce que je rassemblais, et consignais d'informations, ne m'a rendu que plus surveillant et plus sévère.

J'ai d'ailleurs presque toujours indiqué les sources d'où je les tenais, afin d'encourager votre confiance ou de la mettre en garde. Je suis donc sûr de n'avoir volontairement exprimé aucune erreur ; mais je suis loin de croire avoir échappé à toutes.

J'ai souvent manqué dans un lieu de moyens d'obtenir des réponses, sur les objets pour lesquels je les avais eu plus com-

plettes dans un autre. Si j'ai recueilli plus de faits qu'on n'en trouve dans la plupart des voyages de ceux qui m'ont précédé en Amérique, je n'en sens pas moins l'insuffisance de mon Journal, sur laquelle il serait plus adroit, mais moins loyal, de ne pas avertir mes amis.

Les États-Unis sont peut-être la partie du monde entier qu'il est le plus difficile de faire connaître à ceux qui n'y voyagent pas eux-mêmes. C'est un pays tout en croissance; ce qui est vrai aujourd'hui pour sa population, ses établissemens, ses prix, son commerce, ne l'était pas il y a six mois, et ne le sera plus six mois plus tard. C'est un jeune homme sortant de l'enfance pour entrer dans l'âge de la puberté, dont les traits ne seront plus dans une année semblables au portrait fidèle que l'on vient d'en faire. Les renseignemens qu'à l'époque présente, et pendant bien des années encore, un voyageur peut et pourra consigner avec le plus de soin, ne sont, ne seront que des points de souvenir, que des moyens de comparaison pour les années futures, et dans ce sens, ces renseignemens me semblent loin d'être sans utilité.

Tous les jours où j'ai été en route, j'écrivais ceux que je recevais, selon qu'ils m'étaient donnés. Quand j'ai résidé quelques jours dans le même lieu, j'ai rassemblé ceux que je pouvais successivement obtenir, en leur donnant un peu plus d'ordre. Et comme il est des lieux où j'ai été plusieurs fois, les informations sur ces mêmes lieux ont été écrites aux différentes époques où je m'y trouvais. Il m'eût été facile de les réunir dans un même article, mais alors je n'eusse pas écrit un Journal, et c'est un Journal que je voulais écrire ; c'est, pour ainsi dire, le procès-verbal de mon voyage, le seul ouvrage peut-être qui n'exige pas plus de talent que je n'en ai, celui dont la vérité fait le principal mérite.

Je me suis laissé aller quelquefois à des réflexions en apparence étrangères à mon sujet ; c'est la douceur de celui qui écrit pour ses amis, et qui est sûr de les intéresser en ne résistant pas à sa disposition du moment. Je m'excuserai moins encore de m'être abandonné au besoin de parler de moi-même, d'avoir cédé à la violence de quelques impressions, de quelques senti-

mens qui ne m'étaient que personnels. Mes amis verront ces écarts avec indulgence, et ils trouveraient peut-être grace même auprès des Lecteurs indifférens, à qui toutes mes circonstances actuelles seraient bien connues.

Quant au style, il est le plus intelligible que j'ai pu, et cette condition première à remplir, peut le rendre quelquefois diffus, sans élégance, souvent rempli de répétitions. Il faut, pour écrire avec toute la pureté et la concision dont on est capable, plus de tems et plus de tranquillité que n'en a celui qui s'astreint à écrire tous les jours ce qu'il a vu, dans quelque situation qu'il se trouve.

J'ai quelquefois employé et même *francisé* des mots anglais, quoique j'eusse toujours désiré pouvoir les remplacer par une expression purement française, et que je l'aie fait lorsque je l'ai cru possible, en conservant l'idée que je voulais exprimer. Mais il en est dont la traduction ne donne pas l'idée juste du mot propre anglais qu'on voudrait éviter.

Par exemple, *cleared*, qui exprime l'état d'une partie de pays, dont on a coupé quel-

ques gros arbres, cerné quelques autres, brûlé les branches abattues, dans l'intention de semer du grain, ne se remplace complettement, ni par le mot *éclairci*, qui exprime les abattis faits dans les bois, ou pour faciliter la croissance de ceux qui sont laissés sur pied, ou pour ménager une vue; ni par le mot *défriché*: car un terrein défriché est toujours en culture, et le terrein *cleared*, en Amérique, n'y est pas toujours.

Store; dont la traduction littérale est *magasin*, serait dans notre langue plutôt traduit par le mot boutique, et ne l'est complettement par aucun des deux, pour le caractère particulier à l'intention et à l'usage de ces établissemens en Amérique, surtout dans les pays peu habités; car on trouve en écrivant un voyage, à placer vingt fois le mot magasin ou boutique, là où l'idée que l'on donne ici au mot *store*, ne se retrouverait plus. Le *store* est un magasin où sont réunies et débitées en détail toutes les marchandises utiles à la consommation du pays: depuis la chandelle et les allumettes, jusques aux étoffes et aux rubans.

Le mot *settler*, ne peut pas toujours se traduire par celui d'habitant. Le *settler* est souvent l'homme qui arrive dans un pays nouveau pour s'y établir ; il n'est donc pas encore habitant. Un pays nouveau est *settled*, quand un assez grand nombre d'habitans y est établi. Mais pour rendre cette idée, on ne peut pas dire alors que le pays est habité, peuplé, ni même en état complet d'établissement. Il n'est pas étonnant que pour exprimer des situations ou des choses appartenantes à un pays nouveau, les expressions nouvelles soient souvent nécessaires à employer.

Il en est encore de même du mot *township*, qui exprime la dernière division des corporations politiques dans presque tous les États d'Amérique. Le mot de municipalité l'expliquerait mal, puisqu'il entraînerait l'idée des corporations ou circonscriptions ainsi appelées dans la constitution française. Le mot de *ville*, qui en serait la traduction plus littérale, n'en donnerait pas encore une interprétation conforme au sens véritable du mot; car, un *township* enferme quelquefois plusieurs

villages, quelquefois un seul, dont les habitations sont éparses dans plusieurs milles de terrein, et quelquefois une ville seule forme un *township*. Vous ne m'accuserez pas sans doute de la prétention de vouloir introduire de nouveaux mots dans notre langue.

Enfin, ma chère et respectable Tante, quelque imparfait que soit ce Journal, je vous le présente avec confiance. Je ne sais s'il intéressera d'autres que mes amis; mais je suis sûr qu'il vous intéressera.

LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT.

NOTICE

NOTICE GÉNÉRALE

Des Monnaies, des Poids et des Mesures d'Amérique, dont il est parlé dans ce Voyage.

Pour l'intelligence de ce Journal, il est nécessaire de faire connaître les monnaies, mesures et poids de l'Amérique.

L'*aigle*, monnaie d'or, vaut dix dollars.

Le demi *aigle* en vaut cinq.

La monnaie courante des États-Unis est le *dollar*, monnaie d'argent, valant cent *cents*.

Il se divise en *demi* dollar, *quart* et *huitième* de dollar.

Enfin le *cent*, ou la centième partie du dollar, est une monnaie de cuivre qui se divise aussi en demi *cent*.

Une loi du congrès prescrit que tous les comptes publics du Gouvernement fédéral, en quelque État que se fassent les recettes et les dépenses, se rendront en cette monnaie. Mais les États particuliers n'ont pas tous la même loi dans l'administration de leurs finances. Et dans beaucoup de leurs comptes, ainsi que dans les transactions de particulier à particulier, l'ancienne habitude de compter par livres, schellings, et pences, ou deniers sterlings, prévaut encore.

Dans tous les États, la livre est composée de 20 *schellings*, le schelling, de 12 *pences*. Mais les mêmes dénominations n'ont pas la même valeur dans les États différens.

La monnaie courante est par-tout le dollar, mais n'ayant pas par-tout la même valeur correspondante avec la livre, les schellings et les pences. Je joins ici le tableau de leur différente valeur, de leur rapport avec le dollar, et de celui du dollar, avec l'écu de six livres de France.

MONNAIES.	VALEUR DANS LES ÉTATS DE							
	Pensylvanie. New-Jersey. Delaware. Maryland.		New-Hampsire. Massachussetts. Rhode-island Connecticut. Virginie.		New-Yorck. Caroline du Nord.		Caroline du Sud. Géorgie.	
	schell.	den.	schell.	den.	schell.	den.	schell.	den.
Valeur du dollar. .	7.	6.	6.	»	8.	»	4.	8.
Valeur de l'écu de six liv. de France.	8.	4.	6.	8.	8.	10.	5.	»
	doll.	cents.	doll.	cents.	doll.	cents.	doll.	cents.
Ainsi la livre vaut.	2.	66 $\frac{2}{3}$.	3.	33 $\frac{1}{3}$.	2.	50.	4.	28 $\frac{4}{7}$.
	schell.	penn.	schell.	penn.	schell.	penn.	schell.	penn.
La livre tournois.	1.	4 $\frac{3}{4}$.	1.	1 $\frac{1}{3}$.	1.	5 $\frac{2}{3}$.	$\frac{5}{6}$	»
Le sol tournois vaut.	$\frac{5}{6}$ de penny.		$\frac{4}{6}$ de penny.		$\frac{53}{60}$ de penny.		$\frac{1}{2}$ penny.	

Quant aux mesures américaines, ce sont généralement les mesures anglaises.

Le pied est de douze pouces : il n'égale qu'environ onze pouces neuf lignes des anciennes me-

sures de France. Ainsi cent pieds francais égalent 106 pieds et deux tiers américains.

Il y a plusieurs mesures d'acres en Amérique. La mesure la plus commune est de 38,284 pieds (*). L'arpent du Canada, de 32,300 pieds français. Le mille américain est de 826 toises françaises. La livre américaine est de 16 onces, équivalant à 14 onces françaises. Huit livres américaines ne font donc que sept livres françaises.

Le quintal américain est de 112 livres américaines, équivalentes à 102 livres, poids de France. 63 tonneaux américains égalent 58 tonneaux français.

Le boisseau américain contient 32 quarts, égales à 44 litrons $\frac{1}{8}$ de Paris.

(*) Cette évaluation généralement admise par les voyageurs, et même par les écrivains en économie politique, n'est cependant pas exactement vraie. M. *Maskelin*, astronome du roi d'Angleterre, a déterminé la valeur du pied anglais sur un étalon de la toise de France, parfaitement conforme à celui de l'Académie, que lui avait envoyé M. de la Lande. De la comparaison de ces deux mesures, il a tiré la valeur du pied anglais, et l'a fixé à 135 lignes $\frac{1154}{10000}$, ou presqu'aussi rigoureusement à 135 lignes $\frac{3}{20}$ de pied.

De ce calcul rigoureusement exact, il résulte ainsi une différence entre l'évaluation donnée ici à l'acre d'après l'opinion commune et sa dimension réelle, car l'acre anglais contient 160 poles quarrés, et le pole linéaire étant de 16 pieds 6 pouces anglais, son évaluation réelle est de 38,350 pieds quarrés de France et non de 38 284 ; qui n'est un résultat exact que pour ceux qui, négligeant les fractions de lignes dans l'évaluation du pied anglais, ne lui donnent qu'une valeur de 135 lignes au lieu de 135 $\frac{3}{16}$.

La quart équivaut donc un litron $\frac{17}{11}$ de Paris. Le tonneau américain est de 2,240 livres américaines, égales à 1,960 livres du poids de France. La corde de bois est de 8 pieds américains de long, sur 4 pieds de large et 4 de hauteur.

Quant au thermomètre, graduation de Farenheit, en usage en Amérique comme en Angleterre, son rapport avec le thermomètre de Réaumur est de 2 degrés $\frac{1}{4}$ pour un degré. Le zéro, ou terme de la glace de Réaumur est à 32 de Farenheit.

Le zéro de Farenheit est à 14 degrès $\frac{2}{9}$ au-dessous du zéro de Réaumur.

A V I S.

Cet ouvrage ayant été inprimé loin de l'Auteur, sur un manuscrit très-difficile à lire, il s'est glissé plusieurs erreurs, particulièrement dans les noms propres.

On prie instamment le lecteur de vouloir bien, avant tout, les corriger à la main, s'il ne veut pas risquer de se méprendre sur les lieux et sur les personnes.

Errata *du premier Volume.*

Page 23, ligne 11, *quatre*; mettez *quarter's.*

Page 36, *ligne anté-pénultième*, M. Reating; *mettez* M. Keating.

Page 40, ligne 15, *Bley*; mettez *Blue.*

Même page, ligne suivante, *Echi;* mettez *Lehigh.*

Page 131, *ligne* 8, Sunburry, *mettez* Sunbury.

Page 132, *ligne* 9, qu'il; *mettez* qui.

Page 147, ligne dernière, et 148, ligne première; *Wyalring;* mettez *Wyoming.*

Page 158, ligne 12, *M. Bayard;* mettez *M. Buzard.*

Page 159, ligne 18, *M. Reating*; mettez *M. Keating.*

Page 160, ligne 16, *M. Carler;* mettez *M. Carles.*

Page 170, ligne 3, *Shesheguen*; mettez *Shesheqeen.*

Même correction à la page suivante, ligne 9.

Même correction encore à la page 173, ligne première et ligne 7.

Page 171, *ligne* 13, la; *mettez* le.

Page 227, *ligne* 21, dollard; *ôtez le* d *final.*

Page 265, ligne anté-pénultième, *Squacoh;* mettez *Squawh's.*

Pages 266 ligne dernière et 267 ligne 7, *Tuscorocas;* mettez *Tuscororas.*

Page 365, ligne 10, *simontru;* mettez *simontree.*

ERRATA *du second Volume.*

Page 38 lignes 9 du texte et première de la note, *souage*; mettez *socage*.

Page 84 ligne 17 *sem-fish*; mettez *sun-fish*.

Page 90 lignes 16 et 17, *Machilimachinac*; mettez *Michillimakinack*.

Page 137 *ligne* 25, veaux; *mettez* races.

Page 147 lignes 10 et 11, *Amheret*; mettez *Amherst*.

Page 162 *ligne* 4, moin's; *mettez* man's.

Page 179 *ligne* 6, *rayez* deux.

Page 187 *ligne* 1.re, enrôlemens; *mettez* émolumens.

Page 198 ligne 15, *Fouzé*; mettez *Touze*.

Page 217 ligne 27, *Winnipey*; mettez *Winnipeg*.

Même correction à la page 225, *lignes* 14 *et* 24.

Page 220 lignes 11 et 12, *Utacoha*; mettez *Utawas*.

Page 239 ligne 7, *Brescrit*; mettez *Breswit*.

Page 245 *ligne* 4, cridec; *mettez* cridle.

Page 248 ligne 17, après *Bingham*; ajoutez *une virgule*.

Page 254 *ligne* 7, mes; *mettez* nos.

Même page lignes 12, 20 et 24; page suivante lignes 9 et 20; page 256 lignes 5 et 20 et page 257 ligne 23, *Sereiber*; mettez *Screiber*.

Page 267 ligne première; page 268 ligne 24 et page iij de la table ligne 26, *Stanurix* mettez *Stanwich*

Page 269 *ligne* 5, livres; *mettez* lever.

Page 272 ligne 25, *Hamwick*; mettez *Stanwich*.

Page 274 *ligne* 18, l'on *mettez* tout.

Page 300 ligne 23; page 301 ligne 14 et pénultième; et page 302 ligne 16, *Gattcs* mettez *Gates*.

Page 315 *ligne* 24, ancienne; *mettez* nouvelle.

Page 336 ligne dernière, *Eray*; mettez *Kraig*.

Page 342 ligne 26, *Worcexter*; mettez *Worcester*.

TABLE
DU PREMIER VOLUME.

VOYAGE
AU NORD-OUEST ET AU NORD EN 1795.

NORD

4° 3° 2° 1° 0° 1° 2° 3°

44° 43° 42° 41° 40° 39° 38°

CANADA

LAKE ONTARIO

ERIÉ

NEW YORK

PENSYLVANIA

MARYLAND

Kingstown

Guananockouh

York

Burlington Bay

Niagara F.t

Queenstown

Erie

Genesee

Canandaigua

Geneva

Williamsburg

Scipio

Cooperstown

Cherry Valley

Schenectady

Albany

Whitestown

Johnston

Conajohary

Butternuts

Oxford Academia

Owego

Union

Tioga

Athensor

Lands of the Six Nations

Presqu'isle

le Bœuf

Obeals

Northumberland

Allegany County

Luzerne County

Wilkesbarre

Northampton

Newtown

Rockaway

Goshen

Bergen

Elisabethtown

Bridgetown

Woodbridge

Brunswick

Princeton

Trenton

Monmouth

Burlington

Bristol

Philadelphia

Chester

Woodbury

Salem

Bridgetown

Gloucester

Cap May

Wilmington

Newcastle

Newport

Elkton

Charlestown

Dover

Milford

Frederica

Delaware Bay

Bethlehem

Easton

Bedminster

Bucks

Newton

Reading

Pottsgrove

Norristown

Lancaster

Lebanon

Harrisburg

Middletown

York

Abbots T.

Hanover

Petersburg

Shippinsburg

Chambersburg

Franklin

Bedford

Huntingdon

Lewistown

Sunbury

Lewisburg

Dauphin Cy

Berks Cy

Cumberland

Allegany

Ridge

Westmoreland

Pittsburg

Greensburg

Washington

Weit Liberty

Wheeling

Ohio R.

Brownsville

Fayette

Union

Morgantown

Cumberland

Oldtown

Hagerstown

Williamsport

Taneytown

Black Horse

Hancock

Frederickstown

Baltimore

Shepherston

Charlestown

Winchester

Martinsburg

Stevensburg

Newtown

Strasburg

Woodstock

Newmarket

Morefields

Leesburg

Georgetown

Montgomery

Annapolis

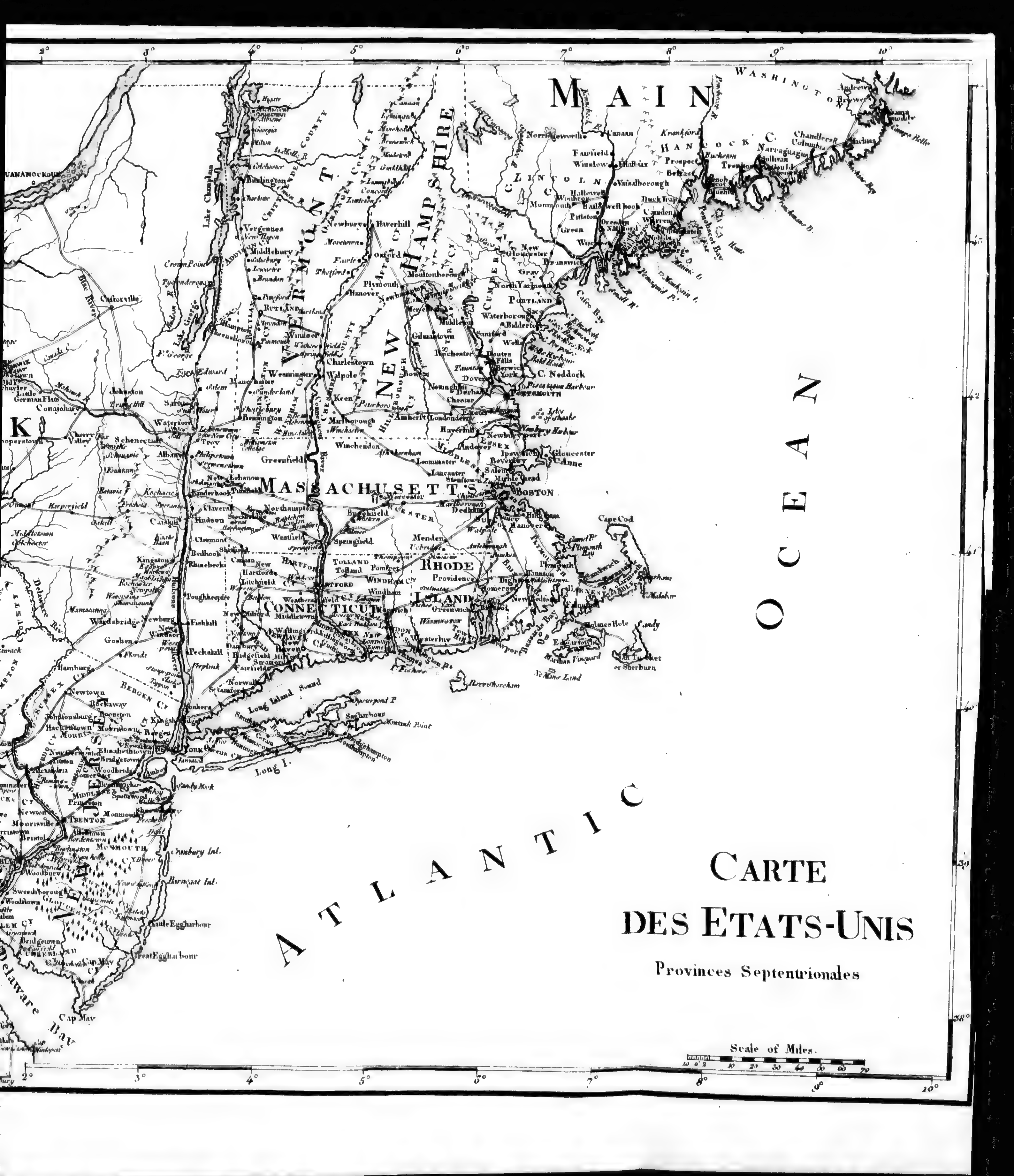
Washington

Alexandria

Blue Hill

Cap May

SUD


CARTE
DES ETATS-UNIS
Provinces Septentrionales
Scale of Miles.
ATLANTIC
OCEAN
MAIN
NEW HAMPSHIRE
VERMONT
MASSACHUSETTS
CONNECTICUT
RHODE
ISLAND
HANCOCK C.
LINCOLN C.
WASHINGTON
BOSTON
PORTLAND
PORTSMOUTH
Long Island Sound
Long I.
Cape Cod
Delaware Bay
Cap May
Lake Champlain
Lake George
Newbury port
Salem
Marble head
Gloucester
C. Anne
Plymouth
Providence
Newport
Nantucket
or Sherburn
Martha Vineyard
Montauk Point
Albany
Schenectady
Troy
Hudson
Kinderhook
Poughkeepsie
Newburg
Fishkill
Peekskill
New Windsor
Goshen
Trenton
Princeton
Bristol
Burlington
Woodbury
Bridgetown
Little Egg harbour
Great Egg harbour
Cranbury Inl.
Barnegat Inl.
Northampton
Springfield
Worcester
Hartford
Middletown
New Haven
Greenfield
Bennington
Walpole
Charlestown
Windsor
Keen
Haverhill
Exeter
Dover
Kittery
York
C. Neddock
Casco Bay
Brunswick
Hallowell
Canaan
Castine
Machias
Bur Eddy
Burlington
Vergennes
Middlebury
Rutland
Plymouth
Hanover
Moultonborough
Gilmantown
Rochester
Ipswich
Beverley
Andover
Dedham
Hingham
Hanover
Bridgewater
Taunton
Dighton
New Bedford
Falmouth
Edgartown
Holmes Hole
Sandwich
Barnstable
Yarmouth
Chatham
Westerly
Norwich
New London
Windham
Pomfret
Tolland
Litchfield
Danbury
Norwalk
Fairfield
Stratford
Guilford
Killingworth
Saybrook
Stamford
Rye
Kingsbridge
York
Bergen
Elizabethtown
Newark
Amboy
Bridgetown
Morristown
Hackettstown
Newtown
Brunswick
Sandy Hook
Monmouth
Allentown
Freehold
Shrewsbury
Salem
Cumberland
Philipstown
Johnstown
Conajohary
Cherry Valley
Catskill
Kingston
Hamburg
Crown Point
Ticonderoga
Fort Edward
Fort George
Salem
Skenesborough
Manchester
Newbury
Orford
Bradford
Portsmouth
Gloucester
Providence
Greenwich
Cape Cod



VOYAGE
DANS
LES ÉTATS-UNIS
D'AMÉRIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGE
AU NORD-OUEST ET AU NORD
EN 1795.

Départ de Philadelphie.

CINQ mois de séjour à Philadelphie m'ont valu quelques connaissances préliminaires sur les États-Unis, qui me feront faire avec plus de fruit le voyage que j'entreprends.

J'ai eu le bonheur de me lier avec un jeune anglais, aimable, instruit, doux, de bonne compagnie, et passionné pour les voyages. Son

nom est *Guillemard ;* il est d'une de ces familles jadis françaises, dont nos absurdes querelles de religion ont enrichi l'Angleterre. Le désir de connaître l'Amérique l'a seul amené dans cette partie du monde, sans que le projet d'y gagner de l'argent y soit entré pour rien, ce qui n'est pas commun. D'une fortune aisée, sans être considérable, il se trouve assez riche, et son esprit, tout avide de connaissances, ne le rendrait pas, plus que son caractère, propre aux occupations par lesquelles la fortune s'accroît quelquefois très-promptement dans ce pays. Je pense que c'est un des plus agréables compagnons de voyage que j'aie pu trouver, et je ferai mon possible pour qu'à la fin de l'été il pense de même de moi.

Nous avons quitté Philadelphie le 5 mai 1795. Notre caravanne est composée de M. Guillemard, de moi, d'un domestique anglais, qui est le sien, de nos trois chevaux, d'un cheval qui porte nos bagages, et de mon fidèle chien *Cartouche,* gros barbet, qui ne me quitte pas depuis six ans.

J'emporte de Philadelphie des sentimens de gratitude pour un grand nombre de personnes dont j'ai été bien traité, j'en emporte des sentimens d'affection pour la respectable fa-

mille *Chew*, qui m'a reçu en ami, qui serait la plus aimable de toutes les familles, pour celui même qui n'aurait pas tant à s'en louer que moi, qui est bonne, estimable, agréable dans son ensemble et dans tous ses détails, et qui a ma tendre reconnaissance comme mes meilleurs souhaits.

Mais malgré l'accueil obligeant que j'ai reçu à Philadelphie, je ne suis pas fâché d'en être parti. Étranger, pauvre, recevant sans cesse des honnêtetés sans pouvoir en rendre ; c'est à la longue une vie pénible; c'est une existence précaire, qui mène souvent à de tristes réflexions, sur-tout à la crainte de gêner, d'embarrasser, de devoir à la compassion des soins, qui, s'ils avaient réellement ce motif, seraient cruels, et auxquels souvent on l'attribue sans raison, parce que la défiance est la compagne inséparable d'une situation isolée, dépourvue de ressources, et que ce qu'on appelle la *philosophie* n'a pas beaucoup d'empire sur cette disposition.

Route de Philadelphie à Norristown et Norristown.

Nous sommes sortis de la ville par la route appelée *Ridge-road*, et qui est le chemin de *Norristown.*

Cette route est très-mauvaise, comme toutes celles qui aboutissent à Philadelphie, parce que l'approvisionnement du marché de la ville se faisant dans des voitures attelées de quatre et de six chevaux qui arrivent de tous les points, le passage continuel des voitures chargées, les abîmes, sur-tout à l'approche de la ville, où elles se réunissent : *Ridge-road* est presqu'impraticable.

Les *liberties* de Philadelphie s'étendent jusqu'à environ quatre à cinq milles de la ville au nord et au sud ; à l'ouest, elles sont bornées par le *Skuylkill.* C'est l'étendue que leur donna *William Penn,* quand il conçut le plan de Philadelphie. Il promit alors cent acres dans les *liberties*, et deux lots dans la ville à tout nouveau colon acquéreur de cinq mille acres dans les terres, et cet engagement a été tenu aussi fidèlement par ses successeurs que par lui-même, tant qu'il y a eu dans la ville des lots à donner et des cents acres dans les *liberties.* William Penn n'en réserva pour lui seulement que cinq à six cents acres.

Quoique ces terres soient par elles-mêmes d'une médiocre qualité, le voisinage de la ville les fait beaucoup rechercher ; elles sont cou-

vertes de maisons de campagne, peu considérables dans leurs bâtimens, fort simples, mais tellement multipliées, qu'elles meublent et animent le pays.

Peu d'elles sont sans un petit jardin, mais peu sont entourées de promenades, ou même accompagnées d'arbres. La coutume du pays est d'en isoler les maisons de campagne. Les usages ont quelquefois des principes raisonnables; on ne devine pas la cause de celui-ci, dans un pays où la chaleur des étés est insupportable, et où la construction des maisons semblerait devoir toujours être une conséquence de cette excessive chaleur.

La valeur des terres dans cette partie est à-peu-près de quatre-vingt dollars l'acre; elle était de quarante deux il y a trois ans.

Ridge-road traverse à deux milles de la ville la ligne de retranchemens faite par les Anglais dans la dernière guerre, lorsqu'après avoir pénétré par la *Chésapeak* dans la Pensylvanie, ils voulaient couvrir Philadelphie. On reconnaît quelques vestiges de redoutes; mais la présence des Anglais y est plus rappelée encore par le nombre de maisons à demi brûlées et à demi détruites; monument de la haine acharnée avec laquelle ils faisaient cette

guerre, et qui dénaturait ainsi le caractère de cette nation, qui n'ignore pas plus qu'aucune autre que le mal fait à son ennemi même en guerre, sans nécessité, ou au moins sans utilité, est un crime; dans ce cas, il y en a déjà assez que l'on croit nécessaire. Le pays, de ce côté de la ville, ayant plus de mouvement, on y rencontre des situations plus agréables que dans les autres environs, et quelques-unes vraiement jolies; elles le deviennent plus encore en arrivant au Skuylkill. Le contraste des rochers qui bordent cette rivière, des prairies nombreuses et des champs cultivés qui les interrompent, donne à cette vue un mélange de sauvage et de doux réellement piquant.

La route que nous avons suivie n'arrive au Skuylkill qu'au point des chûtes. Ce nom magnifique est ici improprement donné à quelques bouillonnemens occasionnés dans la rivière par de petits rocs d'inégale grosseur, qui, précipitant avec quelque bruit le mouvement des eaux, en obstruent la navigation mais ne produisent aucune cascade, et qui sont même entièrement couverts dans le tems des grandes eaux. De très-petits bateaux, en cotoyant la rive droite, franchissent ces chûtes, non pas sans quelque danger.

Un petit *creek* qui tombe dans le Skuylkill un peu avant les chûtes, fait tourner plusieurs moulins à tabac, à moutarde, à chocolat, à papier, à plâtre, à bled; aucun d'eux n'est considérable par ses bâtimens, mais leur multiplicité embellit le pays autant qu'elle le vivifie.

M. *Nicholson* construit de grandes usines à la tête de ces rapides. Ce seront des fabrications d'ouvrages en fer et de verrerie, et une manufacture de boutons. Les bâtimens sont déjà presqu'entièrement achevés, considérables et solides. Chaque genre d'atelier a un bâtiment particulier. L'un d'eux, plus grand que les autres, est destiné à loger les ouvriers que M. Nicholson doit entretenir au nombre de cent pour le moins. Ces bâtimens sont sur la rive droite de la rivière, et le magasin qui en recevra les produits est de l'autre. Les pierres qui forment les chûtes rendent la communication aisée, et faciliteront la construction d'un pont qui n'est encore qu'en projet.

La situation de cet établissement est bien choisie : placé au point où cessent les navigations de dessus et dessous, il peut recevoir par eau les matières premières des deux côtés. Le sable nécessaire à la verrerie vient des caps

de la Delaware; les fers se coulent en saumon sur les bords supérieurs du Skuylkill; le charbon, (qui coûte deux schellings ou 4 quinzièmes de dollars le boisseau à Philadelphie), vient de Virginie. L'achèvement du canal qui joindra le Skuylkill à la Delaware, ajoutera beaucoup de facilité encore aux débouchés de ces ateliers. Le besoin des produits de ces manufactures, presque tous jusqu'ici tirés d'Europe, en rend le débit assuré; tout annonce donc la prospérité de ces établissemens : mais tous ces avantages naturels s'évanouiront, si l'argent n'y est pas dès le commencement fourni avec assez d'abondance pour les porter promptement à une grande activité, et si l'emploi de cet argent n'est pas encore fait sagement, activement et avec intelligence. L'espèce d'hommes habiles à conduire ces sortes de grandes entreprises, manque en Amérique; les bons ouvriers, et même les ouvriers médiocres, y sont rares, chers et difficiles à conserver. On assure que les chefs des ateliers de M. Nicholson sont très-habiles. Mais jusqu'à ce qu'on voie le travail bien en train, la situation de M. Nicholson permet de craindre que l'argent n'arrive pas avec l'abondance nécessaire pour obtenir des succès certains.

Comme les chefs des ateliers n'étaient pas

dans les bâtimens, nous n'avons pas pu prendre sur les projets de l'établissement les informations de détail qui nous en eussent donné un apperçu un peu plus positif, et qui nous eussent appris sur-tout, si les machines employées en Europe dans les grandes usines de cette espèce le sont ici.

Rocksburry est le premier *township* attenant aux *liberties* de Philadelphie, et son territoire commence au *creek* dont j'ai déjà parlé. Toute la route de Philadelphie à Rocksburry est pleine de granits, et la terre y est couverte d'une espèce de poussière de mica qui se divise à l'infini.

A un demi mille des bâtimens de M. Nicholson et sur les bords du Skuylkill, est la maison de *Roberson*, où nous devions faire notre première station.

Roberson quaker et beau-frère d'un de nos compagnons de voyage, est meûnier et fermier propriétaire. Il jouit d'un bien de 250 acres dont trente seulement sont en bois : les terres sont généralement pauvres dans ce *township*; il s'y récolte peu de bled ; presque tout le produit en grain est du maïs, appelé en Amérique *indian-corn*, du seigle, et un peu d'avoine. Les terres rapportent communément

par acre de 25 à 30 boisseaux en maïs, de 12 à 20 en seigle; celles que l'on cultive en bled en donnent environ dix boisseaux. Roberson fume ses terres ; on est étonné d'apprendre qu'il tire tout son fumier de Philadelphie au prix excessif de trois dollars la voiture d'environ cinq pieds cubes, tandis qu'il pourrait si aisément en recueillir chez lui avec abondance. Il répand par acre, sur les terres qu'il fume, sept de ces voitures, et les fume à-peu-près tous les trois ou quatre ans, mais il ne les fume pas à beaucoup près toutes. Celles en prairie ont la préférence. Il emploie, comme tous les fermiers de Philadelphie, le plâtre de Paris dans ses semences. Quatre bœufs et deux chevaux font le service de sa ferme, dont une partie a ses terres situées sur des penchans assez rapides pour ne pas pouvoir être labourées.

Les ouvriers pour la ferme se trouvent sans beaucoup de difficulté; ils coûtent quatre schellings et sont nourris, ou cinq schellings et neuf pences sans nourriture. Le prix du maïs est de cinq schellings le boisseau ; le bled de neuf à douze ; le seigle six : le foin se vend ordinairement de huit à neuf dollars le millier ; aujourd'hui il est à dix-sept. Les prés communs rapportent six milliers ; les

prés bien situés et bien tenus et ensemencés en trefle, tymothy, etc. en donnent quelquefois jusqu'à seize.

Roberson engraisse quelques bœufs qu'il achette maigres ; le profit commun de l'achat à la revente est depuis 10 dollars jusqu'à 20 ou 25. Roberson prétend cependant que la vente du foin est la manière la plus profitable de tirer parti des prairies, celle sur-tout qui donne moins d'embarras. On est frappé ici, en causant avec les cultivateurs, du grand soin qu'ils prennent pour éviter ce qui peut augmenter la peine. C'est pour cette raison que Roberson ne veut pas avoir de laiterie, faire de beurre ni de fromage, quoiqu'il convienne qu'il en tirerait un grand profit. Cette manière de voir tient sans doute à la rareté et à la cherté des ouvriers ; elle tient aussi à l'aisance ordinaire des fermiers, qui les rend plus indifférens sur une petite augmentation de profit ; mais elle tient beaucoup au caractère américain, dont la nonchalance est un trait assez général. Roberson est fermier très-peu éclairé, routinier, et ignorant jusqu'aux principes que l'on regarde en Europe comme élémentaires en agriculture.

Il paraît meûnier plus entendu ; son moulin, le premier, dit-on, bâti en Amérique, est

mû par le creek *Wissahacoua* , qui, avant d'y arriver, en fait tourner vingt-cinq autres. Il a trois paires de roues ; deux travaillent pour lui, pour ce qu'on appelle la manufacture ; une travaille pour le public. Celle destinée au public moud tous les grains qui y sont apportés, sans différence dans le rapprochement des meules, ce qui comme de raison fait pour les grains fins de la farine très-imparfaite. Le prix de la monture est un dixième ; il est réglé ainsi par les loix de l'État. Comme Roberson ne fait point de farine de maïs pour son compte, il n'a pas de four pour faire sécher le grain ; la farine n'en est pas plus mauvaise, si elle se consomme promptement, mais elle n'est d'aucune garde et elle est moins abondante. Les deux moulins qui travaillent pour la manufacture sont accommodés, à peu de différence près, comme ceux de *Brandywine*, dont j'aurai occasion de parler. Seulement le grain arrivant en chariot, c'est du chariot que les machines le prennent pour l'enlever au grenier, au lieu de le prendre sur des bateaux. D'ailleurs le local est petit, le bled est entassé ; les différens étages sont bas, obscurs, écrâsés, et les places mal-propres. Les procédés étant les mêmes que ceux de Brandywine, les produits sont

les mêmes. Roberson moud de quarante-cinq à cinquante mille boisseaux de bled par an; il tire ses bleds de New-Yorck, de la Virginie, il s'en procure aussi de la partie inférieure de la Pensylvanie ; mais les moulins sont si multipliés le long du Skuylkill, qu'il n'en obtient qu'une petite quantité par cette voie. Les bleds qui viennent par la baie sont mis en magasin à Philadelphie pour être successivement envoyés au moulin qui en peut serrer dix mille boisseaux. Six chevaux sont continuellement employés à voiturer des farines à Philadelphie, et à en rapporter des bleds. Souvent ils font deux fois par jour ce chemin. Les eaux de *Wissahacoua* ne gèlent point, le moulin ne chomme donc jamais par nécessité. M. Roberson emploie pour le service de son moulin cinq hommes : trois qu'il paye 120 dollars par an, les deux autres 80, et deux apprentifs qui ne reçoivent que leur nourriture, habillement, etc. Le prix du boisseau de bled est aujourd'hui à deux dollars, et celui du barril de farine à dix. M. Roberson se plaint de la qualité des bleds de l'année dernière, qu'il dit légers et creux. Il me semble cependant que j'en ai vu de très-beaux à Brandywine; j'ai eu occasion d'apprendre chez Roberson, que le bled attaqué

par l'*hessian fly* (mouche hessoise) mauvais, creux, et imparfait dans ses grains, donne une farine qui quoique en petite quantité, et un peu crue, n'a cependant rien de malsain. Les bords du Skuylkill ont été infectés de cette plaie assez fortement l'année dernière.

Les taxes de comté sont dans le *township* de *Rocksburry* ce qu'elles sont dans le reste du comté de Philadelphie, dont il fait partie, cinq à six schellings par 100 liv. de valeur estimée. Les taxes de *township* sont réduites à presque rien ; taxe pour les chemins, qui est d'un ou deux schellings sur la même valeur estimée; taxe pour les pauvres qui n'existe pas: 1°. parce qu'il y a rarement de pauvres dans les townships; 2°. parce que, quand il y en a, ils sont maintenus par un petit revenu de 40 à 42 dollars, produit d'une somme placée dans une action de la banque à cette intention, et dont les intérêts augmentent annuellement le capital quand, comme il arrive presque toujours, il n'y a pas de pauvres dans le township. Ainsi la modique imposition de sept à huit schellings par 100 livres (valeur estimée) est le seul sacrifice à la chose commune, que doive faire dans ce township un propriétaire, pour jouir tranquillement de sa propriété, et cela à six milles de Philadel-

phie; c'est certainement un heureux ordre de choses.

Le creek de *Wissahacoua* coule au milieu de montagnes assez élevées, couvertes de bois; une belle chûte d'environ sept à huit pieds en nappe, aussi large que le lit de la rivière, donne au moulin de Roberson plus d'eau qu'il ne lui en faudrait pour faire tourner un plus grand nombre de meules. Les bords de ce creek sont sauvages. La vue en est romantique; cette belle eau coulant sans bruit, par le contour le plus beau, au milieu de ce bois, de ces rochers, offre un aspect doux, mélancolique, sur lequel les yeux se fixent longtems, lors même que la pensée en étant déjà loin, s'égare dans le passé ou dans l'avenir. Les différentes situations de la vie donnent un aspect différent aux mêmes objets; jadis que d'idées douces, heureuses de souvenir et d'espérance, seraient venues en foule assiéger mon imagination : aujourd'hui qu'il s'en faut qu'elles soient de la même espèce! mais continuons, et soyons heureux de n'être pas encore plus malheureux.

De Rocksburry nous nous sommes dirigés vers *Springmill,* et quittant les bords du Skuylkill, nous avons traversé un pays très-coupé de petites montagnes, et de courtes vallées

qui se succèdent presque sans interruption. On y rencontre beaucoup de prairies arrosées imparfaitement, mais de manière cependant à améliorer beaucoup les parties que l'eau atteint sans y séjourner. Les fermes sont très-rapprochées, les terres sont toutes en culture, peu de bois, au moins à quelque distance de la route ; d'ailleurs, le moment actuel approche de celui où la campagne est la plus belle, et déjà elle l'est beaucoup. Les prés, les bleds sont verds, les arbres commencent à se couvrir de feuilles, ceux à fruits sont chargés de fleurs. La nature s'épanouit ; son spectacle est animé, et je ne suis pas encore assez froid pour être insensible aux charmes de cette époque de l'année, qui toujours ont été très-puissans sur moi. Les éternelles clôtures de bois grossier gâtent cependant beaucoup le paysage. C'est une uniformité triste ; elles pourraient être suppléées par des arbres qui ne gèleraientpas, puisqu'enfin on pense (je crois sans fondement) que l'épine ne pourrait se conserver dans ce pays. Quelques champs sont bordés le long du chemin de thuyas ou de cèdres ; mais ces essais sont rares, et n'empêchent pas les grossières barrières de bois d'enclore encore le champ d'une double bordure. Ce pays est rempli d'habitations propres entou-

rées

rées même de palissades peintes ; enfin il donne l'idée de l'aisance, sans cependant rappeler aucune de nos contrées d'Europe enrichies par une culture savante, ou embellies par des maisons bâties avec luxe et bon goût.

A *Springmill* nous avons retrouvé le Skuylkill. Springmill est une collection de huit à dix habitations peu distantes, presque toutes fermes ou moulins ; c'est une vallée plus étendue qu'aucune de celles que l'on traverse jusques-là, et la terre y commence à devenir meilleure. La plus grande partie est en prairies, qui descendent jusqu'à la rivière. Les bords opposés, escarpés, boisés, même un peu pierreux, contrastent agréablement avec les prés rians de Springmill. La vue de la rivière se prolonge en-dessus et en-dessous à une assez grande distance, dans une alternative très-piquante de prairies vertes et de montagnes sombres.

A Springmill est située la ferme dont parle Brissot dans son voyage, cultivée par un français, à l'habileté et à la philosophie duquel il donne beaucoup d'éloges. Ce français, qu'il ne désigne que par la lettre initiale de son nom, est *M. Legaux.* Sa ferme a été vendue, parce que, dit-il, il n'a pu en payer la seconde moitié au jour nommé. Il ne s'est

conservé que la jouissance d'une quinzaine d'acres de terre, dont il paie la location, et qu'il cultive en vigne. Le moment actuel n'est pas celui où l'on peut voir les vignobles à leur avantage ; les ceps commencent à peine à pousser, et la plupart sont encore sans végétation. Nous avons pu mieux juger du choix du terrein qui est bon et par son exposition et par la nature du sol, et par l'état réellement remarquable de propreté et de soin dans lequel il est tenu. Aucun jardin potager ne peut l'être mieux ; les échalas sont déjà plantés. Les seize arpens occupent pendant les momens de travail six ouvriers que M. Legaux n'a pas de peine à trouver, et qu'il paie trois schellings neuf pences par jour en les nourrissant ; sa demeure est une petite hutte de pierre à un seul étage, large d'environ vingt pieds, profonde de dix ; une mauvaise cuisine bien sale, séparée par une cloison d'une vraie niche, où est un méchant grabat, compose tout le logement de cette baraque. Dans cette petite niche, les livres, les meubles, les papiers, les verres, les bouteilles, les instrumens de physique sont jettés pêle-mêle : on éprouve un sentiment réel de peine, en voyant un homme qui a eu de l'éducation ainsi réduit.

M. Legaux n'était pas à la maison quand nous sommes entrés; on nous a dit qu'il était à Philadelphie, sans doute, parce qu'on nous a pris pour des importuns ; car il était chez un de ses voisins, et nous n'avons pas plutôt été sortis pour regagner nos chevaux, qu'on nous a rappelé ; c'était lui qui accourait à nous. Pour un malheureux qui vit ainsi retiré, la visite de trois étrangers est un évènement qu'on ne veut pas laisser échapper. Il savait que parmi les trois étrangers était un français, car j'avais laissé ma carte, et la vue d'un compatriote à une distance aussi grande de sa patrie, est plus douce encore que celle de toute autre personne; j'en juge au moins par le sentiment que j'éprouve toujours moi-même, quoique souvent aussi la réflexion l'amortisse, et me rappelle que dans ce malheureux tems de révolution un français est quelquefois la plus mauvaise compagnie qu'un français puisse rencontrer.

M. Legaux nous a abordés avec l'air de la satisfaction; son habillement répondait à la tenue de sa maison ; une longue mauvaise veste de flanelle, une culotte et des bas noirs déchirés, un bonnet à coëffe bien sale composaient l'ensemble de sa toilette ; c'est un homme de cinquante à cinquante-cinq ans,

dont les yeux sont vifs, et dont la physionomie exprime plutôt la finesse que la bonté. Dans la courte conversation que nous avons eu avec lui, il nous a appris que la dureté de celui de qui il avait acheté la ferme qu'il possédait du tems *du pauvre Brissot* (c'est ainsi qu'il l'appelle) l'avait obligé de s'en défaire, et l'avait réduit à la location du petit vignoble qu'il cultive. Il regarde cette culture comme d'un succès certain, et comme très-profitable. Il assure que ses vins sont déjà bons, quoique les plus anciens n'aient encore que deux ans de cave. Ce sont des plans de Médoc ; un plan du cap de Bonne-Espérance, qu'il a payé quatre guinées, lui a produit déjà de quoi planter près de deux cents rejettons : il dit que son vin, d'un goût particulier, a cependant plus de ressemblance avec le vin de Grave qu'avec aucun autre ; il paie 62 dollars pour la location de seize acres ; voilà tout ce que nous avons appris de sa culture.

Questionné par nous sur la cause de son établissement en Amérique depuis neuf ans, il nous a raconté qu'avocat au parlement de Metz, il avait quitté sa profession et son pays pour suivre et aider M. Foulquier, son ami, dans son intendance à la Guadeloupe ; que cet intendant violemment soupçonné de

malversation dans les colonies, s'en était disculpé en en chargeant lui, Legaux, dont la pureté était et avait toujours été égale à son dévouement pour son ami méconnaissant. Rien n'annonçait dans ses expressions le calme que l'on doit supposer à l'homme qui abandonne ainsi toute la terre, pour vivre seul et s'occuper des champs. Ce pauvre homme s'est même montré mécontent de tout le monde, sur-tout des Américains, dont il m'a répété vingt fois que je devais me défier.

Quoiqu'il nous ait bien reçu, qu'il m'ait parlé avec obligeance de ma famille et de ma personne, il ne m'a pas plu, et m'a laissé plus de méfiance sur ce qu'il nous avait dit de ses malheurs, que d'intérêt pour sa position, sentiment auquel j'étais cependant bien disposé. Ce que j'en ai appris à mon retour à Philadelphie, m'a confirmé que mes préjugés n'étaient pas sans fondement : c'est un homme inquiet, difficile; les neuf années de son séjour en Amérique ont été remplies de plus de deux cents procès, dont il n'a pas gagné un seul.

Quelque prévention qu'on puisse apporter contre l'Amérique, il est difficile de penser que la justice y soit aussi constamment refusée à un étranger; il est plus aisé de croire

qu'un homme qui a deux cents procès est entraîné par sa passion de chicane, et qu'il n'est pas fondé dans la plupart des prétentions qu'il met en avant, sur-tout quand c'est lui qui fait ces procès, et peut-être encore plus quand il a été avocat. La réputation de M. Legaux n'est pas bonne à Philadelphie, et je crains que si l'on remontait à l'examen de l'affaire de la Guadeloupe, les informations que l'on prendrait ne fussent pas à l'avantage de ce sage tant vanté *par le pauvre Brissot*, de ce philosophe, de ce philantrope, qui ne peut vivre avec ses voisins, et fait des procès à tout ce qui l'entoure.

Nous avons quitté le Skuylkill à Spring-mill pour prendre la route la plus courte de *Norristown;* le pays est à-peu-près le même que celui que nous avions traversé. On apperçoit de tems en tems la rivière, et quelquefois on découvre au-delà une suite de petites montagnes en amphithéâtre ; c'est la chaîne des *Valley-hills* (montagnes des vallées) qui fait partie des *Blue mountains* (montagnes bleues).

Norristown est la capitale du comté de *Montgommery;* elle est à dix-sept milles de Philadelphie. Cette capitale de comté est une réunion d'une dixaine de maisons, dont une

est le lieu des séances de la cour de justice, une autre le logement des juges quand ils viennent tenir la cour, une autre la prison; trois autres des tavernes, le reste des fermes, des stores, ou des maisons d'ouvriers. Toutes les maisons sont bien bâties en pierre, et Norristown situé sur une petite élévation à un quart de mille du Skuylkill, jouit d'une vue agréable et assez étendue; il est lui-même un point apperçu de loin.

Les *quatre sessions* ou cours des juges de paix, s'y tiennent tous les trois mois; la cour *de circuit* une fois par an, quelquefois une fois seulement en deux ou trois ans, quand il n'y a pas plus fréquemment d'affaires.

La prison bâtie depuis peu d'années, l'est d'après le plan de celles de Philadelphie; mais grace à la sagesse de la jurisprudence criminelle de Pensylvanie, cette prison n'est presque jamais habitée que par le géolier; il y avait, quand nous l'avons visitée, un français violemment soupçonné d'avoir fait de faux billets de banque, arrêté depuis peu, et qui y sera détenu jusqu'à ce que l'une des quatre sessions prononce son élargissement, ou l'envoie pour être jugé à Philadelphie, si la cour de circuit ne se tient pas promptement à Norristown. D'ailleurs, la porte de

cette prison est ouverte, et le prisonnier pourrait, sans aucune peine, s'échapper, s'il en avait la moindre velléïté; mais soit, comme je le désire, qu'il se fie sur son innocence, soit qu'il craigne la probabilité d'être rattrapé, il ne s'échappe pas. Il n'est cependant pas aisé de comprendre la nécessité, ni même l'utilité, de cette confiance, qui ressemble plus à de la négligence qu'à de l'humanité. Il n'est pas plus facile de concevoir comment un français mauvais sujet, d'une aussi mauvaise réputation que celui-ci, qui, en France, tenterait vingt fois de s'échapper des prisons, reste fidèlement consigné dans celle de Norristown, quand les portes en sont ouvertes. Les hypocrites philosophes diront avec Brissot, que la certitude d'obtenir une justice impartiale le retient dans ce confinement avec plus de force que les fers; que dans une république chacun se croit gardien des loix, même contre soi-même, etc. Tout cela est bon pour les gens qui ne veulent que des mots, mais n'expliquera pas ce fait extraordinaire à quiconque préfère les raisons au galimathias pseudophilosophique. Peut-être s'expliquerait-il avec plus de vraisemblance, par l'impossibilité que trouverait cet homme, qui n'aime pas le travail, d'être nourri dans l'oisiveté ailleurs qu'en prison.

Les terres aux environs de Norristown sont de bonne qualité : on y fait un peu plus de bled qu'à Rocksburry, mais pas encore en grande quantité. Le genre de culture est le même, et les produits moyens à peu-près les mêmes aussi, peut-être un peu plus forts. La meilleure terre se vend de 48 à 52 dollars, la commune de 26 à 32. Le prix de la journée est inférieure à celui que l'on donne à Rocksburry et à Springmill, mais l'est de très-peu. Le prix des denrées est plus bas qu'à Philadelphie, mais peu encore, puisque n'y ayant pas de marché plus voisin que celui de cette grande ville, toutes les denrées du pays s'y portent. La livre de bœuf se vend de six à sept pences, celle de jambon, un schelling. Le cent pesant de farine, c'est-à-dire, 112 liv., se vend cinq dollars et un tiers.

Les taxes de comté ne sont dans le comté de Montgommery, que d'environ trois schellings toujours par 100 l. Celles pour les routes un schelling. Ainsi, quatre schellings par 100 l. de valeur estimée, paient toutes les contributions publiques. Rarement de taxes pour les pauvres, quoique ce township n'aie pas les mêmes ressources d'argent placé que celui de Rocksburry ; mais il n'y a pas de pauvres ; quand il y en a, la taxe d'un schelling suffit

amplement pour les entretenir; alors on place l'homme à secourir dans une famille à qui l'on paie sa pension. Le devoir des inspecteurs des pauvres est de trouver à la fois bon marché pour le township, et bon traitement pour les pauvres, qui ne sont jamais d'ailleurs que de vieilles gens décrépits ou des infirmes.

Le canal qui doit joindre les eaux du Skuylkill à celles de la Delaware, commence à Norristown; il est tout-à-fait achevé dans cette partie dans l'étendue d'un demi mille; son lit longe celui de la rivière; il est large de 18 à 20 pieds, profond de trois; ce canal est ouvert environ trois milles plus loin; il faut couper des montagnes de marbre, dont la pente allait jusqu'à la rivière; c'est un travail difficile; il sera solide quand il sera fait; mais il coûte bien cher; quatre schellings et demi pour chaque demi toise cube de pierre enlevée; cinquante ouvriers seulement y travaillent. Le canal sera d'un grand avantage pour Philadelphie, quand il sera fini; mais quand le sera-t-il? Il est bien mal commencé, près de la ville; dans plusieurs points son lit est fait sur des parties de sable rapporté, plus hautes que quarante pieds; elles ne tiendront jamais l'eau.

On assure que M. *Walton*, ingénieur an-

glais, chargé de ce canal, a proposé fortement de le creuser sur l'autre rive du Skuylkill, répondant qu'il serait beaucoup plus solide et coûterait beaucoup moins; mais que l'intérêt des directeurs de la compagnie, de faire passer le canal sur leurs terres pour en augmenter la valeur, leur a fermé l'oreille à toute autre considération : et le canal a été résolu et commencé d'après le plan le plus difficile, le plus cher et du succès le moins probable. Les fonds pour le canal commençaient à manquer, et beaucoup de souscripteurs retardaient le paiement de leurs actions au-delà des époques fixées, et consentaient même à encourir la perte de la part qu'ils en avaient payée, et de leurs droits aux avantages promis du canal perfectionné, plutôt que de risquer d'y ajouter une perte nouvelle; lorsque la législature, frappée de ces obstacles à l'achèvement de cet ouvrage important, a permis l'ouverture d'une loterie jusqu'à la concurrence de 400,000 dollars pour toutes les navigations projettées dans l'État, appliquant 133,000 dollars de cette somme à l'achèvement du canal du Skuylkill. C'est une question de savoir si la grande utilité de l'objet pour lequel cet argent va être levé, peut justifier l'établissement d'une loterie dans l'État de Pensylvanie, en supposant que

les sommes seront bien employées et suffisantes. Parmi les peuples même les plus corrompus, l'établissement d'une loterie est une augmentation presque certaine de vices et de crimes. La législature de Pensylvanie peut elle donc se flatter de ne pas hâter prodigieusement la corruption et l'immoralité de son pays par une institution aussi sûrement dangereuse, et dont on fait déjà en Amérique un usage immodéré?

Après avoir longé le canal jusqu'au point où il cesse d'être ouvert, nous avons visité les carrières d'où viennent les marbres dont sont revêtues presque toutes les cheminées de Philadelphie, et qui ornent même extérieurement une grande partie des portes, des perrons et des fenêtres de cette ville. Ce marbre est noir et blanc, mais très-chargé en couleur; il est abondant dans ces carrières, qui n'ont cependant que trois ouvertures, et qui ne sont pas fort creuses. Il est vrai que quoique celle que nous avons vue soit la principale, beaucoup d'autres encore sont ouvertes dans les environs. On nous a parlé même d'une carrière d'un marbre tout-à-fait blanc, mais elle était trop distante pour que nous puissions la visiter. Celle que nous avons vue est dans le township de *Plymouth*, où est aussi un moulin

qui fait mouvoir deux scies à marbre ; il est sur le creek même de Plymouth. Le moulin ne présente rien de curieux ; mais sa position est pittoresque et agréable.

Tout le pays de Norristown jusqu'à un mille ou deux de Rocksburry, est rempli de pierres calcaires à différens degrés de perfection et mêlées par fois de pierres siliceuses ; les couches sont généralement inclinées d'environ 45 degrés. Avant d'arriver à Rocksburry, on voit dans plusieurs points de la route une grande quantité de pierres dures, une sorte de quartz, de granit imparfait ; des pierres du cube de trois à quatre pieds, plus ou moins, semblent avoir été roulées par les eaux. De Philadelphie à Rocksburry la terre est couverte de mica, et l'on rencontre fréquemment les granits.

Le maître d'une des auberges où nous nous sommes arrêtés fait construire un puits, et comme la terre dans laquelle on creuse est très-mouvante, il place un grand tube de bois de cinq pieds de diamètre pour la contenir, et il bâtit dans le tube un mur de 18 pouces d'épaisseur.

Route de Norristown à Trapp et Trapp.

De Norristown à *Trapp*, le pays est varié, montueux, très-cultivé, peu en bois, beaucoup de vergers, beaucoup de prairies, de l'eau en abondance, des ruisseaux, des sources, des creeks de toutes grandeurs. Nous en avons traversé deux assez considérables à gué, le *Shipack*, à quatre milles de Norristown, le *Perkiomming* à deux milles plus loin. Ils étaient l'un et l'autre assez profonds. Les chemins sont mauvais, rien n'est fait pour les rendre bons. Ainsi, il n'est pas étonnant d'apprendre que tant de voitures y versent.

Trapp est un hameau dans le township de *Providence*, le plus grand et le plus riche des townships du comté. La terre y est bonne, et la culture comme celle du reste du pays : plus de bled que nous n'en avons encore vu depuis Philadelphie. Quatre différentes églises sont dans ce township, où chacun, comme dans tout le reste de l'État, paie le ministre du culte qu'il préfère. Les seuls ministres quakers prêchent pour rien. La manière de salarier le

culte ici, comme à Philadelphie, est de payer le banc que l'on occupe à l'église.

Les denrées de ce pays se vendent au marché de Philadelphie. Les impositions du comté et du township sont d'environ un schelling et demi par 100 liv. estimées, sans y comprendre la taxe pour les pauvres. Ceux-ci sont assez nombreux dans ce township, et 640 dollars sont annuellement levés pour leur dépense. Les gages de l'ouvrier commun sont de trois schellings six pences avec la nourriture. Le prix des terres est de 32 à 40 dollars, en raison des bâtimens. Le pain de seigle ou de maïs est la nourriture ordinaire de l'ouvrier, qui d'ailleurs mange de la viande trois fois par jour.

Nous étions arrivés à Trapp avec le projet d'aller dîner à *Pots-grove*, et nous avons été obligés de retourner sur nos pas. Le domestique n'arrivait point, et il y avait une heure qu'il devait nous avoir rejoint. Ce retard ne pouvait être occasionné que par un accident; il nous a fallu aller savoir quel il était. A un mille de Trapp nous l'avons rencontré amenant ses deux chevaux, mais sans charge. La charge avait tourné à quatre mille de là; notre pauvre *Jos* n'avait trouvé personne pour l'aider, et nous supposant inquiets, il avait laissé nos

bagages à la garde d'une bonne femme, et était venu nous avertir de ce malheur. Nous avons donc refait ces cinq milles que nous avions faits le matin, rechargé le cheval, mais si mal qu'après deux milles dans notre retour tout a tourné encore bât et charge, et que tout bien considéré, M. Guillemard a été convaincu que le cheval était trop chargé et qu'il l'était mal; vérités qui nous ont conduits à prendre une charrette pour mener notre bagage à l'auberge.

Dans la petite halte que nous avons faite à cette auberge à notre retour, nous avons appris, par la conversation d'un chirurgien du pays, que le nombre des hommes professant son état était dans les environs assez considérable, c'est-à-dire qu'ils étaient à peu-près établis à six à sept milles les uns des autres; que le prix de leurs visites était deux schellings à la distance d'un mille, et un schelling de plus par chaque mille au de là; que les drogues se payaient à part, que l'inoculation était très-en usage pour les enfans; qu'elle se payait deux dollars, et que la plus haute fortune qu'un docteur de ces cantons, connu et accrédité pût espérer de faire était 1300 dollars par an, mais que bien peu parvenaient à ce point, d'où il suit que presque tous les doc-

teurs joignent une autre profession à celle de la médecine, comme celle de fermier, de marchand, et en augmentent ainsi leur revenu.

Quoique l'auberge où nous nous sommes arrêtés ne fut pas celle que l'on nous avait indiquée, et ne fut qu'une méchante petite taverne établie depuis peu, nous nous y sommes trouvés fort bien ; thé et café à déjeûner, jambon, langue, œufs à dîner, et tout cela passablement propre. Nous cherchions un moyen de faire arriver à Reading nos bagages. Le stage a passé qui s'en est chargé, et nous nous sommes acheminés vers Potsgrove.

De Trapp à Potsgrove, et Potsgrove.

La route jusques-là est, comme chemin, ce qu'elle est entre Norristown et Trapp ; dans les terres sabloneuses elle est bonne, dans les terres fortes, détestable, quand la pluie les a détrempées. Le sol est en général très-ferrugineux, sur-tout en approchant de Potsgrove. Le pays dans toute la route est beau, bien varié par ses formes, bien embelli par la verdure des grains et des prairies. Nous avons passé des parties où l'herbe est belle, forte,

épaisse, aussi bonne que possible. Si la culture de ce pays était mieux entendue, les champs bien coupés, bien clos, si quelques arbres étaient laissés au milieu des prés et sur les bordures des champs, les plus belles parties de l'Europe ne seraient pas plus agréables : mais ces éternelles clôtures de bois mort, ces tiges de maïs fannées depuis l'année précédente, ces troncs d'arbres morts laissés sur pied dans presque tous les champs, en attendant qu'ils pourrissent tout-à-fait, cette absence absolue d'arbres vivans dans la campagne et dans les prairies, gâtent le paysage autant qu'il peut l'être, sans pouvoir cependant l'empêcher d'être varié et joli.

Les environs de Potsgrove sont plus agréables encore. La plaine dans laquelle ce petit bourg est situé est plus étendue qu'aucune de celles que nous ayons rencontrées jusqu'ici, et très-cultivée. Les *Forêst mountains* (montagnes des forêts) qu'on voit à la gauche et en avant, forment à cette vue un bel encadrement.

Nous avons retrouvé à Potsgrove le Skuylkill que nous avions perdu depuis Norristown. Les bords en sont charmans dans tout son cours, et presque toutes les terres qu'il arrose sont bonnes. Je ne connais pas de plus jolie

rivière pour ses eaux, ses rivages et ses formes. Si le goût et la magnificence européenne établissaient des cultures et des habitations sur ses rives, la Saône et la Tamise même ne la surpasseraient pas en agrément.

Potsgrove est un bourg fondé par une famille de Quakers, du nom de Pots ; elle a acheté de l'État, il y a environ quarante ans, des terres à un prix très-bas, et les a vendues très-cher à mesure qu'elles ont été plus désirées ; elles valent aujourd'hui quatre-vingt dollars dans la ville, et de trente à trente-sept aux environs. La famille Pots a ajouté l'établissement de forges considérables au moyen de fortune que lui a donné la vente de ces terres ; on dit qu'elle est extrêmement riche. Potsgrove est aujourd'hui composé d'une trentaine de maisons bien bâties, et fait partie du township de Douglas, toujours dans le comté de Montgommery. Les taxes des pauvres n'y sont presque rien. La dépense est à Potsgrove de moitié moins chère qu'à Philadelphie pour tout ce qui tient à la vie.

En descendant de cheval j'ai reconnu dans le nombre des hommes qui étaient à la porte de l'auberge un français, à cette manière qui, sans doute, est aisément reconnaissable pour chaque nation, mais qui me le semble

plus encore pour la nôtre ; un mouvement, un sentiment naturel m'ont porté vers lui ; il se nomme *Gerbier*, neveu du célèbre avocat de Paris, chez qui il a été élevé, et fils d'un autre célèbre avocat de Rennes, dont il n'avait pas entendu parler depuis dix mois, ayant épousé à Saint-Domingue, où il était négociant, une créole, amie et compagne d'école de madame de Montulé ; il demeure avec elle dans une maison du bourg.

On ne rencontre pas aujourd'hui un français sans avoir à subir le récit de ses pertes, de ses malheurs, de son opinion et des haines qui en résultent. M. Gerbier a cependant été très-bref sur le compte de ses malheurs, qui me semblent grands, car il est réduit à une extrême modicité. Quant à ses haines, il m'a parlé en homme sage, qui n'en veut pas avoir ; il paraît triste, abattu, mais spirituel. Le malheur, quand il est supporté avec douceur, intéresse toujours, et M. Gerbier m'a infiniment intéressé. Il a un petit lot de terre à *Asilum*, où il compte aller quand sa femme sera accouchée. Il m'a parlé avec éloge et beaucoup de jugement de M. de Blacons, de l'excellent M. Reating, de Mad. de Montulé, de M. du Petit-Thouars. Il m'a paru doux, bon, seulement trop découragé par le malheur,

car à son âge et avec ses moyens il y a beaucoup de ressources dans ce pays. Comme il me quittait il a reçu une lettre de sa mère, femme de soixante-dix ans, qui lui annonce qu'elle et son mari se portent bien, qu'ils ont échappés aux exécrables guillotines, fusillades, noyades, qui déshonoreront à jamais deux années de la révolution française ; qu'ils ne peuvent lui envoyer de l'argent, mais qu'ils acquitteront l'emprunt qu'il pourra faire. Cette lettre sage et raisonnable est écrite avec le véritable langage de la liberté. Le pauvre jeune homme m'a vu avec plaisir partager sa joie, qui cependant n'a pas dissipé la profonde tristesse dont il est pénétré. Je ne veux pas oublier de dire que dans le compte que la mère de M. Gerbier lui donne de la situation de la France, elle parle d'une grande disette, mais sur-tout d'une telle dépréciation dans les assignats, qu'une poularde se paye 200 livres en papier, et 3 livres en argent.

L'auberge de Potsgrove est bonne, tenue par un allemand ; presque tous les habitans de ce bourg sont de cette nation. Nous y avons trouvé le stage, dépositaire de nos effets. Mais le portefeuille qui contient l'argent de M. Guillemard avait été oublié à l'auberge de Trapp. A force de penser mon compagnon ne

pense à rien; il faut donc renvoyer à Trapp rattrapper le portefeuille s'il n'est pas volé, ce que nous saurons demain à Reading.

White-horse.

Nous nous sommes arrêtés jeudi 7 à *White-horse* (cheval blanc), à quatre mille de Potsgrove. Cette auberge est tenue par un français de la Lorraine allemande; il a épousé une américaine, fille d'un homme d'Avignon et d'une femme de Franche-Comté. Toute la famille parle mauvais anglais, mauvais français, mais probablement bon allemand. Ils louent quatre-vingt-six dollars cinquante acres de terre, et leur maison, d'un marchand tenant un store dans la maison voisine. Celle qu'occupe le bon lorrain et les terres y jointes auraient pu être louées soixante dollars de plus à une famille qui n'aurait pas tenu auberge, ou qui n'aurait pas pu la bien tenir. Le marchand a sagement préféré un bon aubergiste à ces soixante dollars d'augmentation, parce qu'il a calculé que l'auberge bien achalandée vaudrait des chalans à son store, qui lui rapporteraient au-delà de son sacrifice.

Les bonnes gens nous ont demandé avec beaucoup d'empressement des nouvelles de la

France ; mon ami leur a répondu qu'elle était toujours en guerre, qu'elle avait une prochaine campagne terrible à soutenir. « Comment donc » ont-ils dit, plus forte que les autres ? — Les » Anglais.... — Mais ils ont été battus l'an » passé. — Bien d'autres, » a réparti mon ami » » les Russes, les Autrichiens. — Ah ! sans » doute, » ont dit ces bonnes gens, » tous » ceux qui n'aiment pas la liberté ; mais les » Français triompheront, s'il plaît à Dieu, » contre tous ces vilains-là ». Ainsi pensent, ainsi s'expriment la plupart des habitans de l'Amérique ; ainsi doivent penser tous ceux qui ne connaissent pas les crimes de notre révolution; même tous ceux qui en les connaissant, les attribuent, comme ils doivent l'être, aux factions partielles, mais les séparent de la cause de la liberté, et qui sont d'ailleurs aussi indignés des principes et de la conduite des puissances combinées que de celle des terroristes. La question en est là aux yeux de la classe des hommes peu instruits ; elle doit en être là en vérité aujourd'hui pour tout le monde qui voudra mettre un moment à part ses griefs, ses malheurs, pour observer avec calme et réflexion ; le combat est aujourd'hui entre la liberté et le despotisme. Si la cause de la liberté prévaut, elle pourra s'organiser, se régula-

riser, cesser d'être anarchie, devenir réellement liberté. Si le despotisme triomphe, il ne s'organisera que pour enchaîner l'univers.

La situation de White-horse, comme presque toutes celles qu'on parcourt de Potsgrove à Reading est charmante, le pays semble même s'animer, se peupler davantage en approchant de cette dernière ville. Des moulins à farine, à scie, en grande quantité, des creeks multipliés et rapides, qui font mouvoir quelques autres usines ; les montagnes qui naissent sur les bords du Skuylkill, et qui séparent Reading de la partie précédente du comté, commencent une chaîne de montagnes qui court sous le nom de *Bley-hills*, et ensuite sous celui de *Echi-hills*. Tous les symptômes de l'amélioration, d'une richesse naissante, qui s'étendent jusqu'à Bethléem, et de-là jusqu'à la Delaware, abondent dans ce trajet ; presque plus de *Log-houses* (1) ; des maisons de bois équarri couvertes de petites planches, et connues sous le nom de *France-houses*, leur ont succédé et à celles-ci des maisons meilleures encore ; on ne bâtit plus qu'en pierre

(1) Maisons faites en troncs d'arbres posés les uns sur les autres, et dont les intervalles sont remplis de terre.

ou en briques ; presque plus de terrein à défricher ; ce qui reste en bois est gardé pour fournir à la consommation. La corde de chêne se vend 3 dollars et demi, et celle d'hickory 4 et demi. Les terres, à quelques milles de Reading se vendent de 24 à 30 dollars, quand elles sont couvertes de bois ; les prés 110 à 130 dollars ; les journées d'ouvriers se paient à trois schellings ; celles de charpentier, de maçon, quatre.

Nous avons retrouvé le stage à Whi e-horse ; il y était arrêté pour déjeûner ; il paraît aux Européens un peu étrange que le cocher mange avec les voyageurs ; mais il paraîtrait aussi étrange aux Américains de voir en Europe le cocher manger à part ; l'égalité est le principe de cet usage, qui d'ailleurs ne fait mal à personne ; elle fait que les maîtresses et les filles d'auberge qui font le service du dîner et du déjeûner, s'assoient en attendant qu'on leur demande une assiette ; que le maître d'auberge sert en conservant son chapeau sur la tête ; mais l'aubergiste est souvent en Amérique un capitaine ou un major ; j'ai vu des cochers de stage colonels ; cela est donc simple en Amérique.

Le point de la perfection à cet égard est en Angleterre ; l'ouvrier y est considéré, traité

avec politesse et égards par ceux qui l'emploient, mais il se tient vis-à-vis d'eux dans une situation de déférence qui n'a rien de la bassesse, et qui ne nuit en rien au sentiment de liberté dont il s'énorgueillit.

Reading : situation, prix, détails.

La ville de *Reading* est la capitale du comté de *Bercks*, peuplé de trente mille habitans; elle est située sur le Skuylkill. C'est en 1752 que les premières maisons en ont été bâties. Les terreins vendus et concédés par les gouverneurs propriétaires *Penn*, ont été rachetés par eux de ceux à qui ils les avaient vendus pour y bâtir une capitale du comté. Il y a aujourd'hui à peu-près cinq cents maisons; quelques-unes des premières bâties subsistent encore, mais en petit nombre; ce sont des log-houses, avec des pierres ou du plâtre entre les troncs. La mauvaise construction en a fait tomber beaucoup; la vanité en a détruit quelques autres; toutes celles qu'on a bâties depuis quelques années le sont en briques ou en pierres, et sont jolies. La ville s'embellit, les rues sont larges et bien alignées; des arbres plantés en avant des maisons y donnent de l'ombre.

Il y a dans la ville peu de commerce, peu de manufactures, on pourrait dire point, si l'on n'appelait pas ainsi une assez considérable fabrication de chapeaux grossiers, qui se font avec des laines achetées à Philadelphie, où les chapeaux sont renvoyés pour l'exportation, et quelques tanneries qui fournissent des cuirs à la consommation de la ville et des environs; les gens de loi et les teneurs de tavernes forment la plus grande partie de la population de cette ville, où l'on compte 2500 habitans. Quelques maisons nouvelles y ont été construites l'an dernier; il n'y avait eu depuis plusieurs années aucune augmentation dans le nombre des habitans; presque tous sont allemands ou descendans d'allemands; un grand nombre dans la ville et dans les environs ne savent pas un seul mot d'anglais. Les actes publics, les plaidoieries, les jugemens, se font cependant en anglais. Il arrive souvent dans les causes que les juges n'entendent pas l'allemand, et que les jurés, les témoins et les parties n'entendent pas l'anglais; il faut donc une interprétation continuelle, et des dépositions au juge, et des résumés du juge aux jurés. Il doit s'en suivre une justice très-imparfaite; mais dans beaucoup de procès on ne veut qu'être jugé,

que satisfaire la haine, la colère, le ressentiment, en amenant son adversaire devant le juge, et le jugement, quel qu'il soit, renvoie alors souvent tout le monde assez content. Que de causes s'accommoderaient sans cette disposition d'aigreur qui mène aux juges, et qui est dans tous les pays du monde l'assuré patrimoine des avocats! ou plutôt que de causes s'accommoderaient s'il n'y avait pas tant de tribunaux et d'avocats! Les procès sont très-communs à Reading, et ont pour origine commune des recouvremens de dettes, des querelles, des batteries.

Il y a à Reading un imprimeur qui publie une gazette allemande; elle paraît une fois par semaine; elle coûte un dollar par an, et se débite à 1100 exemplaires. Elle est envoyée jusqu'à Pittsburg. Chacun, ici comme dans toutes les parties de l'Amérique, s'occupe des affaires publiques, est curieux de nouvelles, et en parle comme il peut.

Il y a trois églises à Reading, une de quakers, une de catholiques, une de luthériens. Les deux dernières sont fréquentées par les Allemands; on y prêche dans leur langue; chacun paie pour le culte qu'il choisit, que souvent il ne suit pas, mais qu'il est dans

son goût, dans son habitude et dans sa fantaisie de payer. Peu d'hommes vont à l'église habituellement, au moins peu de la première classe. Le culte est abandonné aux femmes, qui, moins occupées, vont à l'église comme aux spectacles ; souvent le matin à l'église luthérienne et le soir à l'église catholique. Les prêtres sont payés par souscription ; ils ont environ 400 dollars par an ; comme ils ne sont rien en politique, qu'ils ne peuvent être que prêtres, ils sont religieux, humains et tolérans. S'ils se conduisaient mal on en changerait comme d'un cordonnier qui ferait mal des souliers. Ils vivent entr'eux dans la meilleure intelligence ; les sermons dans les différentes églises, ne portent sur aucun point de doctrine, tous sur la morale. Les quakers épousent des luthériennes et des catholiques ; les luthériens et les catholiques se marient entr'eux, et avec des quakers. M. *Read*, auquel nous avons été adressés, a dix enfans ; deux seulement ont été baptisés, les autres ne le sont pas ; ils choisiront leur culte eux-mêmes, s'ils en veulent un, quand ils seront plus âgés.

Les fortunes sont en général modérées à Reading ; 1800 à 2000 dollars sont un revenu

déjà considérable; encore une partie d'un tel revenu est-elle toujours le fruit de quelqu'occupation utile. Il en est de plus grandes, mais faites par le commerce, et apportées ensuite dans la ville, ou même faites dans la ville; mais celles-là le sont par un genre de commerce peu honorable : celui d'acheter à vil prix des créances sur de pauvres petits propriétaires, et de les évincer de leurs propriétés en les poursuivant en justice. Le nombre de ces fortunes n'est pas grand; il en existe dans la ville deux à trois ainsi faites, et qui se montent de 250 à 300,000 dollars.

L'esprit de l'habitant et des environs est bon, attaché au gouvernement fédéral; point de société démocratique. Reading a fourni quatre-vingt volontaires pour l'expédition de Pittsburg, dont quarante montés, tous appartenant à des familles riches, occupés eux-mêmes, mais que leur zèle ou l'influence de leurs parens ont dévoués à la chose publique. C'est par une suite de ce bon esprit, qu'il s'est formé à Reading une association connue sous le nom de *compagnie* pour le feu, où tous les souscripteurs s'engagent à entretenir entr'eux deux pompes, à avoir chacun deux sceaux, un panier, un sac, et à courir au

feu au premier cri qu'ils entendent. Cette association volontaire, conforme à celles de Philadelphie, est fort commune en Amérique, sauve ainsi au gouvernement les dépenses que, sans elles, il serait obligé de faire, et assure de prompts secours plus qu'aucun établissement public. On dira qu'elle est le fruit de l'intérêt personnel de chacun de ceux qui s'y aggrègent; mais qu'est-ce que l'esprit public, si non le résultat de l'intérêt de chacun bien calculé.

Quelques édifices publics, tels qu'une grande maison pour les officiers du comté, pour la garde des actes, une prison, une cour de justice, ont été récemment bâties aux frais du comté. Les taxes y sont réduites à presque rien; il est assez extraordinaire que parmi trois hommes de loi, avec qui nous avons passé une grande partie de notre tems à Reading, aucun n'ait pu nous dire quelle était la proportion des impositions. Tous se sont accordés à dire qu'elles n'étaient presque rien, moins que rien, peut-être six pences par liv. de revenu, c'est-à-dire le 40e., toutes comprises, taxes de comté, de township, et taxes pour les pauvres. Quelquefois, quand il y a des bâtimens publics à construire, elles s'élèvent un peu plus, mais jamais au point de faire payer douze dollars à l'homme riche.

Il y a à Reading un marché bien fourni qui se tient deux fois par semaine. Le prix du terrein dans la ville est de 26 dollars un pied sur la rue dans la profondeur de 200, pour les quartiers près du marché. Dans d'autres parties moins habitees, la même proportion de terrein ne se vend que 10 dollars. Les hautes locations de maisons sont de 160 dollars; à quelques milles de la ville, le prix des terres est environ 22 dollars l'acre, près la ville 32 à 36. Les prés voisins de la ville se vendent 150 doll.; un grand nombre en appartient à la famille Penn comme propriétaire par acquisition; car on sait que tout ce qu'elle avait en propriété féodale comme fondateurs, lui a été retiré par l'État moyennant un dédommagement plus ou moins équivalent.

Le Skuylkill ne passe pas précisément dans la ville de Reading; mais il en passe à cinq cents pas. Le projet d'extension de la ville va jusqu'à ses bords, et se réalisera bientôt si le canal qui doit joindre la *Susquehannah* au Skuylkill est achevé, une partie l'est déjà; alors Reading sera une ville d'entrepôt considérable. Le commerce des farines s'y fait dans une certaine étendue. Les fermiers voisins apportent leurs grains en hiver lorsque les glaces ferment la rivière, et qu'ils ont besoin

soin d'argent. Les habitans aisés de la ville les achettent à bas prix, les mettent en magasin, et les envoient à Philadelphie quand la navigation est ouverte, et elle l'est toujours, hors le tems des glaces pour des bateaux qui portent 10 à 12 tonneaux.

Les bords du Skuylkill sont délicieux à Reading, plus encore que dans le reste de son cours ; une succession de petites collines très-cultivées s'élève du côté opposé à la ville ; elles sont peuplées de maisons autant qu'on peut l'attendre dans ce pays, et les hauteurs qui entourent Reading se marient avec les montagnes plus élevées, enfin avec les Montagnes bleues, de manière à former à-la-fois la vue la plus agréable et la plus magnifique. Une grande quantité de creeks se versent dans le Skuylkill, et font tourner aux environs de Reading beaucoup de moulins à papier, à scie, à plâtre, à huile, etc.

Les habitans de la ville sont sobres, laborieux, économes ; en peu d'année un homme de métier gagne assez d'argent pour acheter une plantation dans les pays de derrière, pour s'y établir, ou y envoyer un de ses enfans. C'est vers *Sunburry* et *Northumberland* qu'émigrent les habitans qui quittent la ville ou les environs de Reading. Quelques pauvres

allemands y arrivent de tems en tems d'Europe, s'y enrichissent, achettent une plantation et émigrent.

Les mariages s'y font de très-bonne heure; peu de filles à marier qui aient plus de 20 ans; et ces mariages sont très-féconds. La mortalité parmi les enfans est à Reading beaucoup moins commune qu'à Philadelphie. Le pays est sain ; beaucoup de vieillards, point de maladies épidémiques. La subsistance y est de plus de moitié meilleur marché qu'à Philadelphie.

Nous avions des lettres pour M. *Read* et M. *Bridle;* nous ne pouvons trop nous louer de leur bon accueil. Ils ont répondu à toutes nos questions avec une patience très-profitable pour nous, mais très-méritoire pour eux. Nous avons passé avec M. Bridle la journée que nous sommes restés à Reading; et nous y avons rencontré M. Read, le juge *Rush*, frère du docteur Rush, de Philadelphie, et président du tribunal de district ; le général *Bower* employé constamment pendant la dernière guerre sous les ordres de M. de la Fayette, et aujourd'hui greffier des actes publics; M. *Eckard*, greffier de la cour, et M. *Evans*, homme de loi, ainsi que M. Read et M. Bridle. La conversation a été bonne, à la politique

d'Europe près, dont chacun veut toujours parler, et où personne ne peut rien entendre: mais c'est un petit déraisonnement quotidien auquel il faut bien se soumettre ; d'ailleurs, des principes excellens sur les gouvernemens, une affection vive pour la France, des vœux ardens pour son bonheur, de l'horreur pour les crimes. Ils ont parlé avec beaucoup de jugement de l'Angleterre, dont ils ne semblent pas amis, et de sa situation actuelle; avec enthousiasme du président Washington ; avec reconnaissance et sensibilité de La Fayette ; enfin ils nous ont montré les sentimens les plus estimables. Nous avons rencontré quelques femmes à la promenade, et à en juger par la manière de ces messieurs avec elles, elles comptent peu dans la société. Mad. Bridle, qui nous avait donné du thé la veille sans nous dire un mot, n'a pas paru à dîner.

Nos amis de Reading n'ont pas borné leurs procédés à une bonne réception, ils nous ont voulu donner des lettres pour Lancaster, et pour une partie de notre route; nous en avions déjà en abondance, mais nous n'avons pas moins reçu les leurs d'aussi bon cœur qu'elles nous ont été offertes.

Une de ces lettres m'a introduit à la ferme d'Angelico. Je désirais connaître un peu à

fond l'agriculture des environs de Reading, qui m'avait toujours été donnée à Philadelphie comme la plus parfaite de la Pensylvanie, et causer avec un des fermiers les plus instruits; M. *Evans* m'a été indiqué pour tel, c'est lui qui tient la ferme d'Angelico pour le compte de M. Nicholson, de Philadelphie, qui l'a achetée il y a trois ans du gouverneur Mifflin.

Ferme d'Angelico.

Cette ferme, à trois milles de Reading, sur le chemin de Lancaster, est composée de neuf cents acres, dont quatre cents seulement sont défrichés; encore cinquante de ceux-là sont-ils laissés en pâture. Soixante à soixante-dix acres sont dans les plus beaux prés; quelques-uns semés en trefle, arrosés à volonté, et par l'*Angelico*, petit creek qui donne le nom à cette ferme, et par une autre source abondante qui humecte les parties que l'angelico ne peut atteindre. Les herbes sont belles, abondantes, touffues, et les irrigations faciles à la vérité, sont bien faites en général. Le reste des terres est labouré, et rapporte du bled, du seigle, du sarrasin, de l'avoine, du maïs, sans aucun systême régulier de rotation. Les terres sont de la meil-

leure qualité, d'argile gras, profondes de 24 à 28 pouces ; quelques parties sont pierreuses, mais en petit nombre ; elles sont fumées tous les trois ans plus ou moins, avec quatre ou cinq charretées du poids d'environ 1500 liv. par acre d'un fumier qui n'est pas à moitié fait. La première année que les terres sont *cleared* elles rapportent 25 boisseaux de bled, 40 de seigle, 40 d'orge, 80 d'avoine, 120 de maïs. Elles en rapporteraient davantage si les bois étaient plus soigneusement abattus, et si la terre était un peu plus fouillée ; mais l'usage ici, et par conséquent l'opinion, est de ne pas labourer à plus de quatre à cinq pouces.

J'ai raisonné avec M. Evans sur cette manière de cultiver ; je l'ai fait convenir qu'elle n'était pas bonne : mais c'est l'usage ; et en voilà plus qu'il n'en faut contre les raisonnemens les plus évidens. Les terres nouvellement *cleared* rapportent quelquefois plus la seconde et la troisième année que la première, quand les soins donnés aux premiers défrichemens ont été imparfaits. Mais ensuite leur rapport ordinaire se réduit, en bled à 10 boisseaux ; en seigle, à 20 ; en orge autant ; en avoine, 40 ; en maïs, 80. A quelques insectes près appelés *lices*, qui nuisent quelquefois

aux semences, ce canton n'éprouve aucune maladie dans ses grains. Il n'a jamais souffert que peu de la mouche hessoise et de la rouille. Les charrues n'ont de fer que le soc, elles sont à une oreille placée à droite; ces oreilles sont mal calculées, et renversent mal la terre. Deux chevaux mènent les charrues dans une terre passablement forte. Le travail de la ferme se fait avec cinq hommes; elle entretient six chevaux et douze vaches. La femme de M. Evans fait avec ses enfans le service de la maison et de la laiterie, qui est assez abondante, et aussi celui de la basse-cour, où il y a plus de volailles que dans les autres fermes américaines. Le beurre qui n'est pas employé à la maison est envoyé à Philadelphie en hiver. On fait en été du fromage assez bon, qui se vend dix pences la livre. Les grains se vendent à Reading ou à Philadelphie. M. Evans engraisse des bestiaux; mais sur soixante-dix acres de prairies il n'engraisse que 16 à 18 bœufs, qui joints à ses douze vaches et à ses six chevaux, consomment à-peu-près tout son foin, car il en vend peu; il le conserve en grange, quelquefois en meules (*staks*) faites à la manière anglaise, mais si mal arrangées qu'elles se soutiennent rarement. Chaque acre de prés donne en deux coupes de six à huit milliers

de foin, et le prix du foin a été l'hiver dernier de sept dollars le millier.

M. Evans n'a que quarante à cinquante moutons. Ce petit nombre de moutons est encore un préjugé du pays ; « en avoir beau- » coup, c'est être sûr, dit-on, *de les perdre* » *tous* »*;* ainsi m'a répondu M. Evans, à qui j'ai cité l'exemple de l'Angleterre. « Je le sais » bien, » a-t-il répliqué, » mais c'est ici l'u- » sage, et cet usage est sage ; car M. *Morgan,* » notre voisin, qui en a voulu avoir un grand » nombre, et qui avait un bon berger d'Eu- » rope, les a tous perdus ; nous n'en avons » que ce qu'il en faut pour nous fournir assez » de laine pour habiller notre monde et nous- » mêmes ; — nous n'en voulons pas davan- » tage ».

L'agriculture est ici ce qu'elle est dans les pays de France les moins éclairés ; préjugés, tradition, usage, ignorance, et par conséquent obstination. Les moutons sont assez beaux, et d'une laine passablement fine. Avant de les voir, j'avais demandé au fermier si leur laine était longue ou courte, et il m'a répondu » plus longue à mesure que le tems de la ton- » daison est plus proche ». Je lui ai expliqué ce que c'était que la laine longue et la laine courte; la différence de l'espèce des moutons

qui la produisait, leurs usages différens en manufacture, par conséquent la raison pour laquelle telle ou telle espèce était soignée de préférence dans telle ou telle partie de l'Angleterre. Il m'a écouté, puis m'a dit, « nous » ne connaissons pas tout cela ici ». L'usage encore fait que les fermiers ne gardent pas de bélier à la maison; ils s'informent où il y en a un bon, le louent, ou y envoient leurs brebis. M. Evans engraisse ses bœufs avec du foin et de la farine de maïs : un quart ou six seizièmes de boisseau par jour en deux fois. Ses bœufs sont en assez bon état, mais n'ont rien de remarquable. Il en a vendu en ma présence quinze, un vieux taureau et une belle vache; le tout 906 dollars. La vache seule a été vendue 42 dollars : elle a trois ans, est grande, d'une belle espèce, et elle a été achetée pour faire race dans un autre partie du pays.

Le turneps se cultive dans le jardin, mais comme plante potagère, et seulement un quart d'acre ou un demi au plus. Les pommes de terre y sont en assez grande quantité. La culture des choux, comme pâturages, n'est point connue ici, non plus que celle des carottes. Le soin pour avoir de bon fumier est absolument ignoré, autant que le sont toutes les autres parties un peu réfléchies de l'agricul-

ture. Point de trou dans la cour pour le rassembler, point de précautions pour l'engraisser des urines des étables et des écuries ; pour empêcher l'eau des toits de le laver et d'en affaiblir la qualité ; il est en tas dans la cour, ne s'y pourrit pas et s'y desséche.

Au demeurant cette ferme est une des plus jolies propriétés que l'on puisse avoir. Son sol, sa position, ses eaux, son ensemble ne laissent à désirer que d'y voir une culture mieux entendue dont elle est susceptible autant qu'aucune ferme du monde. Sa situation comme vue, comme pays, est charmante, dans une jolie vallée très-ouverte, bien arrosée, entourée des plus jolies collines d'inégales hauteurs, mêlées de cultures et de bois.

Un moulin à scie fait partie de cette propriété ; il est constamment employé pour la ferme, le propriétaire ou le public. Le prix du travail est de trois schellings pour cent pieds sciés de planches. Ce moulin n'a qu'une scie ; la force de l'eau pourrait, sans aucun doute, en faire aller au moins trois. Cette eau, dont on peut disposer à volonté, pourrait faire tourner plusieurs autres moulins, et augmenter ainsi beaucoup la valeur de la propriété, et l'activité du pays ; tous trouve-

raient à Reading ou à Philadelphie le débit assuré de leurs produits. Les clôtures laissées, ainsi que les bâtimens dans le plus mauvais ordre par le gouverneur Mifflin , se rétablissent et seront promptement en très-bon état.

M. Nicholson paye , comme j'ai dit , M. Evans, qui lui rend compte des recettes et des dépenses, et qui jusqu'ici ne lui a pas envoyé d'argent. Son projet est sans doute par une telle administration de mettre ce bien en assez bon état pour en augmenter la valeur au-de là de l'accroissement naturel que le tems a donné jusqu'ici à toutes les propriétés d'Amérique. Le prix du bled est à présent de quinze schellings le boisseau; celui du maïs, trois schellings ; de l'avoine , quinze. Les ouvriers se trouvent ici sans difficulté , et en telle abondance que peuvent le requérir les besoins de l'agriculture dans tous les momens. Par tout ce que j'ai dit des détails de cette ferme, il est aisé de juger ce qu'elle pourrait valoir si elle était bien administrée.

Les cinq cents acres non défrichés, fournissent aussi du bois de chauffage qui se vend à Reading, comme je l'ai dit de trois dollars et demi à quatre dollars et demi la corde, selon sa qualité , et qui coûte un

dollar deux cinquièmes à abattre, débiter et transporter à Reading. M. Evans pense que cette portion de terre ne doit être ni défrichée ni débitée beaucoup en bois de chauffage, parce qu'en laissant croître les bois ils augmenteront de valeur au-delà du revenu que tout autre emploi de terrein pourrait produire. Je ne sais pas à quel point il a raison; il faudrait parcourir les bois pour en avoir une idée, connaître les besoins et les usages du pays, et on sait qu'en France, où le ménagement des forêts est porté à un grand degré de calcul, l'administration des bois est une science jugée difficile.

Route à Ephrata : Dunkers.

Mon ami M. Guillemard aimant un peu mieux son lit, et moins les fermes que moi, m'avait laissé partir quelques heures avant lui de Reading. Il est venu me joindre à Angelico, d'où nous nous sommes mis en route pour Lancaster. Aucune communication publique n'existe entre Lancaster et Reading, villes l'une et l'autre considérables. Le stage de Reading va à *Harrisburg*, qui est sur la *Susquehannah*, et sur le chemin de *Pitts-*

burg. D'Harrisburg un autre va à Lancaster, d'où il résulte un trajet par la voiture publique d'environ quatre-vingt milles, quand la route directe n'est que de trente-un. Il y a bien une poste deux fois par semaine qui de Bethléem allant à Lancaster passe par Reading ; mais elle n'est d'aucune ressource pour les voyageurs ; souvent cette poste qui traverse quatre-vingt milles, ne porte pas une lettre. Tout démontre que ce pays-ci est encore dans l'enfance ; mais aussi qu'il marche rapidement et sûrement à un grand état de force.

Le pays de Reading à Lancaster est un pays de montagnes et de vallons ; les montagnes ne sont pas élevées, mais se succèdent prochainement ; les vallées sont riantes, fraîches, bien arrosées, remplies de jolies prairies, et passablement habitées. La presqu'entière totalité des habitans sont allemands ou de race allemande ; ils en conservent tellement les habitudes, que le plus grand nombre ne parle que cette langue. Les maisons sont petites et assez mal entretenues, les granges sont grandes et dans un bon état de réparation. L'aspect général du pays, qui est réellement agréable et riche, ressemble à celui des Vosges, excepté que les montagnes sont beaucoup moins élevées ; des ruisseaux ou des creeks à chaque

pas, beaucoup de moulins, une verdure brillante. Le chemin est assez bon, à quelques passages près, pleins de rochers ou de boue. A quatre milles de Lancaster les petites montagnes s'abaissent et se terminent en plaines à deux milles de la ville.

Nous nous sommes arrêtés sur le chemin à *Ephrata,* où nous avons visité les *Dunkers*, sorte de moines d'autant plus connus en Amérique pour leur vie solitaire, que l'espèce en est rare. Nous nous étions munis d'une lettre pour le père *Miller*, doyen de la congrégation. Cette maison, bâtie de mauvaises pierres, couverte de mauvaises lattes, est le séjour de huit reclus, reste de soixante qui composaient la société il y a environ quarante ans. A quelques toises de cette maison est celle des sœurs du même ordre, vivant au nombre de dix à douze, sous le même régime.

Le révérend père Miller est le premier des moines que nous avons rencontré ; il était même seul alors à la maison ; les autres pères ayant profité du jour du sabath, car les Dunkers fêtent le sabath, pour aller se promener. Le père Miller est un vieillard de quatre-vingt ans ; il a encore quelque vivacité dans les yeux et quelque chaleur d'imagination. Notre curiosité nous portait à savoir

qu'elle était la fondation de cette maison, qu'elle était la croyance de cet ordre. Il l'a satisfaite plus qu'amplement, en nous raccontant jusqu'aux plus petits points de leur doctrine, et jusqu'aux plus petites particularités de l'histoire des Dunkers. Cette histoire est une suite de folies comme celle de tous les moines; d'ambition, et de désir de se soustraire au pouvoir, comme celle de tous les hommes. Hermites, solitaires, ils ont été fondés au lieu même où ils sont aujourd'hui par un certain *Conrad Peyssel*, allemand, qui bientôt a reconnu avec eux que la vie d'hermite n'est ni la plus douce, ni la plus utile. Il les a réformés en congrégation, les a menés à Pittsburg, alors désert, puis au Canada. Le prieur, successeur de Peyssel, voulut tenir ses moines à une règle trop sévère, selon les uns, et dans une vie trop ambulante selon les autres. Alors ils passèrent quelques années dans des querelles et des agitations continuelles, puis ils se dispersèrent, puis ils se réunirent au lieu où ils avaient été fondés. Le vieux père nous a dit que leurs règles étaient austères, leur vie frugale, leurs biens en commun, et qu'il n'y avait ni supériorité ni distinction parmi eux; il va lui-même, nous a t-il dit, à l'église toutes les nuits à minuit. Ils

font vœu de pauvreté et de chasteté ; cependant il en est qui se marient, mais alors ils quittent la maison, et vont habiter la campagne avec leurs femmes. Il en est qui quittent la maison sans se marier, mais ils agissent, dit le père, contre leurs sermens, et il n'y a pas de loi qui permette de les poursuivre. Ils sont vêtus d'une longue robe de drap gris en hiver, et de toile blanche en été, liée au milieu du corps par une sangle de cuir ; ils portent une longue barbe ; ils couchent sur un banc, dit toujours le père, jusqu'à ce qu'ils couchent dans leur tombeau, ce sont ses expressions. L'esprit du siècle, et le pays qu'ils habitent est peu dirigé vers la vie monastique ; ainsi le père Miller voit avec autant de certitude que de chagrin, l'extinction prochaine de son ordre, qui a encore quelques autres établissemens aussi en décadence dans un ou deux comtés de la Pensylvanie. Quant au dogme, c'est une réunion de tout ce que les sectes anabatistes, calvinistes, luthérienne, juive, méthodiste, universaliste et même catholique ont de plus absurde. « Ils pleurent la » faute de notre premier père, qui a mieux » aimé avoir pour compagne une créature » charnelle comme Eve, que de se laisser » faire un enfant par la céleste Sophie, créa-

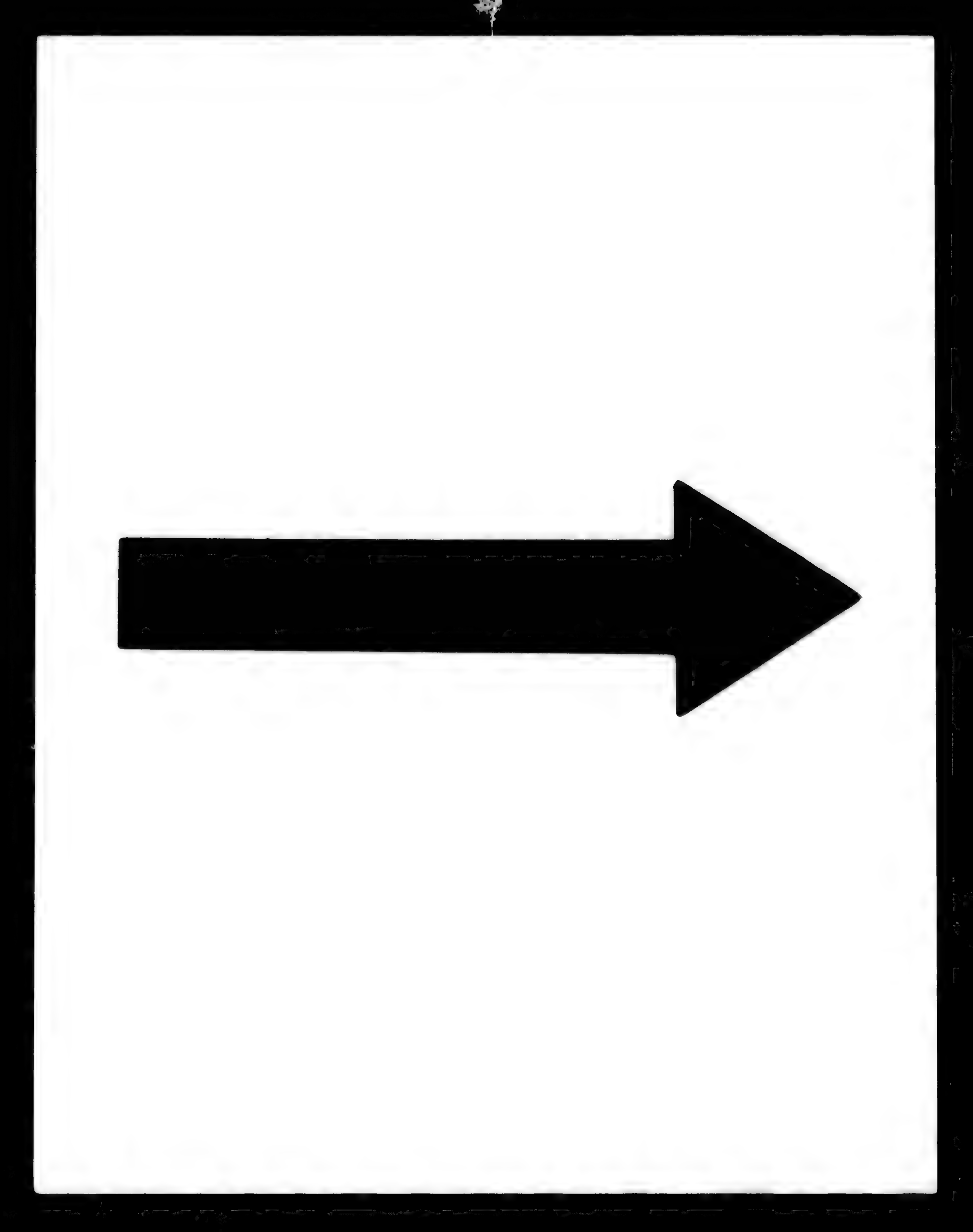
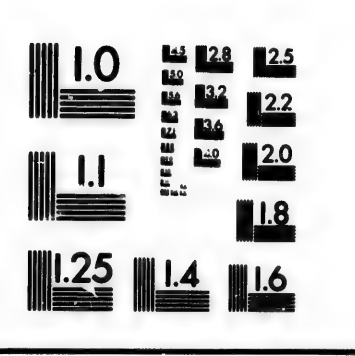


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



» ture toute divine, qui aurait immergé
» Adam de son essence spirituelle, et aurait
» ainsi procréé une génération pure sans au-
» cun mélange corporel. Ils pleurent l'indul-
» gence de Dieu, d'avoir ainsi condescendu
» à ce désir du premier homme, qui vou-
» lait faire comme les bêtes; mais Dieu n'a
» voulu que retarder l'époque de cet état de
» perfection : il reviendra, et les Dunkers
» voyent le tems où après la résurrection
» générale chacun de nous sera immergé par
» la divine Sophie; tout cela est clair comme
» le jour dans le Cantique des Cantiques ».
Nous avons employé deux heures à entendre le radotage de ce vieux moine, qui s'enflammait du bonheur de nous en entretenir, et sur-tout de l'idée qu'il serait aussi immergé par la *divine Sophie*.

Un autre frère que nous avons rencontré, ne nous a pas paru aussi pénétré de cette espérance; c'est un homme de trente ans, retiré dans cette maison depuis treize; il est imprimeur. Il nous a dit que les règles de l'ordre étaient loin d'être aussi sevères que prétendait le vieux moine, qu'ils ne faisaient partager la communauté du profit de leur travail que comme ils voulaient; qu'ils vivaient comme ils voulaient; qu'ils prenaient du thé

et

et du café quand ils en avaient envie. Il nous a paru moins enthousiaste du vœu de virginité que le père Miller, et sur la question que nous lui avons faite, s'il y avait beaucoup de frères qui se mariassent, et si alors ils étaient réputés faire mal, il nous a répondu que beaucoup se mariaient, et qu'il pensait qu'ils faisaient bien; « car, n'est-ce » pas, » a-t-il dit, « que les femmes ont bien » leurs agrémens? »

Avant de quitter le vieux moine, que ce jeune Dunker nous avait déjà fait croire un peu exagéré dans ses récits, nous avons été convaincus qu'il y manquait même d'exactitude, en voyant dans une chambre voisine de celle qu'il nous a dit être la sienne, un excellent lit de plumes, où il a été obligé de convenir qu'il se couchait quelquefois, et où le jeune Dunker nous a dit qu'il couchait toutes les nuits; et en voyant à l'église une place aussi distinguée, pour lui, que celle d'aucun prieur de Bénédictins. Par-tout les moines se ressemblent, par-tout les hommes qui établissent leur vie sur l'illusion des autres sont imposteurs; en Amérique comme en Europe, les hommes placés dans la même position, sont et seront toujours les mêmes. Cette maison, pour le mobilier, pour l'extérieur,

ressemble à un couvent de Capucins, par-tout l'ostentation de la pauvreté à côté d'un lit de plumes que l'on cache. Nous n'avons pas visité la maison des femmes, où nous aurions trouvé la même folie, la même crasse sans agrément, puisqu'elles sont vieilles; et sans aucune satisfaction pour notre curiosité, puisque nous savions les Dunkers par cœur. Au demeurant, ces hommes, qui vivent du produit d'une ferme de 300 acres, sont bonnes gens; c'est-à-dire qu'ils ne font de mal à personne; on rit d'eux dans le pays, et on les aime assez.

Lancaster : détails, moulins, prix.

Le terrein entre Reading et Lancaster est rempli de pierres calcaires et de schistes, souvent en très-grandes masses; près Lancaster, la quantité de pierres calcaires augmente; tout ce pays est rempli aussi de mines de fer, et les forges qui sont déjà très-multipliées de Béthléem à Lancaster, le sont plus particulièrement de Reading à Lancaster, sans qu'un grand nombre cependant se trouve sur le chemin. Nous avions eu le projet d'aller visiter celle de M. *Colman*, une des plus considérables du pays; mais comme elle était plus

loin de notre route que nous ne l'avions cru, nous y avons renoncé. Nous avons su seulement que dans toutes ces forges, les ouvriers se paient de huit à dix dollars par mois, nourris et logés. Le fondeur est payé à cinq schellings le tonneau de fer en saumon; quarante schellings le tonneau de fer coulé. On dit ici que la grande élévation du prix des bleds rend le profit des fonderies moins considérable.

Nous avions laissé le domestique à Reading avec le cheval de bât, qui, comme je l'ai dit, s'était blessé dans la première journée. Mon ami, M. Guillemard, avait d'abord décidé que nous ferions la route de Lancaster et d'Harrisburg sans lui, et qu'il irait droit à Northumberland. Mais *Jos* a eu envie de voir Lancaster; la bonté de M. Guillemard n'a pu lui refuser cette petite douceur; il s'est donc mis en route pour Lancaster quelques heures après nous, et y a amené le cheval; nous l'avions soulagé de plus de quatre-vingt livres, en renvoyant à Philadelphie beaucoup des effets de M. Guillemard; on avait raccommodé son bât, et il arrivait plus blessé qu'il ne l'avait encore été: voilà donc encore une contrariété, et ce n'est sûrement pas la dernière que nous aurons à supporter; il faut de la

patience, elle est bonne à tout, et il n'est bon à rien de n'en pas avoir.

Nous sommes donc arrivés le 9 au soir à Lancaster, à l'heure du souper. C'est le lendemain que le palfrenier est arrivé avec le cheval blessé. Le désagrément d'une résidence assez longue à Lancaster pour attendre la guérison du cheval, était augmenté par l'absence de presque toutes les personnes pour qui nous avions des lettres, et nous en avions douze. Trois seulement n'étaient pas absentés. Le général *Hand*, établi à un mille de Lancaster, et qui était venu en ville dans le tems où nous avons été lui faire visite, dont nous avons vu la femme et les enfans, et qui nous a montré, en ne nous rendant pas notre visite, qu'il ne désirait pas beaucoup que nous la répétassions. M. Joseph *Bridle* était bien en ville, mais il était malade, et M. *Montgommery*, pour lequel nous étions porteur d'une lettre de M. Bridle de Reading, ne s'est pas trouvé chez lui lorsque nous avons été le visiter.

Ce conflit de petites contrariétés nous a déterminés pour n'être plus arrêtés dans notre route, à nous réduire au peu de bagage que nous pourrions porter sur nos trois chevaux sans les incommoder, et à renvoyer à Phila-

delphie tout ce dont nous ne pourrions pas les charger.

Ainsi débarrassés de toute inquiétude ultérieure, nous avons eu l'esprit plus libre pour nous occuper des informations que nous désirions prendre, par-tout où nous en avions la facilité. Elles nous ont été données ici par les propriétaires de la taverne dans laquelle nous logions.

Cette taverne, à l'enseigne du Cygne, est tenue par M. *Slough*, qui l'occupe depuis trente-un ans. Cet homme, jadis très-riche, a eu des revers qui ont réduit sa fortune à presque rien. Des affaires de forge, de commerce et d'autres genres, qu'il avait entreprises, et où il a été trompé, l'ont mené à une ruine à peu-près totale. Il lui a fallu vendre tout ce qu'il avait acquis. Le chagrin le minait; sa femme, plus courageuse, (ainsi que le sont presque toutes les femmes) a ranimé son activité. Il avait toujours été honnête; son état de maître de taverne, et celui de membre de l'assemblée de Pensylvanie l'avaient fait connaître, et lui avaient donné des amis. Les amis sont venus à son secours, lui ont prêté de l'argent et leur crédit; un d'eux a acheté plus de 1500 acres de terre qu'il avait près de *Wilkesbarre*, sur la Susquehannah, et lui a déclaré, le marché

fait et soldé, qu'il ne s'en regardait que comme le dépositaire, et qu'il les lui rendrait au même prix. Sa fortune s'est relevée, il a payé ses terres de Wilkesbarre, dans lesquelles il est rentré, en a acheté auprès de Northumberland, qu'il a payées encore, a marié une de ses filles, a placé deux de ses fils dans l'armée, et a recouvré ainsi son aisance et son ancien bonheur. Nous avions des lettres pour lui; il était à Philadelphie; mais sa femme et deux de ses fils étaient à la maison, et se sont fait un plaisir de nous procurer les ressources que nous eussions pu désirer de toutes les autres personnes auxquelles nous étions recommandés.

Lancaster est de tout le continent la plus grande ville bâtie dans les terres; elle est à dix milles de la Susquehannah, et à un demi mille du *Conestogo*, creek large, bien vif, bien coulant, mais qui n'est d'aucune ressource pour la navigation. Cette ville, dont le terrein a été donné par les Penn à la famille de M. *William Hamilton*, qui leur est alliée, a commencé à être bâtie en 1731, et dans le projet d'en faire une capitale de comté; les terreins ont été *accensés* par les Hamiltons, qui ne les ont pas vendus, mais qui ont augmenté les rentes des nouveaux terreins con-

cédés, à mesure que les demandes se sont multipliées, et que les prix se sont élevés partout. Propriétaires encore d'une grande quantité de terrein autour de la ville, William Hamilton l'accense de la même manière, et son revenu, ainsi formé de rentes non rachetables, s'élève aujourd'hui à 4000 dollars. Ces rentes ont souffert quelques difficultés dans leurs paiemens pendant le tems de la guerre, parce que M. Hamilton et la famille Penn étaient *torys ;* mais la plupart des arrérages sont aujourd'hui payés, et le courant l'est sans aucune contestation.

La population de Lancaster est de six à sept mille personnes ; elle n'augmente pas, et diminue même un peu, par une émigration assez soutenue de ceux des habitans qui peuvent par leur industrie se procurer un capital suffisant pour acheter quelques fermes dans les parties moins habitées de la Pensylvanie, ou dans les derrières du Maryland, et qui ne pourraient en acheter dans le comté même de Lancaster, où toutes les propriétés sont à un très-haut prix.

Les terres se vendent autour de Lancaster, et jusqu'à une assez grande distance de la ville, de 50 à 60 dollars l'acre. Le prix en a plus que doublé depuis trois ans. Le général Hand

qui a, il y a cinq ans seulement, acheté la ferme où il demeure, à deux milles de la ville, 24 dollars l'acre, en a refusé 60 dernièrement. M. *Scott*, gendre de M. Slough, vient d'acheter un bien qu'il a payé 100 dollars l'acre. L'accroissement des prix est le même dans presque toute l'Amérique, au moins dans celle qui est habitée. M. Slough avait acheté un bien il y a cinq ans près Northumberland, pour 40 schellings l'acre; il l'a vendu l'an dernier 54, et a payé, par la différence, une jolie petite ferme située à un demi mille de Lancaster, entre la grande route et le creek.

Cette ferme, composée de 110 acres, commence à être en très-bon état de culture. Dix-huit à vingt acres forment les plus belles prairies de trefle et de thymothy, vingt-cinq en bois, le reste sous la charrue. Il met, par acre, douze à quatorze tonneaux de fumier, et ne fait pas de jachères. Mais les préjugés sur les labours peu profonds, et sur le petit nombre de moutons, sont partagés aussi opiniâtrement par lui, que par tous les autres fermiers. Son fils, avec qui je me suis promené sur la ferme, convient que la théorie et l'expérience de l'Europe, sont contre les usages des Américains, et n'en tient pas moins fortement à ceux-ci, et ne les fait pas suivre avec

moins de rigueur chez son père, dont il dirige les travaux, et dans sa propre plantation, près de Northumberland.

Les terres sont meilleures encore dans les environs de Lancaster, que dans ceux de Reading. La recolte commune, est de quinze boisseaux de bled par acre, le reste des grains en proportion.

Tout est plus cher à Lancaster qu'à Reading; l'ouvrier s'y paye quatre schellings par jour, et s'y trouve avec facilité. Le peuple y est de la même espèce qu'à Reading, aussi bon et aussi industrieux. Beaucoup de tanneries dans la ville et dans les environs, sur-tout beaucoup de moulins, qui envoient leurs farines à Philadelphie, par des chariots, qui souvent se chargent au retour, de différentes marchandises, lesquelles vont de là se répandre dans les pays de derrière. La route, jusqu'ici, a été mauvaise; un *turnpike,* que l'on vient d'établir, et qui sera achevé cet automne, rendra, dit-on, la communication plus prompte et plus facile. Les marchands de farine paraissent déjà s'apprivoiser avec l'idée de payer deux à trois dollars sur la route, et de monter leurs voitures sur des roues plus larges. Quand la Susquehannah sera navigable jusqu'à Wright, ce qui aura promptement lieu, le commerce des

farines sera bien plus considérable par cette route, au moins tant que la navigation projettée de la *Swatara* et de la Delaware par le Skuylkill ne sera pas achevée; quelques voitures qui n'ont pas de rechargemens à prendre à Philadelphie, déposent leurs farines à *Newport*, à 45 milles de Lancaster, sur la route du turnpike, où de là elles sont embarquées sur la *Christiana*, qui, se jettant dans la Delaware, communique ainsi à Philadelphie.

Dans un pays libre, et dans un pays nouveau, les résultats numéraires du commerce, sont rarement recueillis. Ainsi, le nombre des voitures qui sortent de Lancaster et des environs, pour porter à Philadelphie des farines et d'autres provisions, ne peut se connaître positivement, mais on sait qu'il n'est pas rare qu'il passe soixante-dix ou quatre-vingt charriots dans un jour, au travers de Lancaster, et l'on croit généralement que M. *Withmar*, qui a bâti de ses deniers, il y a quelques années, un pont sur la route de Philadelphie, à un mille de Lancaster, avec la condition de recevoir un droit de péage par chaque voiture qui y passe, reçoit annuellement le montant du prix de son pont, qui a coûté 1640 dollars. Il perçoit, par cheval monté, deux pences,

et onze seulement par *waggon* (charriot) quoique la loi qui a établi ce péage, l'ait autorisé à porter son droit jusqu'à dix-huit pences. Les entrepreneurs de la route du turnpike, sont, par la législature, autorisés à acheter le droit de péage de ce pont, quand la route sera achevée.

Si la ville n'augmente pas en nombre de maisons, toutes s'embellissent; elles sont en général plus grandes qu'à Reading, et se bâtissent en briques ou en pierres; leur location est à-peu-près la même qu'à Reading. Les carrières de pierres abondent autour de la ville; c'est un quartz schisteux, très-dur, mais qui se taille aisément, sans cependant jamais se tirer des carrières en morceaux d'un gros volume. La perche est la mesure suivant laquelle se vendent les pierres; elle est de 16 pieds de long, 18 pouces de hauteur, 18 de large; son prix est d'un dollar, rendue à la ville; elle coûte un quart de dollar d'extraction. La construction de la route donne à présent un grand débit à ces carrières.

L'esprit des habitans de Lancaster, est aussi bon que celui des habitans de Reading; il y a cependant une société démocratique, mais composée seulement de douze personnes, et quatre ou cinq d'entr'elles ne vont jamais aux

assemblées. L'expédition de Pittsburg, de laquelle les Américains sont très-glorieux, surtout dans les parties dont les milices y ont contribué, a abattu beaucoup les sociétés jacobines, qui l'ont été aussi par la désapprobation du sénat, et par la discussion de la chambre des représentans, quoique l'avis de les blâmer n'y ait point passé. Mais elles l'ont été encore plus par la censure personnelle qu'en a fait le président, pour qui les sentimens d'estime, de respect, de confiance, souvent même l'enthousiasme, sont la disposition à peu-près générale.

La ville de Lancaster est entourée de prés bien arrosés, j'ai vu même avec plaisir une roue dont le seul usage est d'élever l'eau pour des irrigations. La ville est, par elle-même, assez triste; elle est plus ville que Reading les maisons y sont plus contigues, plus nombreuses, et les rues y sont, sinon pavées, au moins ferrées. La Cour de Justice est un joli bâtiment, propre et élégant; il y a aussi a Lancaster, deux ou trois jolies églises; le nombre total des maisons destinées au culte, est de sept.

L'auberge du Cigne, est, sans aucun doute, meilleure qu'aucune de celles de Philadelphie; moins magnifique que les belles auberges d'An-

gleterre, mais un peu dans le même genre : aucune n'est plus propre, on y trouve un grand nombre de domestiques, et les maîtres de l'auberge, qui ont les manières de la bonne éducation, jouissent de la considération dont devrait jouir, dans tous les pays du monde, l'homme honnête qui exerce quelque profession que ce soit, quand elle n'est pas contraire aux bonnes mœurs. Ils sont au premier rang dans la ville. Que de têtes européennes ce petit fait ne choquerait-il pas ?

L'usage assez général, dans les auberges américaines, est de manger avec le maître et sa famille, et de prendre les heures qu'il indique pour le repas ; cet usage n'a rien dans cette auberge que de satisfaisant, et on ne rencontre nulle part, en Amérique, une famille mieux élevée, et de meilleure compagnie que celle de M. Slough.

Un des deux enfans attachés à l'armée, était à la maison. Il est dans un des régimens employés aux ordres du général *Waine* contre les Indiens, et a été blessé à l'action où, l'automne dernier, les troupes américaines les ont repoussés. Les détails, sur ce genre de guerre, sont peu intéressans. Les Américains parlent de l'ignorance des Indiens en tactique, avec le même mépris que les Anglais montraient

pour la tactique des Américains, et de la même manière que les Prussiens, les Autrichiens ou les Français, parlaient de celle des Anglais.

Tout ce que j'entends de ces Indiens, m'intéresse pour eux. Les Américains leur font la guerre, afin de les chasser d'un terrein qui leur appartient, et les Américains des frontières sont plus pillards, plus cruels que les Indiens, auxquels on fait un crime des représailles qu'ils exercent, et qui, d'un autre côté, sont poussés par les Anglais contre les Américains, et deviennent ainsi, dans leur barbare ignorance, victimes des ambitions, des haines de ces deux peuples policés. Le capitaine Slough assure que beaucoup de blancs ont été trouvés parmi les Indiens tués, et que c'étaient des anglais; que quelques officiers très-actifs ont été vus à cheval, à la tête des lignes indiennes, et que c'étaient des anglais; que l'armée indienne était nourrie par les soins des garnisons anglaises; mais rien, dans cette assertion, n'est prouvé, que l'indisposition américaine contre les Anglais et contre les Indiens. D'ailleurs, le capitaine Slough dit qu'il n'a pas vu, même dans le Kentuky, des terres comparables en bonté, à celles des environs de la rivière de *Miami*; que la terre végétale y a vingt à vingt-cinq pieds de pro-

fondeur, et que les champs, plantés par les Indiens, en maïs et en fèves, présentaient une culture très-soignée, et des récoltes d'une abondance qui surpasse tout ce qu'il a jamais vu.

Je ne veux pas oublier de dire, avant de finir l'article de Lancaster, que deux français des colonies y sont établis. Un peintre en miniature vendant ses mauvais portraits trois guinées, et en vendant beaucoup ; l'autre, mauvais musicien, et faisant aussi payer trois guinées ses mois de leçon, qu'il trouve à donner en assez grand nombre. Chaque pas que l'on fait en Amérique, soit dans les villes, soit dans les campagnes, montre que la fortune est ouverte à qui veut bien se donner quelques peines pour la chercher, et l'on est bien plus sûr de cette vérité, quand on connait personnellement tant d'étrangers que l'on appelle *clever* (habiles), et qui sous cette réputation souvent usurpée, font fortune.

Courtes informations sur le Kentuky.

J'ai rencontré à l'auberge de Lancaster M. Brown, sénateur des États-Unis pour l'État de Kentuky ; il se rend à Philadelphie pour la séance du sénat qui doit avoir lieu le mois prochain. Je l'ai un peu questionné sur le

Kentuky. Le résultat de mes informations est que les terres y sont par-tout excellentes, donnant à la première récolte souvent cent à cent dix boisseaux de maïs, ou la moitié moins de bled; que les récoltes communes y sont de trente-cinq à quarante boisseaux de bled; que les terres, non *cleared,* s'y vendent un sixième de dollar; la farine 4 dollars le barril; le boisseau de maïs un sixième de dollar; que la population portée en 1790 à 90,000, l'est aujourd'hui à plus de 150,000 habitans; que l'année dernière il y a eu une émigration vers ce pays de 25,000 personnes; que les indiens n'y font plus d'incursions, et que cette partie des États-Unis, la plus récemment habitée, marche à la prospérité plus promptement qu'aucune autre. Il y a 15,000 nègres esclaves; c'est une grande tache pour l'Amérique, mais une tache qui s'effacera toute seule, si ceux qui aujourd'hui croient en retirer du profit, n'ont pas le bon esprit de l'adoucir eux-mêmes.

Route de Maytown, et Maytown.

Nous nous sommes, en quittant Lancaster, dirigés vers Maytown. Le chemin de Lancaster jusques-là est presque toujours au milieu des bois, le pays devient plus sauvage que

que nous ne l'avions vu encore; les parties cultivées sont moins communes; quelques vallons cependant le sont assez bien en prairies et en maïs. A mesure que l'on s'éloigne de Lancaster, les maisons de briques ou de pierres sont plus rares, on ne voit presque plus que des log-houses; toujours des fermes allemandes, petites maisons et vastes granges; on rencontre d'assez belles vaches, paissant dans les bois ou dans les chemins; quelques moutons, mais par troupes de huit à dix. Les bois ont l'air de n'avoir pas plus de trente ans, au moins par leur grosseur, et l'on croirait contre toute vraisemblance, qu'ils ont été plantés à cette époque, tandis que dès-lors on ne s'occupait par-tout qu'à défricher. Ces bois et ceux qui semblent plus vieux, sont peuplés de chêne, d'hickory, de fresne noir, d'acacia, de chataigniers, de cerisiers, de pommiers, d'arbres de Judée; peu d'arbres verts, quelques cèdres et quelques pins. Si l'on ne savait bien que l'homme ne préfère que trop souvent ce qui est loin de lui, on aurait peine à croire que dans cette Amérique, riche de tant de beaux arbres, si justement envoyés en Europe, on ait transporté les peupliers d'Italie, qui ne sont bons à rien. Ils sont en Amérique plantés dans une grande abondance;

presque toutes les rues de Philadelphie, et quelques chemins au tour de cette ville en sont bordés.

Toute la partie cultivée du pays entre Lancaster et Maytown est garnie de ces éternelles clôtures qui attristent tant la vue et qui consomment tant de bois, que l'on gaspille en Amérique, quoiqu'il y soit déjà bien cher; on en regrettera plus ou moins promptement l'inutile consommation.

Maytown est un petit village à seize mille de Lancaster, bâti dans un lieu privé d'eau, où sans doute le hazard ou l'intérêt de quelques particuliers ont rassemblé une douzaine de maisons, dont le nombre ne s'est pas augmenté depuis le commencement de l'établissement, et paraît ne devoir pas devenir plus considérable. Ce petit lieu n'est habité que d'allemands restés allemands. Les terres dans les environs se vendent de douze à treize dollars, elles sont bonnes et assez bien cultivées.

Middletown : moulins, commerce.

La route de Maytown à *Middletown*, est de plus en plus agreste. A six mille de cette première place on rencontre la magnifique

rivière de la Susquehannah, à l'endroit où les rapides de *Canewago* interceptent sa navigation, ou au moins la rendent tellement dangereuse, que peu de bateaux l'osent risquer. Pour donner à cette navigation toute la facilité que la richesse présente et future des pays qu'elle arrose rend nécessaire, on entreprend un canal qui, longeant son cours à un demi mille au dessus et au dessous de ces rapides, sera ouvert en tout tems aux bateaux montans ou descendans. Ce canal, fait par un particulier à qui l'État de Pensylvanie a donné 13,333 dollars, et qui aura le droit d'y établir un péage, est presqu'entièrement creusé; les écluses sont encore à faire, et les opinions sur son achèvement prochain sont partagées. Nous comptions visiter ce canal, mais mon compagnon s'étant trouvé un peu incommodé, nous avons d'autant plus aisément renoncé à ce projet, que nous n'aurions pas en le voyant beaucoup plus appris que nous n'en avons su sans y aller.

Le chemin de là jusqu'à Middletown devient toujours plus sauvage. Les bois et les rochers arrivent jusques dans les eaux de la Susquehannah. Beaucoup d'arbres arrachés déjà fort anciennement par les eaux, sont à demi pourris sur ses bords ; un grand nombre

d'arbres cassés, déracinés, abattus, sont aussi couchés dans l'épaisseur des bois, sans qu'ils ayent été débités pour aucun usage depuis le tems qu'ils sont ainsi à la disposition de qui voudra les prendre. Les bords opposés sont de même couverts de bois, bordés de montagnes peu élevées. De tems en tems entre les intervalles qu'elles laissent, on découvre les Montagnes bleues. La rivière large de deux à trois mille toises, est remplie d'îles considérables et montueuses, qui augmentent encore les dimensions de son lit. Il a trois milles sans le secours d'aucune île à l'embouchure de la Swatara.

C'est sur cette rivière qu'est situé Middletown, à un demi mille de son confluent avec la Susquehannah. Les rapides de Canewago, dont je viens de parler, interrompant habituellement la navigation de cette grande rivière, Middletown est un lieu de dépôt pour tous les grains qui croissent dans les parties supérieures de son cours, et qui ne s'y consomment pas. Il arrive annuellement à Middletown cent soixante à cent quatre-vingt mille boisseaux de bled rassemblés sur les lieux où on les récoltent par des marchands qui les mettent en magasin dans cette ville; ils y sont ensuite achetés par les meûniers des

environs, et envoyés en farine à Philadelphie. Le grand projet de navigation pour lequel la législature de Pensylvanie vient d'autoriser l'établissement d'une loterie, unit la Swatara au Skuylkill par un canal d'environ soixante milles, dont le tiers est fait, mais où il parait que, comme par-tout ailleurs, les intérêts du public ne sont pas les premiers objets qu'ont en vue ceux qui s'en mêlent. Quand ce grand canal sera fait, les farines qui vont aujourd'hui par terre à Philadelphie s'y transporteront plus rapidement et à moins de frais. Le transport coûte aujourd'hui quatorze ou quinze schellings le barril.

L'achèvement du canal est fort désiré à Middletown, dont les bénéfices en augmenteront d'autant plus certainement que les pays qui y envoyent leurs bleds, se peuplent, et par conséquent se cultivent davantage. Ce que nous avons vu des bords de la Swatara est joli et riant. Cette rivière, que l'on appelle creek, est large comme la Seine l'est à Rouen. Sur ses bords, au nord, sont, depuis son embouchure jusqu'auprès de Middletown, quelques tavernes et des magasins pour recevoir les bleds et les autres grains du haut pays.

Un peu plus haut est le moulin de M. *Frey*, vieux allemand, établi meûnier depuis environ

dix ans. Ce moulin, qui a quatre paires de meules, est beau et simple dans ses distributions. Tous les mouvemens des bleds et des farines se font par mécanique, au blutage près, dont, comme à Londres, et chez MM. *Perriers* à Paris, la direction est donnée à un garçon qui, recevant en haut la farine montée dans des cuves, la verse sur l'aire, la remue, et la distribue successivement dans les blutoirs. M. Frey dit qu'il n'aime pas la machine d'*Evans*, et cela, parce qu'il ne l'aime pas; je n'ai pu en tirer aucune autre raison. Son moulin moud, pour son commerce, environ 30,000 boisseaux de bled. Il ne les envoie que jusqu'à Newport. Quatre hommes et un apprentif font le service du moulin; ce sont tous des allemands. Il les paye de 7 à 10 dollards par mois; ils semblent entendus et actifs. M. Frey, indépendamment de son moulin, qui moud aussi pour le public, tient un store à la ville, distante d'un quart de mille de ce moulin. Sa maison est la seule en pierres dans cette ville, qui en réunit une trentaine d'autres en bois.

Middletown devait être, par sa situation et son commerce, la capitale du comté ; mais il fallait que M. Frey sacrifiât trois ou quatre lots pour bâtir les édifices publics; ce qu'il n'a pas voulu faire, quoiqu'il en ait un grand nom-

bre dans sa propriété, et la capitale du comté est Harrisburg. Les habitans de Middletown et des environs, savent, comme on peut le croire, fort mauvais gré au vieux Frey, d'avoir ainsi laissé perdre cet avantage pour leur ville; mais il s'en moque, parce qu'il est riche, et qu'il le devient toujours davantage, en leur vendant très-cher les mauvaises denrées de son store.

Les terres valent ici 27 à 30 dollars l'acre; l'ouvrier se paye 3 schellings 9 pences par jour; la livre de bœuf se vend 5 pences. L'auberge où nous sommes est bonne; mais, selon la manière américaine, comme nous allions nous coucher, un étranger est venu prendre un lit dans notre chambre, et nous avons dû, dit-on, nous trouver très-heureux qu'il n'ait pas pris la moitié d'un des nôtres.

Middletown est à 27 milles de Lancaster. Il y a trois français établis dans ce petit trou. Un y est orfévre et horloger, et y fait, dit-on, bien ses affaires; un autre est médecin, et gagne aussi assez d'argent; je n'ai pu savoir ce que fait le troisième; probablement il aide les deux premiers à manger le fruit de leur travail. Nous avons eu tous ces jours-ci une grande chaleur, souvent deux orages par jour, et la pluie toujours augmentant la chaleur.

Harrisburg.

Nous y sommes arrivés le mercredi 13. M. Harris, propriétaire des terreins où est bâti Harrisburg, a su faire profiter sa ville de la faute de M. Frey, de Middletown. Dès qu'il a été question de faire un nouveau comté du démembrement de celui de Lancaster, il a offert à l'État de Pensylvanie le sacrifice d'un droit de passage sur la Susquehannah, dont il avait le titre et la jouissance, et de plusieurs milliers d'acres tant autour de la ville, que dans son enceinte, ne se réservant que 20 lots. Cet offre a séduit la législature de l'État ; et quoique Harrisburg ne présentât aucun abri, ni même aucun port aux bateaux descendant ou montant la rivière, cette place a été choisie pour capitale du nouveau comté, que l'on a nommé *Dauphin*. Les premières maisons y ont été bâties en avril 1785, et elles sont aujourd'hui portées au nombre de trois cents. Comme cette ville s'est formée plus tard que les autres, elle a commencé par de meilleures maisons. Celles qui n'étaient pas telles à son premier établissement, ont presque toutes été rebâties, d'où il résulte qu'il y a peu de log-houses, et beaucoup de belles et bonnes maisons à

Harrisburg, et que cette ville, moins considérable, et plus récente que Reading, par exemple, et que beaucoup d'autres, est plus rassemblée, et a beaucoup meilleure apparence. Une fièvre maligne épidémique, qui a fait à Harrisburg, en 1793, le même ravage que la fièvre jaune faisait à Philadelphie, a arrêté pour une année le progrès des bâtimens. La fièvre n'est pas revenue l'année dernière, et l'on a recommencé à bâtir. Cependant l'opinion d'insalubrité restait à cette ville, soit qu'elle le méritât réellement, ce dont ne conviennent pas les habitans, soit que la jalousie des villes voisines lui prêtât ce caractère. On attribuait l'insalubrité à une retenue d'eau faite au-dessus d'un moulin; le meûnier, à qui on proposait pour détruire cette digue un dédommagement, l'avait, l'année passée, fixé lui-même à 4900 dollars. Cette somme n'ayant pas été rassemblée assez promptement au gré du meûnier, il avait cette année élevé ses prétentions en proportion du désir plus général qu'il voyait, et avait porté sa demande à plus de 11,000 dollars. Les habitans, choqués de cette demande excessive, se sont, par un mouvement unanime, portés sur la digue, l'ont détruite, et ont nommé des commissaires pour convenir du dédommagement qui a été

fixé à la somme que le meûnier demandait l'année dernière. Il paraît qu'il n'est pas un habitant de la ville qui n'ait pris part à cette exécution, beaucoup trop militaire sans doute, mais que l'avidité du meûnier rend aussi excusable qu'elle peut l'être. L'unanimité avec laquelle elle a été faite en assure d'ailleurs l'impunité ; car le meûnier n'oserait porter plainte, et s'il le faisait, les grands jurés ne trouveraient pas matière à procès ; il en est donc pour sa digue détruite, et il a l'opinion publique contre lui, qu'il aurait eu l'an dernier en sa faveur, avec une conduite plus sage. Mais, parmi les destructeurs de la digue, il en est qui doutent que la salubrité du pays en soit plus assurée.

On bâtit à Harrisburg une prison, une cour de justice, on projette de faire un abri pour les bateaux. Les habitans font leurs efforts pour donner à cette place tous les avantages dont elle peut être susceptible. Ils nourrissent même l'espoir d'attirer dans leurs murs la législature de l'État. Ils sont le point central, au moins pour la population de la Pensylvanie. Ils sont beaucoup plus près qu'aucun autre des comtés en deçà de la Susquehannah, de l'extrémité occidentale de cet État. Voilà le fondement de leurs espérances ; mais il n'y a pas d'apparence que ces idées de régler par

le compas le siége du gouvernement, fassent impression sur beaucoup de têtes, et l'on croira sans doute qu'il vaut mieux que des députés fassent cent milles de plus, que d'enlever la législature de Philadelphie, qui, comme la ville la plus habitée, et comme la seule place de commerce de la Pensylvanie, est le point où se réunissent le plus de lumières et le plus d'intérêts.

Les dépenses publiques, nécessaires dans ce comté tout nouveau, portent les taxes un peu plus haut que celles de Lancaster et de Berck, peut-être un schelling par liv. A moins de rencontrer les commissaires aux taxes, on peut difficilement parvenir à connaître cette juste proportion, que presque tout le monde ignore. Elles sont jugées extrêmement légères, même par ceux qui les paient; c'est la meilleure preuve qu'elles le sont effectivement.

Le plus grand nombre des habitans d'Harrisburg sont allemands ou irlandais, fort attachés au gouvernement, sages et laborieux. Il n'y a point de société politique. Le nombre des tavernes est toujours en Amérique hors de la proportion commune en Europe. Trente-huit tavernes se trouvent dans cette ville de trois cents maisons ; vingt-cinq ou trente stores sont remplis de toutes espèces de mar-

chandises, tirées de Philadelphie avec un crédit d'un an ou de dix-huit mois, et que les marchands vendent au comptant autant qu'ils le peuvent; mais toujours le double, et souvent trois fois plus qu'ils ne les ont achetées. Le prix des terres situées dans la ville est de 160 à 200 dollars l'acre; celles des environs sont bonnes, et se vendent de 32 à 48 dollars. Les ouvriers se trouvent avec facilité, et se paient à présent 3 schellings et demi s'ils sont nourris, ou 5 schellings s'ils se nourrissent eux mêmes.

La Susquehannah, vis-à-vis Harrisburg, a environ trois quarts de mille de large; on la passe souvent à gué en été; quelques rapides y rendent la navigation peu sûre pendant plusieurs mois de l'année. Ce n'est même que dans le printems et l'automne que les eaux étant assez hautes pour couvrir les rochers, les bateaux peuvent descendre avec confiance. C'est sur-tout depuis l'embouchure de la *Juniata*, neuf milles au-dessus d'Harrisburg, que les rocs se multiplient dangereusement; la législature de Pensylvanie a proposé 800,000 dollars à qui en débarrasserait la rivière depuis ce point jusqu'à Middletown. Personne ne s'est encore présenté pour cette entreprise; mais soit que le prix soit suffisant pour récompen-

ser cet immense travail, soit qu'il faille l'augmenter, cet ouvrage se fera, et se fera sous peu de tems. L'industrie et la prospérité de la Pensylvanie vaincront bientôt cet obstacle, et bien d'autres jugés encore insurmontables.

Il y a ici un français né de la vieille France, mais venant récemment de la Martinique ; il pratique la médecine, et quoiqu'il parle à peine l'anglais, et qu'il ne soit dans la ville que depuis quelques mois, il commence à faire bien ses affaires.

Nous avions une lettre pour le général *Hannah;* ne comptant faire dans cette ville qu'un séjour de quelques heures, nous la lui avons portée en descendant de cheval. Le général Hannah est un homme de 36 à 38 ans ; il est brigadier-général de la milice ; il était aussi sénateur de l'État de Pensylvanie, son tems a fini l'automne dernier ; avant d'entrer dans les affaires publiques, il était avocat, et a depuis quitté presqu'entièrement cette profession ; sa femme est une des filles du vieux M. Harris, fondateur de la ville ; il paraît un homme simple et bon. Ne pouvant nous inviter à dîner, parce qu'il ne savait pas notre arrivée, il a voulu, pour faire honneur à la lettre de recommandation que nous lui avions portée, nous conduire à sept milles de

la ville, au lieu de notre couchée. Nos chevaux ayant besoin d'être ferrés, nous avons été forcés de le faire attendre, et nous avons, à la manière américaine, amusé notre tems avec une bouteille de *Madère* et des *segars*. Le général n'aime pas la segar, il aime mieux mâcher du tabac ; cependant, par politesse pour nous, il en a fumé deux. Nous étions chez nous ; nous lui avons donné pour *toast* le Président, et il nous a donné le marquis de la Fayette. Je cite ce petit fait pour répéter que dans presque toute l'Amérique M. de la Fayette est le premier toast bu après celui du président, et il me semble que cela est à l'honneur de l'Amérique.

Mac-Allister ; sa ferme, ses vergers, ses moulins.

Notre lieu de couchée était chez *Mac-Allister*. Il est connu du général Hannah, qui, sachant mon désir de prendre des informations sur la culture du pays, a voulu *m'introduire à lui* comme un des hommes les plus capables de m'en donner. Mac-Allister demeure à 7 milles d'Harrisburg, est fermier, propriétaire d'un moulin à bled, d'un moulin à scie, d'une distillerie et d'une taverne. C'est lui dont M. *Coo-*

per fait tant d'éloges dans le livre qu'il a écrit sous le titre de *Renseignemens sur l'Amérique*. Mac-Allister est un homme entreprenant, laborieux et intelligent. Il y a environ onze ans qu'il a acheté le terrein où il a établi ces différentes branches d'industrie, et elles sont toutes en grande activité. Sa ferme est composée de trois cents acres, dans une vallée serrée entre les Montagnes bleues et les secondes montagnes, et sur les Montagnes bleues mêmes. Cent vingt acres seulement dans la totalité, sont en culture, et de ce nombre, cinquante sont en prairies artificielles, et trente-six en vergers de pommiers et de pêchers. Ses prairies sont belles, ses champs en bon ordre, sans rien d'extraordinaire; il les vante par dessus les autres champs de l'Amérique; mais nous en avons vu aux environs de Reading, et dans le comté de Lancaster, de supérieures en qualité, sans aucune comparaison. Il assure qu'il n'a jamais mis de fumier que sur ses prés, que d'ailleurs il arrose; mais qu'il n'a jamais amélioré ses terres qui portent du grain, ou qu'il met en trefle, autrement, qu'en semant trois années de suite du trefle et l'enterrant avec la charrue dès qu'il était en fleur. Il prétend que ses terres lui rapportent habituellement soixante bois-

seaux de maïs ou trente de bled; elles n'en ont pas l'apparence. Il sème plus qu'on ne fait dans le pays, ce qui n'est pas toujours un sûr moyen d'avoir une récolte plus abondante; ses vergers sont extrêmement beaux : il fait du cidre meilleur que je n'en ai bu encore en Amérique. Il trouve des ouvriers tant qu'il en veut, et les paie à présent trois schellings, parce que la cherté des grains en a fait augmenter le prix d'un schelling.

Les terres couvertes de bois dans les environs, se vendent 8 dollars, et 50 quand elles sont un peu défrichées.

Mac-Allister n'a qu'une vingtaine de moutons, parce que, dit-il, ils ne pourraient pas lui rapporter autant que ses prés, qui, produisant cinq milliers de foin, lui valent 28 dollars par acre; c'est pour cette raison qu'il n'engraisse pas de bœufs. Son labour est aussi peu profond que celui des autres, et son fumier tout aussi mal soigné, quoiqu'il en mette beaucoup sur celles de ses terres qu'il fume, et quelquefois, dit-il, jusqu'à vingt charges, c'est-à-dire, trente tonneaux par acre. Son moulin est assez vilain, mais il assure qu'il va en faire bâtir un autre plus beau que celui de M. Frey, de Middletown. Celui actuel fait mouvoir deux paires de meules,

qui

qui sont ordinairement employées pour son commerce, mais qui quelquefois travaillent aussi pour le public, et souvent écrasent du plâtre, dont il fait grand usage dans ses semences. Il dit qu'il moud pour son compte 5000 boisseaux de bled; mais en comparant son moulin à celui de M. Frey, qui n'en fait pas plus, et qui travaille toujours, on peut douter de la vérité de son assertion. Il envoie ses farines à Philadelphie, sur des chariots, et elles coûtent quelquefois jusqu'à dix-sept schellings de transport par barril. Son moulin à scie est presque toujours occupé. Les arbres lui arrivent du pays d'en haut par la rivière, quand les eaux sont hautes; il les débite en planches qu'il vend chez lui à six schellings le cent pour les planches d'arbres verds; et huit schellings le cent pour celles d'autres arbres, (même prix qu'à Harrisburg). Il vend chez lui son *whiskey ;* les grains lui viennent également d'en haut; le boisseau de seigle donne environ trois gallons de whiskey; il en fait à peu-près quatre mille gallons par an. Il fait aussi de l'eau-de-vie de cidre; mais tel est l'empire des modes, que le whiskey de cidre, qui se vend en Jersey cinq schellings, tandis que celui de grains ne vaut que trois schellings et demi, ne se vend dans le comté

Dauphin que trois schellings et demi, et le whiskey de grains y est payé cinq schellings.

La situation de ce grand établissement est toute sauvage, à l'entrée d'un vallon étroit, couvert d'arbres, sur un creek assez rapide, roulant au milieu des rochers où sont renversés dans tous les sens des arbres morts, abattus par la main des hommes, ou déracinés par les vents. Les diverses maisons qui dépendent de la ferme de Mac-Allister sont de bois; à la maison près de l'auberge, presque toutes sont des log-houses plus ou moins brutes. Les maisons de ses ouvriers sont sur les bords de la Susquehannah, dans l'enceinte du fort *Hunter*, jadis élevé par les anglais contre les incursions des sauvages. Mac-Allister projette de grands embellissemens dans ses bâtimens, et de grandes additions à ses cultures, par exemple, celle de la vigne; il donne, à celui qui voit ce qu'il a fait, l'idée qu'il réussira dans ce qu'il voudra entreprendre. C'est un homme plus instruit qu'on ne peut s'attendre à trouver un fermier américain au milieu des montagnes; mais son amour-propre n'est pas moins fort que son mérite, et lui ôte quelquefois une partie de son prix en l'exagérant; il donne aussi, par la même raison, quelque atteinte à la vérité de ses récits, et on ne peut guères

s'étonner d'être trompé par celui qui constamment s'abuse lui-même.

Passage des montagnes : Taverne de Blerff.

D'Harrisburg à *Sunbury*, cinq à six différentes chaînes de montagnes se succèdent, et sont plus ou moins rapprochées. La route en tourne plusieurs en longeant la rivière en corniche ; elle en traverse quelques autres ; les Montagnes bleues, dont on a tant été occupé, pour peu que l'on ait lu des livres sur l'Amérique, sont, comme les autres qui les suivent, une chaîne de hautes collines, au travers desquelles la Susquehannah parait s'être ouvert un lit. Elles ne sont pas ondulées dans leurs sommets, comme presque toutes les chaînes de montagnes ; c'est une ligne non interrompue et sans variété dans son élévation ; peut-être les arbres dont elles sont uniformément couvertes, contribuent-ils à leur donner une apparence monotone. Les Montagnes bleues ne sont pas les plus hautes de celles qu'il faut passer. Les montagnes *Peters* et les *Mahongoning* sont plus élevées ; mais elles le sont sans comparaison moins que les *Vosges*. On les traverse par une route

assez bonne quoique très-pierreuse. Les pentes, à quelques petits points près, ne sont pas fort rapides ; ces montagnes sont couvertes de bois, dont les éclaircis laissent quelquefois pénétrer la vue jusqu'à la Susquehannah, ou se reposer sur quelques parties défrichées. Toute cette route est une succession continuelle de bois ; une autre route, qui ne traverse pas les montagnes, suit le cours de la rivière ; mais quoiqu'elle soit plus douce, et qu'elle donne la vue du confluent de la *Juniata*, nous avons préféré celle des montagnes, croyant y trouver plus de moyens de bien connaître le pays.

A peu de distance de chez Mac-Allister, les pins sont les arbres les plus communs ; une grande quantité de fleurs, d'herbes naturelles inconnues en Europe, peuplent les bois. On trouve ici par-tout des chevre-feuilles, dont la fleur est plus longue que celle de nos jardins, elle a presque la même forme, et un peu de la même odeur ; les arbrisseaux qui les portent sont beaucoup plus bas que ceux qui sont cultivés, ont des feuilles plus longues et dentelées, et quoique près de grands arbres, je n'ai vu aucune de ces plantes s'attacher à leurs troncs. Des arbres détruits par les vents, et qui souvent en ont

entraîné d'autres dans leur chûte, restent couchés dans la même place où ils sont tombés, jusqu'à ce qu'ils soient pourris ; souvent ils interrompent le chemin, mais le voyageur en fait un autre en les tournant, et le nouveau chemin devient le chemin ordinaire.

Dans cette longue traversée de bois que nous avons faite, nous avons vu un pays à la première époque de sa cultivation. Les habitations sont rares, distantes l'une de l'autre de deux ou trois milles ; le plus grand nombre commence à s'établir, ce sont des log-houses, dont l'intervalle des troncs n'est pas encore rempli de terre. D'autres sont établies depuis plusieurs années et un peu plus travaillées. On plante par-tout à présent du maïs ; les habitations, pour la plupart, sont placées dans les vallées, le long d'un ruisseau ou d'un creek. Tous les nouveaux colons commencent par bâtir une maison, abattre quelques arbres ou les cerner, c'est-à-dire, leur enlever l'écorce jusqu'au vif dans tout leur tour, et dans une largeur de 5 à 9 pouces, ils grattent la terre à leurs pieds pour y semer quelques grains, et entourent le terrein ainsi éclairci d'une partie des troncs d'arbres qu'ils abattent. Le premier terrein, un peu mieux *cleared*, sert à planter le verger, dont toute habitation est

ici accompagnée. Ces maisons ont généralement une grande apparence de pauvreté ; les habitans sont mal vêtus, mais tout ce qui les entoure leur appartient. La terre nouvelle, sur-tout, est bonne, et les deux ou trois acres défrichés donnent, par leurs produits des premières années, le tems d'attendre qu'un plus grand nombre soit en rapport. Cette idée rassure sur l'apparence misérable de ces habitations. Les chemins sont, en général, beaucoup moins mauvais qu'on ne s'attend à les trouver ; quelquefois fort pierreux, quelquefois en pentes très-roides, mais sans aucun pas réellement dangereux, et souvent nous avons trouvé, au milieu de ces pays montagneux, plusieurs milles de suite d'une route vraiment bonne, qui est le sol naturel du pays, que la fréquentation des charriots n'a pas gâté. Il est des parties de chemin faites en corniche sur la Susquehannah ; ils sont bordés et soutenus par des arbres renversés, auxquels souvent les branches restent encore attachées, et remplis de pierrailles détachées du rocher, contre lequel le chemin est adossé. Mais toutes ses vues sont moins pittoresques, tous ces passages sont moins hardis, ont moins de ce beau effrayant que l'on rencontre si souvent dans certaines parties de cette

belle Suisse, que l'on ne peut comparer qu'à elle-même.

Les tavernes ne sont pas communes dans le trajet que nous avons fait; il y en avait un peu plus il y a quelques années, mais il faut payer une licence à l'État, et le profit des tavernes, dans cette route, n'est pas assez grand pour engager facilement à ces premiers frais annuels. Nous en avons manqué une à douze milles de Mac-Allister, la seule qui se rencontre sur cette route, dans une étendue de vingt-deux milles, les tavernes intermédiaires ayant toutes quitté cette année.

Enfin, nous sommes arrivés le jeudi 11, chez un vieux allemand, qui, après avoir fait la guerre de 1758 en Canada, comme soldat, au service du roi d'Angleterre, est venu à la paix s'établir dans la plantation où il est à présent, et qui lui a été donnée par l'État de Pensylvanie; il y vécut jusqu'à la guerre de la révolution, époque à laquelle il en fut chassé par les Indiens, alors excités et soldés par l'Angleterre. A la paix, il y est revenu, et y fait aujourd'hui valoir cinquante acres défrichés, partie de quatre cents dont il est propriétaire. Les terres, dans les environs, sont assez bonnes; elles se vendent de sept à huit dollars, quand elles sont sous bois; le prix

de celles qui en sont débarrassées en partie, augmente en raison de leur proportion avec celles qui en restent couvertes, et de leur qualité, il s'élève au plus, à dix-huit ou vingt dollars. Une bonne écurie et de bonne avoine, nous ont fait prendre facilement notre parti sur l'espèce de taudis où nous sommes entrés, et sur le mauvais repas que nous y avons fait. Quatre ou cinq femmes, filles ou servantes de ce vieux soldat, font le service de la taverne, composée d'une seule chambre, où l'on couche pêle-mêle, propriétaire, femmes, filles et voyageurs. Il est difficile de se faire idée de la malpropreté de tout ce monde, de sa stupidité et de sa grossiereté. Le soldat, comme presque tous les vieux militaires, a une sorte de franchise et de bonhomie dans ses manières, qui plait toujours. Le pauvre homme ne sait ni lire ni écrire; il présente, à chacun des voyageurs, l'ardoise et le crayon, pour qu'ils veuillent bien faire leur compte sous sa dictée, car il n'est personne, dans la maison, capable de distinguer une lettre d'une autre. Il se plaint qu'il est souvent *triché* dans les additions qu'il fait faire à ceux qui doivent lui en payer la somme.

Nous avons rencontré, à cette taverne, deux voyageurs, allant comme nous à Sun-

bury, mais y allant dès le soir. L'un est un chapelier de Middletown, que nous avions rencontré la veille chez Mac-Allister; l'autre un vieux homme que le tavernier appelait colonel, et qui est arrivé et parti de cette taverne, menant en main une jument, suivie de son poulain. La conversation, pendant notre séjour à cette taverne, s'est mise, ou plutôt s'est continuée sur les affaires politiques de l'Europe. La haîne pour l'Angleterre, les vœux les plus ardens pour la France, étaient la disposition commune, même celle du vieux soldat allemand, qui se mêlait à la conversation de tems en tems. « La campagne va mon» trer ce que peuvent les Français », disait le chapelier. « — Je sais bien ce qu'ils sont, » disait le colonel; « ils sont le peuple armé, » vainqueur, conquérant du monde entier, » qui est prédit, il y a long-tems, devoir pré» céder l'Antechrist, et annoncer la fin du » monde. — Le monde finira donc bientôt, » a dit le vieux soldat? — « Avant qu'il soit quinze » ans, » a répondu le colonel. « — Je le pense » aussi, » a dit le chapelier. Et tous ces politiques se sont séparés, après avoir bu un *gill* (1) de whyskey.

(1) Petite mesure équivalente à ce que nous appelons en France roquille.

Suite des Montagnes. Ferme de White.

De chez Blerff (c'est le nom du vieux soldat) nous sommes venus coucher chez *White*, à douze milles plus loin, toujours dans les montagnes et dans les bois, mais trouvant toujours le chemin meilleur qu'on nous l'avait annoncé. Ce chemin, dans son plus grand trajet, longe la Susquehannah; serrée alors entre deux lignes de montagnes, rarement interrompues par des vallons qui ne sont jamais d'une grande étendue. Le côté du comté de Northumberland, car nous avons quitté le comté Dauphin, à quinze milles environ de Mac-Allister, présente un peu plus de défrichement que celui du comté de Cumberland, qui lui est opposé, et où, tous les quatre ou cinq milles, on apperçoit une petite maison, entourée d'une petite culture bien exigue; un grand nombre d'îles couvrent la rivière, et appartiennent, par la loi, au comté dont elles sont séparées par le bras le plus étroit. Les terres y sont très-bonnes en général et le défrichement y est un peu plus avancé qu'ailleurs.

White est un fermier venu il y a vingt ans

d'Irlande, et propriétaire actuel de 1100 acres, dont 110 seulement *cleared.* Il est établi sur ce bien depuis environ dix-sept ans, et y a fait assez d'argent pour acquérir une île qu'il a payé 26 dollars l'acre, et qui est vis-à-vis sa maison, qui est elle-même serrée entre la montagne et la rivière, dans une situation sauvage et sans aucun agrément. Il défriche tous les ans quelques nouveaux acres, qui lui coûtent huit dollars à défricher et à enclore. La terre, dans son état de nature, coûte autour de lui six dollars. Les parties *cleared*, sur-tout dans les îles, se payent jusqu'à quarante dollars l'acre. Il n'existe aucune communication entre la maison de White et les places de marché. La rivière est le seul débouché pour recevoir et débiter; mais l'incertitude et le danger de sa navigation, rend ce moyen très-peu assuré, au moins pour les époques. M. White trouvait des ouvriers assez facilement, car ses voisins sont presque tous des irlandais pauvres, mais les travaux des canaux et de la route de Lancaster en occupent tant, qu'il s'en procure à présent avec plus de difficulté. M. White a été déjà deux fois membre de la législature de Pensylvanie. Il semble un homme de bon sens, ami de l'ordre, mais

de cette espèce d'honnêtes gens que les gens rusés peuvent aisément égarer. Il tient encore taverne, pour obliger, dit-il, les voyageurs, auxquels cependant il donne des mémoires, comme s'il les servait pour leur argent, et peut-être un peu plus chers, parce que, la maison n'ayant pas d'enseigne, sa réception a un certain air d'hospitalité, qui empêche toute discussion sur les dédommagemens qu'il exige.

Nous n'avons pas ce soir soupé avec la famille, je ne sais pourquoi. La fille de la maison, nous a, selon l'usage, servi le café qu'on prend toujours à souper, avec la viande salée ou fumée, ou avec le poisson. Il est rare que, dans toutes ces auberges, il se trouve autre chose que de la viande ou du poisson salé, des œufs et du beurre ; mais c'en est asssez pour satisfaire la faim. On nous a demandé, là comme ailleurs, si nous allions acheter des terres. On ne peut, en Amérique, se figurer qu'une autre intention détermine un homme à voyager, et ceux à qui nous répondons que nous ne voyageons que pour notre curiosité, nous croyent bien sots, quand ils nous font la grâce de ne pas nous croire menteurs : enfin, il n'y a pas jusqu'à nos Dun-

kers d'Ephrata, qui ne nous aient fait la même question, et qui, dans toute leur dévotion, ont eu bien de la peine à nous croire.

Route de Sunbury : Sunbury : réflexions générales.

Même espèce de route de chez White à Sunbury, que celle depuis Mac-Allister. Cependant, on rencontre des vallons plus cultivés, sur-tout le long du creek *Tulpchoichen.* Des maisons mieux et plus pittoresquement bâties, ainsi que l'ensemble des coteaux et des rochers, forment des paysages qui ne seraient pas indignes de la Suisse. Beaucoup d'autres parties sont aussi en commencement de défrichemens, mais comme les bras, et sans doute aussi les moyens de dépense n'y sont pas communs, les arbres sont plutôt cernés ou brûlés qu'abattus, ce qui attriste la vue plus encore que ces éternels troncs, dont peu de champs sont exempts. Les montagnes sont hautes et pierreuses, mais encore une fois sans aucune comparaison avec les Alpes ou les Pyrénées.

Les gens effrontés et adroits, quels qu'ils soient, ont en Amérique comme ailleurs un

revenu assuré sur la stupidité et l'ignorance des autres. Nous en avons rencontré ici un exemple dans la personne d'un allemand arrivé depuis trois ans de Francfort, sans un sol, et qui depuis ce tems se promenant de Lancaster à Reading, à Northumberland, et sur-tout dans les parties peu habitées de ces comtés, chargé de petites bouteilles, fait croire à toutes les bonnes gens qu'il rencontre, qu'il est médecin, vend des drogues, saigne, arrache les dents, ou vend des chansons à ceux qui ne veulent pas de sa médecine. Il a déjà sur les profits de son savoir faire, acheté un cheval qui porte sa pacotille, son chien et lui; il s'arrête chez des fermiers tant qu'ils veulent bien le recevoir, (et beaucoup le reçoivent pour sa science) se nourrit bien par-tout, est gai, chantant, et semble un drôle bien retors. Il a commencé sa vie par être comédien. Tout ce fatras d'anecdotes que je rapporte est, je le sens, peu intéressant, mais il donne le tableau de mon voyage, et n'est pas inutile à la connaissance des mœurs du pays.

Les montagnes que l'on traverse d'Harrisburg à Sunbury sont presque toutes de granit, dont quelques-uns sont très-fins et très-beaux. Des érables de toutes les espèces, des

cornouillers appelés ici *dugtrees*, des sumacks, des pins du Lord Weimouth, des frênes de plusieurs espèces, des acacias sans nombre peuplent les bois ; mais peu d'arbres de ces belles espèces sont beaux par leur crue et leur dimension.

Nous nous sommes trompés de chemin à quelque distance de chez White, et nous sommes tombés dans l'ancienne route au lieu de tenir la nouvelle, plus courte que l'autre de sept milles, et qui cotoye toujours la Susquehannah; nous sommes descendus dans la plaine où est bâti Sunbury, par les montagnes *Mahonohy*. La ville est beaucoup moins considérable que celle d'Harrisburg, beaucoup moins bien bâtie, sur-tout moins rassemblée. Elle est située sur la rive gauche de la Susquehannah, à un mille environ au dessous de la réunion des deux rivières ; son aspect, en descendant les montagnes, n'a rien d'agréable ni de grand; les maisons dont elle est composée ressemblent de cette élévation plutôt à un camp qu'à une ville. La petite plaine qui l'entoure est médiocrement cultivée, sans aucun arbre ; l'autre bord de la rivière est bordé de montagnes élevées, toutes noires des sapins qui croissent sur des rocs, sans qu'on puisse espérer que la culture en

interrompe jamais la monotonie. En tout la rivière de la Susquehannah, belle dans ses formes, large, bordée de montagnes qui n'en sont jamais bien distantes, est noble, majestueuse, mais elle n'a rien qui plaise à l'œil, à quelques positions près, où des îles multipliées, plantées d'arbres élevés qui laissent voir le jour au travers de leurs tiges, en animent et en adoucissent un peu la tristesse habituelle; elle a environ un mille de largeur devant Sunbury, où nous sommes arrivés le vendredi 16.

Le peuple, dans les différens comtés que nous avons parcourus jusqu'ici, est d'après tout ce que nous avons appris et vu par nous-mêmes, bon, industrieux, attaché au gouvernement fédéral et aux loix de l'État. Les crimes sont rares ; quelques vols, mais en petite quantité, et presque toujours commis par de nouveaux arrivés d'Europe, élevés dans l'ignorance et la misère, et que l'habitude de la propriété rend ordinairement bons en assez peu de tems. Les différens comtés que nous avons déjà vus faisant partie de l'État de Pensylvanie, plus anciennement que les autres, les limites des terres y sont mieux déterminées, et les procès qui résultent de démarcations incertaines sont peu communs ; ils n'y sont pas

un

un douzième de la totalité de ceux qui se plaident ; les dettes arriérées en sont la cause la plus commune. Il y a dans les manières générales une grande simplicité, qui va souvent jusqu'à la rudesse ; on dit qu'elle cache le désir de tromper ; je n'en ai pas vu la preuve. On trouve chez le peuple américain beaucoup moins d'obligeance apparente qu'en France, et même qu'en Angleterre, où sous d'autres formes je l'ai toujours vue aussi réelle; cependant nous avons rencontré non-seulement parmi les personnes auxquelles nous avons été adressés, mais aussi dans beaucoup d'autres, une bonne, franche et obligeante civilité, une disposition assez générale à répondre à nos questions, quand ceux à qui nous les faisions en savaient assez pour nous satisfaire. L'ignorance assez commune entretient des préjugés. Les opinions sur les choses et sur les personnes sont plutôt affirmées que discutées, ce qui tient au défaut de moyens de discussion. Les opinions politiques sont pour la liberté, et généralement prononcées avec un air de franchise, une sorte de fierté, d'indépendance que l'on remarque avec plaisir. Elles sont, par conséquent toujours pour les succès des français contre leurs ennemis actuels; ce qui s'allie très-bien avec l'habi-

tude qu'ont même des fermiers, qui ne communiquent pas avec les premiers cercles, d'appeler *Robespierre* et ceux qui ont partagé sa tyrannie, *les bandits de France.* L'indisposition contre l'Angleterre est grande ; elle est dans toutes les classes ; elle a reçu une nouvelle force des griefs que lui a reproché l'Amérique l'année dernière. Je pense que la négociation de M. Jay n'éteindra pas ce germe.

Les esprits sont sans cesse tournés vers le désir d'augmenter les fortunes, et quand ce désir est manifesté par un grand travail, par les défrichemens, l'amélioration des biens de campagne, il n'a rien que de très-honorable. J'avoue que dans les villes ses expressions et ses moyens annoncent souvent quelque chose de moins délicat. J'entends beaucoup de mes compatriotes d'Europe blâmer cette disposition, comme excluant toute élévation, toute générosité de sentimens. Je ne conviens pas de cette conséquence, et en admettant que l'amour excessif de l'argent a ici comme ailleurs pour effet certain de rendre le cœur moins ouvert à l'humanité et à l'obligeance, même à la justice, il ne s'en suit pas qu'il ne reste accessible à la générosité et aux bons procédés.

Nous en avons l'exemple en Europe, où l'amour de la fortune plus caché qu'ici, peut-

être parce que le vice y est plus raffiné, peut-être encore, parce qu'il a moins d'occasions faciles de s'exercer, n'est cependant pas moins que dans ce pays la disposition dominante. D'ailleurs à considérer politiquement cette disposition des esprits en Amérique, elle est la conséquence de son état d'enfance, de la composition de son peuple, formé de tous les peuples de la terre, qui apportent avec eux les idées, les besoins des pays d'où ils viennent, et qui trouvent après les chagrins qui le plus souvent ont déterminé leur voyage, une multiplicité, une grande facilité de spéculations utiles. Elle est la conséquence de la considération accordée ici plus qu'ailleurs à la richesse, ce qui ne peut être autrement, puisqu'à quelques places éminentes près, et qui ne sont que temporaires, mal payées, où les services rendus laissent peu de traces dans l'esprit du peuple, il n'y a de distinction réelle que pour la richesse. Enfin cette disposition des individus est un moyen certain d'accroissement et de prospérité pour ce pays, car telle est l'heureuse connexion des intérêts de la société, qu'il est peu de circonstances où un homme puisse s'enrichir sans être la cause d'un accroissement de richesses pour les autres, et que cette vérité

est plus étendue dans l'exercice de l'agriculture que dans tout autre. Le peuple américain vit bien ; la terre rapporte aisément pour peu qu'on l'effleure ; il est peu d'hommes qui n'en possèdent plus qu'il n'en faut pour subsister ; de-là cette paresse que l'on rencontre dans un grand nombre des habitans, qui, ayant en travaillant quatre jours, ce qu'il leur faut pour vivre toute la semaine, restent oisifs les trois autres ; de là l'indolence pour l'amélioration de l'agriculture elle-même, qui demande des avances, des sacrifices dont ces gens qui n'en connaissent pas l'avantage, ne voyent pas la nécessité, et dont par-conséquent ils ne cherchent pas à se procurer les moyens.

Le tems amènera ces progrès en agriculture, comme il amènera les manufactures, le perfectionnement dans les routes, dans la navigation, dans les établissemens sociaux et commerciaux de toute espèce. Mais il faut que le propriétaire sente, plus qu'à présent, le besoin d'améliorer sa culture, pour se déterminer à vaincre ses préjugés, à augmenter son activité, à chercher, à trouver, à créer des capitaux ; il faut, par conséquent, que la population s'accroisse bien plus qu'elle ne l'est encore. Les hommes éclairés des villes, les sociétés savantes devraient, par de bons ouvrages, par

de sages instructions, par des compilations des ouvrages européens, reconnus bons, répandre des lumières utiles, et préparer, avancer ainsi l'époque où la nécessité des améliorations sera sentie. C'est dans un pays comme celui-ci, que ces sociétés savantes peuvent être bien utiles, si elles ne veulent pas être trop savantes, si elles veulent s'animer de l'esprit public qui seul doit les diriger, qui doit parler simplement, clairement et souvent, et ne pas se laisser égarer, comme de coutume, par l'amour-propre particulier de leurs membres.

L'augmentation de la valeur des terres est prodigieuse ; elle a plus que doublé depuis trois à quatre ans ; et quoique le prix du travail soit plus haut en raison de l'élévation du prix des grains, qui a, depuis un an nommément, été sans exemple, le placement d'argent sur des terres nouvelles que l'on fait défricher sous ses yeux, est encore peut-être un des plus avantageux qu'un père de famille puisse trouver. Au milieu de cet accroissement étonnant dans le prix des terres, il n'est pas rare d'en voir des parties vendues aux prix où elles étaient quelques années auparavant ; mais ces faits tiennent à des circonstances particulières qui sont assez communes. Un homme, par exemple, a acheté, il y a quatre années,

huit cents acres dont il s'est engagé à payer le prix par quart, à commencer après quatre ans; il a négligé, pendant les quatre premières années de répit, l'activité dans le travail, qui devait lui donner de grands produits, ou l'espèce d'économie qui devait les lui faire employer en paiement; il se trouve cependant obligé de payer; il faut donc qu'il vende, argent comptant, une partie de son terrein d'une valeur égale à ce qu'il doit payer; il la vend au prix qu'il peut, pourvu qu'il obtienne de l'argent au moment même, ce qui n'est pas toujours commun dans les marchés faits en Amérique. Ainsi il renonce par nécessité au prix actuel où les terres se sont élevées. Une des causes de cette augmentation dans la valeur des terres doit être l'accroissement du nombre des banques; car augmentant la quantité des valeurs numéraires et des crédits, elles augmentent la facilité des acquisitions.

Les mœurs sont bonnes dans presque toutes les classes de la société; l'ignorance est le vice capital, et la source de presque tous les maux. L'esprit, ou plutôt l'habitude de l'égalité, est poussée dans le peuple aussi loin qu'elle peut aller; dans plusieurs tavernes, sur-tout dans celles des routes moins fréquentées, on était étonné que notre domestique ne mangeât pas

avec nous, et cela sans que le témoignage de cet étonnement, fut l'indice d'aucune mauvaise disposition contre nous dans ceux qui nous le laissaient voir.

Il y a un contraste de propreté et de malpropreté très-remarquable pour un étranger; les gens du pays sont aussi étonnés qu'on ait de la répugnance à coucher dans le même lit deux ou trois, et dans des draps sales, à boire dans le même verre sale après dix autres, que de voir manquer à se laver tous les matins le visage et les mains. Le whiskey mêlé avec de l'eau, est la boisson ordinaire de la campagne.

Il n'est pas de *settler*, si pauvre qu'il soit, dont la famille ne prenne à déjeuner du café ou du chocolat, et toujours un peu de viande salée; à dîner de la viande ou du poisson salé, et des œufs; à souper encore de la viande salée, et du café: c'est aussi le régime commun des tavernes. L'américain qui voyage se met à la table du tavernier, et se couche dans le lit qu'il trouve vuide, ou seulement occupé par une autre personne, sans s'informer qui elle est. Nous avons jusqu'ici évité ce dernier accident, mais nous en avons été bien près chez M. White.

Les routes sont bonnes lorsque le sol est de nature à les rendre telles; à l'exception de

celle de Lancaster à laquelle on travaille à présent, l'art ne s'est encore mêlé d'aucune des routes de Pensylvanie. Les mauvais pas fangeux sont remplis avec quelques arbres, mis l'un auprès de l'autre ; quand ceux-là enfoncent on en met d'autres. Les petits ruisseaux se passent sur de petits ponts, qui ne sont que des planches jetées en travers, sur deux arbres couchés le long des deux bords du ruisseau : il n'est pas rare que plusieurs de ces planches restent pourries des mois entiers, sans que personne pense à en remettre une autre. Nous avons passé plusieurs de ces petits ponts réellement dangereux pour les chevaux par l'état des planches. Tout cela sera réparé avec le tems ; mais je veux faire connaître les choses comme elles sont à présent. Les creeks se passent en général à gué ; il en est qui, très-profonds, se passent sur des ponts de bois fort élevés ; mais ces ponts ne sont pas aussi communs que le besoin ; et les planches, ou les petits arbres qui les couvrent, n'y sont pas souvent dans l'état d'entretien, ni même dans la contiguité désirable. Tel est, au moral et au physique, le tableau succinct du pays que nous avons parcouru jusqu'ici. Je le trace à la hâte, je conçois qu'il doit se ressentir de la rapidité de ma course et de l'incommodité des séjours ; mais je veux exprimer ma

sensation au moment où elle est la plus vive et par conséquent la plus vraie.

Northumberland.

De l'autre côté de la rivière, à un mille au-dessus de Sunbury, et dans la pointe formée par les deux branches de la Susquehannah, est Northumberland, où nous arrivons le dimanche 17. Sunbury est la capitale du comté, par conséquent réunit le petit nombre de bâtimens publics, nécessaires à l'administration de la justice; c'est à quoi se bornent les avantages que cette ville a sur celle de Northumberland, qui a sur l'autre tous ceux de position, et qui est réellement dans une des plus belles situations que l'on puisse rencontrer. Le terrein s'élargit rapidement derrière elle, et s'élève doucement en amphithéâtre jusqu'à des collines peu élevées elles-mêmes, d'un sol très-fertile, et suivies de vallons et de plaines considérables, d'un sol plus riche encore. Les rives des deux branches de la rivière sont du côté de Northumberland, cultivables à une très-grande distance, et les deux branches éloignées l'une et l'autre d'environ trois cents milles de leurs sources, sont depuis là navigables sans interruption; elles arrosent des pays

destinés à la fécondité, dès qu'ils seront cultivés. Il y a aujourd'hui peut-être un sixième de maisons de plus à Sunbury qu'à Northumberland, qui n'en a qu'environ une centaine. Vers 1775, les premières y ont été construites; mais lors de la guerre de la révolution, elles ont été abandonnées par les habitans que les Indiens en ont chassés, et détruites par ceux-ci; ce n'est qu'en 1785, que cette ville a commencé à renaître. C'est sans doute une des plus mal bâties que nous ayons vue encore. Maisons de bois, la plupart log-houses, deux seulement, dans la totalité, sont bâties en briques et en pierres; point de marché, quatre ou cinq mauvaises tavernes à whiskey; nous sommes dans la meilleure, et il pleut sur nos lits, comme dans l'écurie où sont nos chevaux. Aucun lieu cependant ne semble plus appelé à être une grande ville que Northumberland; j'ai entendu attribuer la lenteur de ses progrès à la difficulté du caractère, et au peu d'intelligence de celui qui possédait les trois quarts du terrein où est la ville.

Les terres autour de Northumberland se vendent de 20 à 24 dollars l'acre, près de la rivière; celles sur la branche du nord sont les plus chères, parce que le terrein y est meilleur, et qu'il y a dans les plantations une plus

grande proportion de terres *cleared*, que sur la branche de l'est ; plus en arrière de la rivière, les terres se vendent de quatre à six dollards ; les qualités du sol, la proximité d'un creek, le rapprochement plus ou moins grand dans les termes des paiemens, font là, comme ailleurs, une différence dans les prix : mais ceux que je note sont toujours les termes moyens. Les lots de ville se vendent aujourd'hui de 48 à 50 dollars.

La majorité des habitans de Northumberland et du comté sont des Irlandais, quelques Allemands, quelques natifs ; mais en moins grand nombre que les immigrans. Les Irlandais sont, à quelques exceptions près, la moins bonne espèce d'habitans, moins laborieux que les autres, ils sont aussi plus pauvres ; et, par une conséquence naturelle, la propriété d'un Irlandais est presque toujours au service de qui veut l'acquérir. Les Allemands tiennent plus à la leur ; c'est ce qui fait, qu'à Sunbury et aux environs, où ils sont en assez grand nombre, les biens sont plus chers qu'à Northumberland, quoique la terre y soit moins bonne.

La culture est aux environs de Northumberland ce qu'elle est dans toute l'étendue de l'Amérique ; mais la proportion des terres *cleared* y est beaucoup moins grande que dans

les parties que nous avons déjà parcourues. L'ouvrier s'y trouve assez facilement, et se paie six schellings par jour si on ne le nourrit pas, ou trois schellings neuf pences s'il est nourri. Dans la campagne, où il s'engage par mois, il gagne huit dollars, et doit travailler 26 jours. Le maçon ou le charpentier se paient à la ville un dollar. Les briques coûtent quatre dollars le millier. Les pierres à bâtir, très-bonnes, coûtent, rendues en ville, deux schellings six pences la perche sur le tas. La pierre à chaux neuf à dix pences le boisseau. Les planches d'arbres verds cinq schellings le cent de pieds; celles d'autres bois six schellings six pences.

Comme il n'y a de marché ni à Sunbury, ni à Northumberland, les habitans n'y vivent que de viande salée, dans la plus grande partie de l'année, quand ils n'élèvent pas de volaille. Quelquefois les principaux mangent de la vache; car depuis une maladie de chevaux qui, les ayant presque tous détruits, a obligé de les remplacer par des bœufs, pour le service du labourage, on tue rarement de ceux-ci; alors la viande de vache apportée à la ville se vend cinq pences à cinq pences et demie la livre. Le prix le plus haut des loyers de maisons est, à Northumberland, de quatre-vingt dol-

lars; et il n'y a même qu'une maison qui soit élevée à ce prix ; elle est en brique, grande et commode, et vient récemment d'être vendue 5209 dollars. Tout est un peu plus cher à Sunbury, mais pas de plus d'un sixième.

Quinze boisseaux de bled sont la récolte commune des terres des environs de Northumberland, dans l'état que les laboureurs y appellent de pleine culture. Les proportions pour le produit en autres grains, sont les mêmes qu'ailleurs. Le maïs y est cultivé en grande quantité, c'est la culture des ignorans et des paresseux ; elle épuise la terre, et sa récolte abondante, qui sert, à la vérité, à tous les besoins du ménage, ne s'exporte jamais du lieu où elle croît : un de ses grands avantages, celui de fournir une tige ligneuse qui, mise à pourrir avec le fumier, serait un engrais excellent, est négligé par presque tous les cultivateurs. L'espèce des moutons est trop élevée sur jambes, et chétive; mais la laine est d'une bonne qualité ; on la vend deux schellings six pences la livre; il s'en vend peu; car dans ce pays, comme dans toutes les autres parties de la Pensylvanie, on serait bien fâché d'élever beaucoup de moutons.

J'ai dit plus haut, que je pensais que le défrichement de terres, dans des parties de

pays bien choisies, serait un des emplois les plus utiles, qu'un père de famille pût faire de son capital. J'ai eu, dans les informations que j'ai prises à Northumberland, une nouvelle preuve de la vérité de cette assertion. L'acre de terre coûte à bien éclaircir et entourer, par terme moyen, treize dollars, et ce terme moyen est même très-élevé. Le produit commun d'une première récolte, est, quand les buissons sont bien arrachés, les moyens arbres coupés, et les plus gros cernés, de vingt boisseaux de bled. Le bled se vend aujourd'hui dix schellings le boisseau; le marché ordinaire fait avec un *tenant* qu'on met sur la terre qu'on vient de *cleares*, est de lui laisser la moitié des produits, et il fournit la semence. C'est donc dix boisseaux à dix schellings, qui valent bien, dans la première année, le prix du défrichement. Réduisant l'estimation de la récolte à dix boisseaux, et le prix à cinq schellings neuf pences, il en résulterait encore pour le propriétaire une récolte, de la valeur de vingt-cinq pour cent de sa mise dès la première année; et il est beaucoup plus de cas où l'estimation première que j'avais faite, est au-dessous de la vérité, qu'il n'en est où elle la dépasse.

Les prix s'élèvent avec une aussi prodigieuse

promptitude, aux environs de Northumberland qu'ailleurs; mais ce comté immense, dans son étendue, est très-peu habité, même dans les parties les plus rapprochées de Philadelphie. On n'y compte encore que 17,000 habitans. Il se peuple tous les ans par l'émigration des Jerseys, de la nouvelle Angleterre, d'une partie de la Pensylvanie. Cent trente familles émigrantes du Jersey, ont été récemment rencontrées, venant s'établir sur les branches de la Susquehannah. Mais les limites des terres ne sont pas bien connues; les droits des vendeurs ne sont pas même toujours bien certains; aussi les procès pour cause de limites, sont-ils les trois quarts en nombre de ceux qui se plaident devant les cours tenues à Sunbury.

L'esprit des habitans, dans le comté de Northumberland, n'est pas, dit-on, aussi tranquille que dans tous ceux que nous avons passés précédemment. Quelques-uns d'entr'eux ont pris une part active, l'an dernier, dans l'insurrection de Pittsburg; plusieurs sont en prison pour cette affaire, et comme elle est en jugement dans le moment actuel, l'intérêt de beaucoup d'habitans de la ville, les porte à questionner, à leur arrivée, toutes les personnes qu'ils soupçonnent venir de Philadelphie, pour savoir des nouvelles du

jugement. Nous avons été interrogés comme les autres, et dans des termes qui n'annonçaient pas un bon esprit.

En avant de Northumberland, sur la branche nord de la Susquehannah, et presqu'au confluent des deux rivières, est une île de 250 acres de la meilleure terre. Environ cinquante en sont dégagés de leurs gros arbres; cette terre est susceptible de toutes les cultures, et peut être aussi utilement et aussi agréablement employée que le voudra le propriétaire. C'est la plus jolie propriété que puisse acquérir un homme qui voudrait se fixer à Northumberland; elle appartient à un vieillard qui y loge dans une petite log-house : il l'a achetée 1600 dollars, il y a sept ans, et en a récemment refusé 3,300.

Northumberland est la demeure du docteur *Priestley*. Ceux qui savent avec quel acharnement le gouvernement anglais a employé son influence, pour le faire tourmenter par le peuple, pour faire brûler sa maison à Birmingham, pour le harceler par-tout où il a été, ne peuvent qu'être sensibles au sort d'un homme célèbre dans les sciences et dans les arts, que de tels procédés, eût-il eu de grands torts politiques (et il n'en a pas eu) rendraient intéressant; ils ne peuvent que s'indigner d'un aussi lâche abus de pouvoir, et que prévoir

que

que le *mob* anglais, ainsi animé par le ministère, contre ceux qu'il croit ses ennemis, se retournera, tôt ou tard contre lui.

Quoiqu'il en soit, ces persécutions n'eussent peut-être pas si facilement déterminé le docteur Priestley à quitter l'Angleterre, s'il ne se fût attendu à jouir, en Amérique, d'une célébrité et d'une distinction dont on le flattait. Cette célébrité n'a pas été de longue durée. Les Américains sentent peu le prix des sciences dans lesquelles le docteur Priestley tient un rang si élevé. Ils ne prennent pas grande part aux discussions sur la Bible, et sur la doctrine des *Unitairiens*. Ils sont accoutumés à voir arriver chez eux des hommes persécutés de plus d'un pays, et ils n'ont pas beaucoup de tems à perdre en complimens.

Les hommages rendus au docteur Priestley, persécuté par le ministère anglais, grand philosophe, grand écrivain et grand chimiste, n'ont donc pas été longs ; ils se sont bornés à quelques dîners qui lui ont été donné à Newyork, lieu de son débarquement, par quelques sociétés particulières, puis à quelques autres dîners de la même espèce, qu'il a reçus à Philadelphie, où il est venu ensuite, et tout a fini là.

Son fils, arrivé quelque tems avant lui en Amérique, lui avait acheté des terres où des

vaient venir se réunir, sous l'étendart du docteur, tous les Unitairiens et tous les persécutés d'Angleterre. Cet établissement devait recevoir protection et honneur du gouvernement Américain, et créer au docteur une existence de fondateur de colonie, et de chef de secte.

Toutes ces illusions se sont bientôt évanouies : les Anglais ne sont point arrivés pour acheter ses terres, et le gouvernement des États-Unis, celui même de Pensylvanie, n'ont pas considéré le projet d'établissement du docteur, plus que celui de tout autre. A force de parler de son mérite et de ses lumières en chimie et en physique, qui ne peuvent être méconnus que par des ignorans, ses amis ont déterminé les administrateurs du collège, à lui offrir une chaire de chimie ; mais il y avait loin de là aux espérances du docteur et de sa famille ; cependant il était nécessaire, même pour sa considération en Europe, de sortir d'un lieu aussi public, où il ne fixait pas les regards.

C'est vers Northumberland qu'il s'est dirigé. Les terres achetées étaient dans ce comté, et quoique résolu à renoncer à l'établissement d'une colonie où il serait resté seul, il n'avait pas au moins l'air d'abandonner subitement

un projet dont tout le monde était instruit. C'était conserver quelque chose pour la dignité, et peu de chose pour le bonheur.

M. Guillemard avait quelques liaisons avec le fils Priestley, et sur-tout avec M. Cooper, établi aussi à Northumberland ; voilà ce qui nous a fait donner la préférence à cette dernière place sur celle de Sunburry pour nous y arrêter, indépendamment du désir que j'avais de connaître un homme aussi justement célèbre que le docteur. Son projet d'établissement dans les terres est abandonné. M. *Morris* a consenti, avec générosité, à reprendre une grande partie de celles qu'il avait bien légalement vendues au fils Priestley un an auparavant ; celui-ci s'est défait de la presque totalité de ce qui lui restait, et a acheté autour de la ville quelques terreins qu'il s'occupe à mettre en valeur. Le père a fait bâtir une maison qu'il espère habiter à la fin de l'été ; il s'occupe de chimie, et ne voit personne. Sa contenance, son habillement sont les mêmes qu'en Angleterre ; souriant au monde souvent, mais de manière à montrer que ses lèvres seules prennent part à ce geste de son visage. Il a parlé avec modération des affaires de l'Europe, et en bons termes de l'Angleterre. Il s'occupe de l'établissement d'un collège, pour lequel il a

déjà même une souscription de six mille dollars, et une donation de sept mille acres de terres, établissement dont il a fait le prospectus dans lequel il a dessiné une place de président, où l'on reconnaît qu'il veut s'asseoir. Joseph Priestley, le fils aîné, semble plus occupé de sa fortune que de politique; il est marié à une jeune anglaise qui paraît douce et bonne, mais qu'il met peu dans la société. Les deux dames Priestley s'accoutument moins à la vie d'Amérique que leurs maris, et le sentiment d'antipathie pour ce nouvel état est encore plus marqué chez la mère.

Quant à M. Cooper, il a acheté quelques centaines d'acres de terre qu'il s'occupe à défricher. C'est un homme d'esprit sans doute, mais d'un genre d'esprit toujours en agitation, et pour le bonheur de qui la vie de la campagne ne semble pas la plus propre. C'est lui qui dans un livre écrit sur l'Amérique tambourinait pour amener des acheteurs à M. Priestley. Il affecte aujourd'hui d'outrer les manières américaines, et dit qu'il préfère sa vie actuelle à toute autre. On croit ici qu'il désire qu'elle le conduise à être membre du Congrès : il ne sera sûrement pas un des moins instruits. Quelques Anglais arrivés en Amérique, devaient venir s'établir dans les envi-

rons de Northumberland ; il paraît qu'ils y ont renoncé, et que l'espèce de primatie et de sévérité exercée par le docteur Priestley et sa famille les en a dégoûtés. Cela peut se concevoir, quoique sans doute les connaissances du docteur et sa bibliothèque puissent offrir une grande ressource, comme ses malheurs et les persécutions qu'il a essuyées donnent pour lui beaucoup d'intérêt.

A la suite de M. Guillemard dans ces visites, j'ai été aussi bien reçu de ces deux familles, que leur caractère et leurs manières froides et austères leur permettent de le faire.

Mistriss Dash.

Dans une des promenades que nous avons faites en bateau autour de Northumberland avec le fils Priestley, nous sommes débarqués près d'une maison de bois, adossée à une montagne énorme couverte de bois et de rochers, et séparée de la rivière par un tertre large d'environ douze toises ; cette petite maison est habitée par une dame anglaise. Il vaudrait mieux sans doute qu'elle fût jeune et jolie, heureuse ou même malheureuse par l'amour ; mais il n'en est rien.

Elle a trois filles, dont la plus jeune qui a

vingt ans, est seule avec elle. Elle a quitté l'Angleterre après la banqueroute de son mari pour s'en éviter la honte, (car quelqu'innocent qu'on soit, il est difficile que la délicatesse de celui qui l'a faite, ou de sa famille, n'en souffre pas beaucoup) et pour préparer à ce mari une retraite, quand il aura rendu ses comptes.

C'est madame *Dash,* femme d'un banquier de *Bath,* colonel de la milice de son comté, homme que l'on dit honnête.

Il est impossible d'avoir montré plus de courage de toutes les espèces, que cette femme n'en a fait voir depuis qu'elle a acheté cette propriété, toute brute, composée de cent acres, et où il n'y avait il y a six mois, ni hutte, ni un seul arbre abattu. Elle a vaincu tous les obstacles; elle fait bâtir à présent une maison en pierre, et pourra présenter à son mari dans un an une habitation retirée, mais décente.

Cette pauvre dame a la tête agitée par sa situation, et ses peines de toute nature. Mais cet inconvénient, qui la rend un peu parleuse, ne l'empêche pas de marcher droit dans la ligne honorable qu'elle s'est tracée. Deux de ses filles sont déjà bien mariées depuis qu'elles sont en Amérique.

J'ai entendu avec une sorte de ravissement celle qui est avec elle, toucher du clavecin. Elle en joue extrêmement bien. Une jolie personne, jeune, malheureuse, modeste, et n'ayant rien sur la terre, animant dans une mauvaise cabane de planches, un des meilleurs instrumens que *Longman* ait faits ; tous ces contrastes pourraient faire tourner une jeune tête à l'avantage de miss *Sarah Dash :* et je l'ai quittée en le souhaitant bien sincèrement pour elle. Mais dans ce pays-ci, les têtes tournent rarement à si bon marché.

Ce nouvel exemple m'a convaincu là encore de l'avantage du défrichement des terres. Mad. *Dash* a acheté cent acres deux cent soixante-cinq dollars ; elle en a fait défricher vingt, indépendamment de l'emplacement de la maison et de son petit jardin. Elle a en défrichement, en construction de sa maison de bois, d'une écurie, et en ouvriers, nourritures, etc. dépensé mille soixante-cinq dollars.

Ses vingt acres lui rapportent chacun vingt boisseaux de bled, qui se vend cette année dix schellings le boisseau ; elle n'a pas de tenant, puisqu'elle est elle-même sur les lieux ; elle a donc de sa récolte de la première année et seulement de vingt acres, 4000 schellings

ou 533 dollars, près de moitié de ce qu'elle a dépensé, en y comptant l'acquisition.

Berwich.

Après avoir passé le samedi et le dimanche à Northumberland, nous sommes partis le lundi pour *Wilkesbarre*, et nous sommes arrivés le 18 à *Berwich.*

On nous avait effrayé de la route ; nous l'avons trouvée meilleure qu'aucune de celles que nous avons encore rencontrées ; elle est triste, monotone, toujours ou presque toujours au milieu des bois, quoiqu'elle longe continuellement la rivière, qu'on n'apperçoit que de tems en tems, et qui, à deux ou trois petits bassins près où elle s'élargit, est toujours serrée dans son bord du midi par des montagnes continuelles et couvertes de pins.

Nous nous sommes arrêtés chez M. *Montgommery*, à douze milles de Northmberland. Le creek où son moulin à scie est établi est le seul que nous ayons rencontré. Les terres qui sont presque toutes en pente sur la rivière, semblent bonnes ; point ou peu de rochers. M. Montgommery est un arpenteur ; il ne tient point taverne, mais comme les autres il donne à manger aux hommes et aux chevaux, et

fait payer ce qu'il donne. Nous avons appris chez lui que les meilleures terres cultivées dans son voisinage, et près le bord de la rivière se vendaient 23 à 28 dollars l'acre; mais que le prix ordinaire des fermes de bonnes terres, quarante acres *cleared* dans une totalité de quatre cents, était de huit dollars; que les terres tout-à-fait sous bois se vendaient de deux à cinq dollars; que le prix des ouvriers était de trois schellings par jour, qu'ils se trouvaient avec quelque difficulté, parce que les habitations n'étaient par encore nombreuses dans les environs; que la plus grande quantité des *settlers* était des émigrés ou fils d'émigrés hollandais, et que ce canton avait beaucoup souffert de la maladie épidémique qui avait détruit, il y a deux ans, presque tous les chevaux.

A la manière dont M. Montgommery a décrit cette maladie, je n'en connais pas de pareille en France : il en parle comme d'une défaillance qui détruit les chevaux en deux mois, leur fait enfler le foie, étend l'enflure jusques dans les jambes, et leur décolore absolument le sang. On appelle dans le pays cette maladie *eau jaune; (yellow water)*.

La route jusqu'à Berwich est toujours dans les bois, par conséquent sans aucune vue. Les

habitations y sont plus rares et plus pauvres ; des vaches errantes à quelques distances des maisons ; quelques moutons aussi dans les bois, mais plus près des habitations.

Nous nous sommes arrêtés dans le township de *Fishingcreek* pour faire rafraîchir nos chevaux chez *Abraham Miller ;* il est fermier, tient taverne et store. Sa ferme est de trois cents acres, dont soixante-dix à-peu-près sont *cleared ;* il augmente annuellement de douze à quinze acres son défrichement, mais avec quelque peine, les ouvriers ne se trouvant pas très-facilement ; ils se paient trois schellings et demi par jour, indépendamment de leur nourriture estimée environ un schelling six pences.

Ici comme dans presque tous les lieux que nous avons déjà parcourus, il en coûte trois dollars par acre pour arracher les racines des buissons dans les terres défrichées ; on donne cinq schell. par jour aux ouvriers employés à cette opération, et on les nourrit.

C'est ici que nous avons fait pour la première fois usage du sucre d'érable, et nous l'avons trouvé excellent. Abraham Miller débite par an cinq à six barrils de ce sucre, qu'il paie treize pences la livre et qu'il vend quinze ; il ne vend le sucre brun des îles que quatorze ;

il tire directement de Philadelphie toutes les marchandises de son store; elles viennent par terre en charrette jusqu'à *Cutawessy*, y passent la Susquehannah, et arrivent à Fishing-creek. Le prix de la voiture avait été jusqu'au printems dernier d'un dollar par millier; il est depuis augmenté d'un quart.

Les terres se vendent huit à dix dollars avec quelque défrichement; celles couvertes entièrement de bois deux à trois. Les habitations sont rares et misérables; elles deviennent un peu plus rapprochées vers Berwick, village chef-lieu du township, bâti sur le bord de la rivière, dans une assez jolie situation, un peu plus ouverte que les précédentes.

Ce village est composé d'une vingtaine de vilaines maisons, dans lesquelles on n'a pas pu trouver un œuf pour notre souper; mais il y avait du lait. Les lits étaient assez propres, les écuries bonnes, l'avoine et le foin excellens, et quand on voyage à cheval on se console de n'être pas tout-à-fait bien, pourvu que les chevaux ayent tout ce qu'il leur faut. Les maîtres de l'auberge où nous étions sont jeunes et ne font que s'établir; ils sont bons et obligeans; leur maison est en menuiserie et à moitié bâtie; leur propriété est composée de quatre-vingt acres, dont ils cultivent dix, le

reste n'a pas encore été attaqué par la hache. Le prix de ces terres avec un commencement de défrichement, est à Berwick de douze dollars. Celles tout-à-fait sans défrichement sont de un dollar et demi à deux dollars.

Les habitans de Berwick et des hutes que nous avons trouvé aujourd'hui dans notre route, sont un mélange d'anglais du pays de Galles, d'allemands, de flamands, d'écossais. L'émigration actuelle vient généralement des Jerseys, tous semblent pauvres, sont mal vétus, mais leur air de force et de santé attestent qu'ils se nourrissent bien et rassure sur leur apparence de pauvreté. Le nombre des enfans est énorme en proportion de celui des habitations. Nous avons trouvé près d'*Owens* une école de petites filles, qui par l'exiguité de la cabane et la foule qui en sortait pour nous voir passer, ressemblait à une fourmillière.

Près de Berwick, et à deux milles au-dessous sont les rapides de *Nescopech*, qui gênent beaucoup la navigation, particulièrement quand les eaux sont basses.

Route de Wilkesbarre : Accidens. Wilkesbarre.

Le mardi 19 a été pour nous une journée de malheur. Partis à cinq heures de Berwick, nous avions pour notre infortune été adressés à sept milles plus loin à un squire *Beach*, qui devait nous indiquer la meilleure route pour aller à Wilkesbarre, malheureusement ce squire Beach est un faiseur de chemins ; il en avait fait un nouveau qui abrége de quelques milles le trajet ordinaire ; ses conseils ont été de prendre cette route, la meilleure, disait-il, sans aucune comparaison. Nous l'avons cru.

Mais d'abord nous n'avons trouvé qu'à grande peine le point de la rivière qu'il fallait traverser pour arriver à cette route nouvelle. Le bateau conduit par un homme de soixante-dix ans était trop petit pour recevoir à la fois nos quatre chevaux ; nous avons jugé sage de faire passer nos bagages les premiers ; ils ont bien passé. Le domestique avait ordre de ne nous pas attendre à l'autre bord, et de continuer sa route. Nous nous sommes embarqués, M. Guillemard et moi ; mais sa jument, toujours vive, a sans doute été plus

animée encore qu'à l'ordinaire par la vue des autres chevaux à l'autre rive ; elle s'est tourmentée dans ce bateau extrêmement étroit et très-bas de bord, et au milieu de la rivière elle a mis dans l'eau un de ses pieds de derrière, qui a entraîné la croupe entière ; le bateau a penché par le poids, il s'est rempli d'eau, et aurait promptement coulé bas, si M. Guillemard n'avait eu la présence d'esprit de pousser tout-à-fait la jument dans la rivière ; ainsi nous avons échappé à un très-grand danger, que l'espèce des bateaux de passage et l'imprévoyance ou l'incapacité des bateliers doit rendre très-fréquent dans ce pays. La jument est arrivée sauve à terre, M. Guillemard n'ayant pas lâché la bride.

Cet accident a été le commencement de nos infortunes ; nous n'avons point trouvé de route ; quelques coups de hache donnés dans les arbres, indiquaient sans doute le projet d'en faire une ; mais ces coups de hache peu fréquens ne se distinguaient même qu'avec grande peine ; point de chemin frayé; dix fois nous l'avons entièrement perdu. Nous avons eu dix-huit milles à faire au milieu des arbres abattus, des marais fangeux, des rochers non coupés, des pierres mouvantes. Le cheval chargé a brisé deux ou trois fois ses

sangles ; celui de M. Guillemard mal sanglé, a deux fois, dans des montées rapides, laissé couler la selle par derrière, et jetté son cavalier à bas ; il s'est échappé traînant une partie de son équipage dans le bois. Les pistolets, les cartes de notre route ont été perdus. Pour surcroit de maux nos chevaux épuisés, nous-mêmes las et affamés, nous ne rencontrions point d'habitation sur le chemin ; celles que nous appercevions hors de la route et que nous allions chercher étaient sans aucunes ressources. Les besoins de nos chevaux, les nôtres augmentaient, et la pluie ne nous avait pas quitté un moment de tout le jour. Enfin après les plus instantes prières répétées à chaque maison où nous nous présentions pour obtenir de l'avoine, nous en avons trouvé chez un bon allemand, dont la femme nous a donné aussi des œufs et du lait ; ainsi un peu réparés nous nous sommes mis en route, non encore sans quelques accidens de bagage. Et nous sommes arrivés à Wilkesbarre, la jument de mon ami boiteuse, la selle du cheval depuis l'aventure du bateau toute fracassée, nos habits déchirés ; mais nous avons trouvé chez le docteur *Cowell* bon feu, bonne écurie, de bons œufs, de la viande salée, car de la viande fraîche il n'en est pas question, et

nous jouissons en fumant nos segars, de nous être encore si heureusement tiré de nos infortunes.

Wilkesbarre est dans une vaste et riche plaine. La vue en descendant des montagnes, près du creek *Nanticoke*, est une des plus belles, des plus étendues, des plus riches que nous ayons encore rencontrées. La campagne est dans un grand état de culture; mais les renseignemens de détail que nous pouvons prendre sont si peu considérables, qu'ils ne valent pas la peine d'être inscrits ici.

Wilkesbarre est la capitale du comté de *la Luzerne*, c'est une petite ville de cent maisons, bâties de bois, mais d'une beaucoup meilleure apparence que Northumberland; elle est sur la Susquehannah; et doit devenir un grand dépôt de commerce, à mesure que les terres d'en haut seront plus habitées; elle a déjà des magasins de quelqu'importance. Sa population est d'environ deux cent cinquante habitans; celle de la totalité du comté est de cinq mille.

Route d'Asylum.

La journée du mardi 19, ayant rendu la jument de M. Guillemard boiteuse, il a pris le

le parti de la laisser à Wilkesbarre à la garde de son domestique ; nous sommes donc partis seuls. On nous avait proposé de prendre un nouveau chemin qui abrége la route de près de vingt milles ; mais ce chemin n'est pas battu. Nous avions été dégoûtés des chemins nouveaux par les fatigues de la veille et quoique surs de trouver une mauvaise route en suivant l'ancienne, et de faire vingt milles de plus, nous nous y sommes déterminés sans difficulté. Notre première journée nous a conduit à *Huntsferry* par des chemins, ou plutôt des sentiers généralement mauvais, quelquefois bons, mais plus souvent presqu'impraticables, boueux jusqu'à enfoncer ; souvent des passages larges seulement de dix-huit pouces, coupés dans le roc, ou soutenus par des troncs d'arbres, et retrécis encore par l'éboulement des terres, ou interrompus par des arbres tombés, et dominant sur des précipices d'une grande profondeur ; souvent des descentes rapides remplies de pierres roulantes, ou couvertes de larges débris de rochers plats et glissans.

Nous n'avons heureusement perdu notre chemin que de quelques toises, et il faut pour être aussi heureux, interroger tous les gens que l'on rencontre à chaque fois qu'on les

trouve. Les habitations dans cette partie sont si récentes du moins quant au plus grand nombre, que la plupart des colons ignorent les noms même des lieux distans d'eux seulement de trois milles, encore plus les directions, plus encore les distances; de sorte que si l'on donne confiance à leurs instructions au-delà de la première habitation, on court le risque presque certain de s'égarer. Aucune taverne n'est établie sur cette route. Quelques particuliers de distance en distance ont de l'avoine; on le sait, et c'est chez eux que l'on s'arrête.

Nous nous sommes arrêtés le premier jour chez un nommé *Harris*, à douze milles de Wilkesbarre, puis chez *Harding*, à quinze milles plus loin. L'un et l'autre fermiers, le premier capitaine dans la milice, plus riche et beaucoup plus anciennement établi que l'autre; tous les deux cultivant mal, ne cultivant que du maïs et des pommes de terre, sur des terres généralement pauvres, qui la plupart ne portent que des pins, des spruces et des bouleaux blancs. Tous les champs cultivés sont bien entourés de clôtures, qui ne sont là (comme dans toutes les autres parties d'Amérique au moment des premiers défrichemens), que des bois fendus par moitié,

posés les uns sur les autres en zig-zag, sans aucuns poteaux fichés en terre. Le prix d'un défrichement grossièrement fait est dans toute cette route de sept à huit dollars.

A cinq milles au-de là de Harding, après avoir passé la rivière dans un très-mauvais bateau, nous sommes arrivés chez *Hunts*, irlandais, établi dans ce lieu depuis dix mois seulement. Nous n'avons trouvé que du maïs pour nos chevaux, point d'avoine, point de foin ; du lait pour nous, mais pas même d'œufs. La maison est composée d'une chambre en bas et d'un grenier; point de lits ; Hunts a tiré du sien une vieille paillasse dont il m'a permis l'usage, et qui avec la couverture que je porte sur ma selle, m'a fait un fort bon lit. A en croire le fermier Hunts, le lieu qu'il habite est mal sain; il dit qu'il en est de même de presque tous les bords de la rivière, à quelque distance au dessus et au dessous de lui. Sa femme, jeune et jolie, languit d'une espèce de fièvre lente, dont elle ne peut être soulagée depuis huit mois.

Le lendemain, à onze milles de notre couchée, nous nous sommes arrêtés chez un M. *Gaylor*. Toutes ces habitations sont de même nature. Enfin nous nous sommes acheminés vers *Asylum*, en passant par *Wyal-*

ring ; village assez considérable, bâti sur un creek qui lui a donné son nom. La route est de la même espèce que celle d'hier ; quelquefois unie et bonne, souvent coupée récemment entre les bois, souvent interrompue par de nouvelles habitations, dont les clôtures rejettent cent toises plus loin le chemin, que l'on a bien de la peine à retrouver.

Titres de Connecticut et de Pensylvanie.

Presque toutes les plantations, dans le trajet que nous avons parcouru, sont faites plus ou moins récemment par des familles qui tiennent leurs titres de l'État de Connecticut, et la possession de cet État sur ces terres, vient d'être jugée mal fondée par la cour de circuit, siégeant à Philadelphie ; elle l'avait été déjà ainsi il y a trois à quatre ans, par des arbitres à Trenton. Les esprits sont, presque par-tout où nous avons passé, très-échauffés au sujet de ce dernier jugement. S'il est confirmé par la cour suprême, il dépossède des colons établis à titre d'acquisition ou de cession gratuite par l'État de Connecticut, et ayant employé plusieurs années de travail sur une terre où ils se sont établis dans toutes les

règles, et dont plusieurs ont été chassés déjà dans le tems de la guerre par les Indiens, qui ont renversé les maisons et brûlé autant de bois qu'ils ont pu dans leur retraite. Voilà bien, il faut l'avouer, de quoi mécontenter ces habitans.

Sans doute l'État de Pensylvanie, satisfait de rentrer dans ses droits, sur ces terres, en laissera la propriété aux familles qui les ont acquises de bonne-foi, ou par leur argent ou par leur travaux. Sans doute si l'État de Pensylvanie a vendu les mêmes terres que le Connecticut avait vendues sans droit, la cour suprême ordonnera un dédommagement en argent à payer par l'État de Connecticut. Mais dans les États-Unis, dont le gouvernement, est basé sur la justice, on ne verra pas de tranquilles et laborieux habitans dépossédés de leurs propriétés et chassés de leurs foyers pour des erreurs commises par le gouvernement d'un des États de l'union. Les milices qui seraient convoquées pour soutenir l'exécution d'une telle sentence auraient trop à souffrir. Leur serment de fidélité à la loi, serait contredit par le sentiment de leur conscience, par le cri de l'humanité. L'État de Pensylvanie est trop sage, trop juste, pour ne pas prendre dans cette importante conjoncture le parti

que lui indiqueront tous les principes qu'il professe.

On dit que les habitans établis sous les titres du Connecticut, sont de deux classes extrêmement différentes par leurs droits. Les uns établis avant qu'aucune discussion sur les titres des deux États ait eu publiquement lieu ; et la plupart, comme je l'ai dit, ayant eu à rétablir leurs possesions après la guerre ; les autres, établis depuis qu'un jugement d'arbitrage, sollicité par les deux États, a été publiquement rendu : par conséquent, sachant ou devant savoir le risque qu'ils couraient dans ces établissemens. Il paraît même qu'il y a eu beaucoup de mauvaise foi et de pique dans quelques individus du Connecticut ; particulièrement dans un colonel *Franklin*, qui a placé depuis deux ans beaucoup de familles sur ces terres, malgré les oppositions et de l'État de Pensylvanie, et des amis de l'ordre, qui s'élevaient contre ces cessions illusoires, et prédisaient aux nouveaux colons qu'ils seraient bientôt dépossédés. Comme la plupart de ces familles nouvellement arrivées, étaient pauvres, et recevaient ces terres sans rien payer, cette jouissance du moment les a fait passer par dessus les inconvéniens de l'expulsion, d'autant plus facilement encore, que

beaucoup d'entr'elles n'étaient pas recommandables par leur caractère ; et le colonel, en augmentant le nombre des propriétaires sans titres, augmentait ou croyait augmenter la force de résistance contre la sentence d'évincement à laquelle, comme propriétaire de la même classe, il est personnellement intéressé. Cette différence faite de l'ancienneté et du genre de la possession, rendra plus facile tous les arrangemens amiables ; et ces arrangemens amiables pris avec les anciens possesseurs, rendront eux-mêmes plus faciles tous les actes de sévérité et de force nécessaires à exercer envers les nouveaux.

Asylum.

Asylum est sur la rive droite de la Susquehannah. On passe cette rivière avant d'y arriver ; cet établissement n'a guères encore que quinze mois d'ancienneté. MM. *Talon* et de *Noailles*, arrivés d'Angleterre avec plus d'espérance que de moyens réels de fortune, se sont crus en état d'acheter deux cents mille acres de terre, de les mettre en valeur, de les peupler. Ils ont associés à leurs projets quelques habitans de Saint-Domingue échappés au désastre de la colonie, et assez sages

pour vouloir jouir avec économie des débris de leur fortune. Ils ont trouvé dans MM. Morris et Nicholson, propriétaires d'une immense quantité de terres dans les différens États de l'Union, une grande disposition à se prêter à leur vue. Les terres ont été choisies sur la branche nord de la Susquehannah; les conventions de prix et de paiemens faites; et les premiers arbres coupés dans la place choisie pour la ville, l'ont été en décembre 1793. M. de Noailles se chargeait de faire à Philadelphie les affaires de la compagnie; M. Talon faisait bâtir les premières log-houses sur le terrein, et le faisait disposer pour recevoir ses nouveaux habitans; mais bientôt il a été prouvé à l'un et à l'autre qu'ils ne devaient attendre aucuns des fonds, qu'ils avaient cru pouvoir espérer. La facilité de MM. Morris et Nicholson leur a donné les moyens de sortir de ce premier embarras, et le marché a été annullé. De propriétaires uniques, ces MM. sont devenus associés de MM. Morris et Nicholson, dans tous les bénéfices que pouvait donner la vente de ces terres, portées alors à un million d'acres, et incorporés en compagnie; ils n'ont gardé chacun de propriété particulière qu'environ six mille acres, dont le prix a été un peu augmenté, mais les

paiemens très-reculés. M. Talon a de plus été nommé agent de cette nouvelle compagnie, avec un traitement de trois mille dollars. Les bâtimens construits et toutes les dépenses déjà faites, ont été prises par MM. Morris et Nicholson au compte de la compagnie. La jouissance de la plus considérable des maisons qu'avait fait bâtir M. Talon, lui a été laissée en sa qualité d'agent. L'ignorance de la langue du pays, le peu d'usage de ce genre d'affaires, l'incertitude et les embarras de la compagnie, se sont opposés à ce que M. Talon pût jouir du plus grand bonheur qu'un français émigré puisse trouver, celui d'offrir à ses compatriotes malheureux un asyle sûr, tranquille, heureux, de les aider dans le premier moment de leur établissement, de se faire le véritable fondateur d'une colonie aussi honorable au nom français qu'utile aux infortunés qu'elle aurait recueillis. De grandes dépenses, dont quelques-unes sans plan suffisamment arrêté, ont été faites, les fonds ont manqué à la compagnie, les titres des terres ne pouvaient s'obtenir d'elle, les soins de M. Talon et de ses coopérateurs n'ont pu vaincre tous ces obstacles; et alors, voyant qu'il ne pouvait pas faire prospérer cette colonie aussi promptement et dans toute l'étendue

qu'il avait eu lieu de l'espérer, M. Talon a remis l'agence de la compagnie, a vendu l'intérêt qu'il y avait à M. Nicholson, qui ayant acheté six mois plutôt celui de M. de Noailles, se trouve aujourd'hui seul propriétaire de tout ce terrein.

Tel est l'historique succint des premiers momens de l'établissement d'Asylum; cependant, cet établissement qui, conduit sur un plan arrêté et progressivement suivi, et aidé de toutes les premières dépenses nécessaires, se fut promptement élevé à un grand point de prospérité, est encore, malgré toutes ces fautes et tous ces malheurs, à un degré d'avancement étonnant pour sa nouveauté. Trente maisons sont bâties dans la ville, elles sont habitées par quelques familles de Saint-Domingue, par quelques-unes de l'ancienne France, par quelques ouvriers français, même par quelques américains; quelques tavernes, deux stores, sont établis dans cette ville, et y font bien leurs affaires; plusieurs lots de la ville sont mis en valeur; les champs, les jardins commencent à rapporter; des défrichemens considérables sont commencés sur le creek du *Loyal-sock*, où la compagnie a délivré 25,000 acres de terre à compte des 100,000, pour lesquels les habitans d'Asylum ont sous-

crit. Ces défrichemens faits presque dans chaque lot, ont pour objet d'animer à la fois toutes les parties de cette grande propriété. Les lots sont chacun de 400 acres ; dont dix ou vingt par lot sont déjà *cleared ;* ainsi, le propriétaire pourra s'y établir à la fin de l'année, ou y établir un fermier. Les défrichemens se font par souscription, à raison de neuf dollars pour chacun des dix acres *cleared*, dont cinq seulement sont enclos.

M. de *Montulé*, un des habitans d'Asylum, est à la tête de ce défrichement général, dont l'idée capitale pour le bien de l'établissement, lui appartient. L'esprit des colons est bon, chacun est bien franchement occupé de ses affaires, laboureur, tavernier, teneur de store, comme si c'eût été son état toute sa vie. Les terres sont assez bonnes, le pays sain, presque tous les élémens d'une colonie prospère se trouvent aujourd'hui à Asylum, avec la probabilité que ces heureuses dispositions profiteront. Une nouvelle compagnie vient de remplacer l'ancienne, ou du moins une nouvelle administration va avoir lieu. M. Robert Morris n'est plus rien dans la compagnie ; M. Nicholson, devenu seul propriétaire a fait de ce million d'acres une sorte de banque, dont les actions de 500 dollars, à raison de

200 acres à deux dollars et demi chaque, recevront 6 pour cent d'intérêts, avec profit de l'accroissement de ces intérêts par la vente, et partage de tous les profits au bout de quinze années, terme où la compagnie doit se dissoudre; un bureau nommé par les actionnaires aura la direction et l'ordonnance de toutes les affaires.

Il est à présumer que cette compagnie, avertie par les fautes de l'ancienne, s'occupera plus qu'elle des progrès de l'établissement d'Asylum; par lequel seul ses terres peuvent recevoir une valeur plus grande et plus prompte. Mais il est quelques sacrifices à faire en chemins à ouvrir ou à perfectionner, en encouragemens pour appeler de nouvelles familles, et pour contenter les anciennes. Alors, Asylum se peuplera. Quelques raisons tenant aux opinions et aussi aux mœurs françaises, ont bien jusqu'à présent éloigné des familles, même de France, de se placer sur cet établissement. La plupart de ces raisons n'existent plus; et si, comme il y a lieu de s'en flatter, une bonne marche est à présent suivie par la compagnie, Asylum deviendra promptement une ville de quelqu'importance. Sa situation sur la Susquehannah, à deux cents milles de ses sources, l'appelle à être une ville d'entre-

pôt ; l'activité française, si elle est aidée de quelques fonds, hâtera cette époque ; et le tems peut n'être pas éloigné où cette colonie florissante attestera au monde entier que le courage et les efforts des Français sont aussi distingués dans le malheur que dans la prospérité.

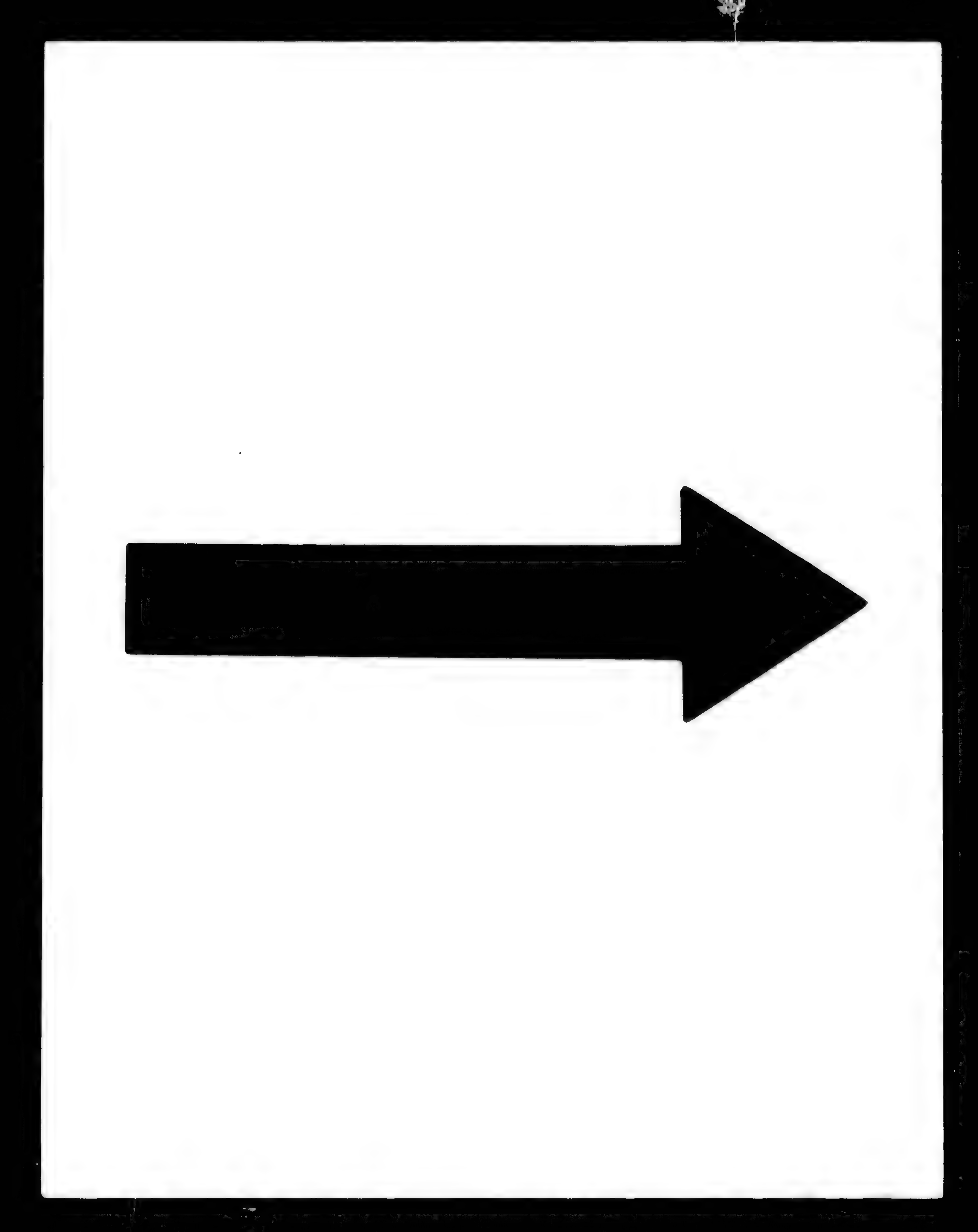
Les familles établies à Asylum, ou prêtes à s'y établir, sont :

1°. M. de *Blacons*, député de Dauphiné à l'assemblée constituante ; il a épousé depuis sa sortie de France, mademoiselle de *Maulde*, chanoinesse du chapitre de *Bourbourg* ; ils tiennent un store à Asylum. Leur *partner*, M. *Colin*, était jadis M. l'abbé de *Sévigny*, prêtre archidiacre de Toul, conseiller au grand conseil ; c'est un homme d'une grande activité, intelligent et bon.

2°. M. de *Montulé*, anciennement capitaine de cavalerie, marié à une dame de Saint-Domingue, qui vit aujourd'hui à *Pots-grove*.

3°. Madame de *Sybert*, cousine de M. de Montulé, veuve d'un riche habitant de Saint-Domingue.

4°. M. de *Bec-de-Lièvre*, jadis chanoine, aujourd'hui tenant un store, partner des deux



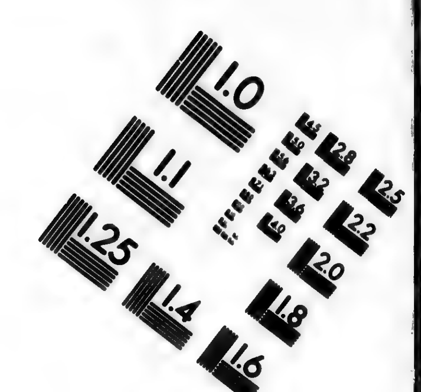
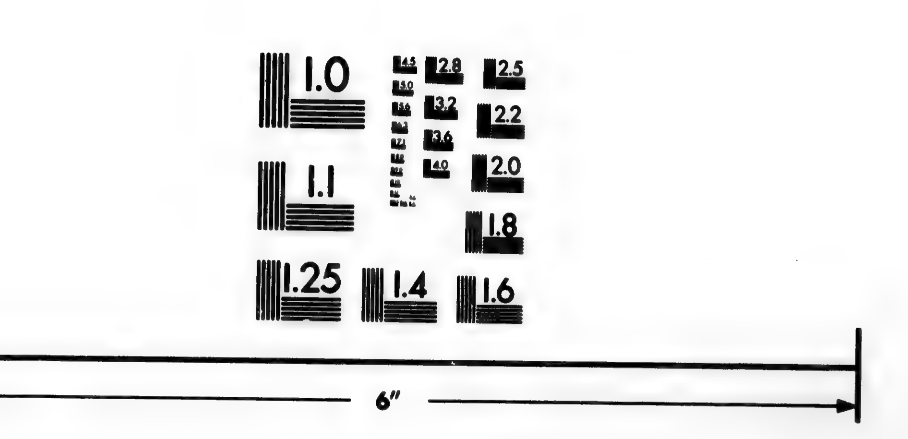


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





MM. de *la Roue*, l'un servant jadis dans la gendarmerie, l'autre capitaine d'infanterie; celui-ci a épousé mademoiselle de *Bercy*, sœur de madame de Sybert; elle va s'établir avec son mari, à huit milles d'Asylum, sur la route de Loyal-sock, et y tenir taverne.

6°. M. *Beaulieu*, capitaine d'infanterie en France, ayant servi en Amérique dans la légion de *Pulawski*, lors de la guerre, et y étant toujours resté depuis ce tems; il a épousé une anglaise, et il tient taverne.

7°. M. *Bayard*, propriétaire de Saint-Domingue, y exerçant la médecine; il est établi à Asylum avec sa femme, la fille et le fils de cette femme, et quelques nègres, reste de leur ancienne fortune.

8°. M. de *Noailles* de St.-Domingue aussi, même espèce de colon que le précédent.

9°. M. d'*Andelot*, de Franche-Comté, officier d'infanterie, sorti de France pour cause de la révolution, arrivé sans fortune, recueilli par M. Talon, et s'employant aux travaux de l'agriculture avec suite et courage.

10°. M. du *Petit-Thouars*, officier de marine, encouragé par l'assemblée constituante dans le projet que lui facilitaient des souscriptions d'aller à la recherche de M. de la *Peyrouse*, arrêté sur les côtes du Brésil

par le gouverneur de l'île de Fernando de Noroñha, envoyé avec son équipage en Portugal, maltraité, pillé par le gouvernement portugais, et échappé à ces injustices et à ces persécutions pour se sauver en Amérique, où, sans aucune fortune et sans aucun besoin, il vit défrichant deux à trois cents acres de terre qui lui ont été donnés; gai, heureux, et réunissant le caractère le plussocial, le plus doux, à l'un des plus originaux qui ait jamais existé.

11°. M. *Norès*, jeune homme arrivé avec M. du Petit-Thouars sur le vaisseau à bord duquel il s'était embarqué, élève de la Sainte-Chapelle, possesseur d'un petit prieuré, aujourd'hui travaillant à défricher pour en tirer sa subsistance.

12°. M. *Reating*, irlandais, capitaine au régiment de *Welsh*, se trouvant à Saint-Domingue lors de la révolution, y ayant la confiance de tous les partis, y ayant refusé les propositions les plus séduisantes des commissaires de la Convention, quoique tous ses principes fussent démocratiques, et ayant préféré se retirer en Amérique sans un sol, plutôt que de rester riche, et placé à Saint-Domingue, mais y manquant à ses premiers sermens. Homme d'un caractère à-la-fois

sévère et doux, d'un mérite distingué, d'une intelligence rare, d'une vertu peu commune, d'un désintéressement sans exemple ; ses bons conseils et ses bons soins ont été très-utiles à M. Talon, dans toutes ses affaires. C'est lui qui a été le négociateur de ses intérêts auprès de MM. Morris et Nicholson, et l'on peut dire que la confiance qu'inspire sa grande intelligence et sa vertu reconnue, lui rendent la terminaison d'une affaire, plus facile qu'à tout autre.

13°. *M. Renaud*, riche négociant de Saint-Domingue, et sa famille, sont arrivés à Asylum avec quelques débris, encore considérables, d'une grande fortune.

14°. *M. Carler*, prêtre chanoine du Quercy, retiré en Amérique, avec quelques petits moyens, colon très-laborieux et très-estimé d'Asylum.

15°. *M. Prevost*, bourgeois de Paris, qui y était connu par la bonté de son cœur, membre de toutes les sociétés bienfaisantes, trésorier de la société philantropique, retiré en Amérique avec quelqu'argent, dont il a consommé une grande partie dans un établissement près les sources de la Susquehannah, qui ne lui a pas réussi, établi aujourd'hui sur son lot au *Loyal sock*, y travaillant à la terre, comme

comme s'il n'eût eu que ce genre d'occupation toute sa vie, et apportant, dans cette laborieuse retraite, toute la simplicité, la galté d'une ame douce, bonne et philosophe par vertu. Il est établi avec sa femme et sa belle-sœur, qui partagent sa tranquillité, son calme et ses excellentes qualités.

16°. *Mad. d'Antrepont* et ses trois enfans. Elle est veuve d'un intendant de maison à Paris : deux de ses enfans sont déjà grands ; l'un avait été élevé pour être notaire, et l'autre horloger ; ils sont aujourd'hui bucherons, laboureurs ; intéressans par ce dévouement, ce courage, comme par l'air de bonne éducation qu'ils conservent, et qui annonce un caractère d'honnêteté et de bonté, réellement commun à tous ceux qui habitent cette nouvelle colonie.

Quelques familles d'ouvriers français sont établies à Asylum, et y gagnent beaucoup, quand ils ont de la conduite. Mais la plupart en manquent, et sont ou des ouvriers médiocres, ou plus souvent des ivrognes d'habitude. Le tems en amènera de meilleurs, il amènera aussi un meilleur choix dans les familles américaines, habitantes d'Asylum, celles qui y sont maintenant étant, à quelqu'exceptions près, peu désirables à conserver.

Un des obstacles les plus grands peut-être à la prospérité probable de cet établissement, serait la prévention qu'ont quelques Français contre les Américains, si elle ne cédait pas à la raison et à l'intérêt de la colonie. Cette prévention, contre la nation américaine, est souvent manifestée avec l'indiscrétion aussi commune aux Français, que la promptitude dans leurs jugemens sur les choses et les individus. Elle est poussée, dans quelques-uns, au point de se targuer de ne vouloir point apprendre la langue du pays; dans beaucoup d'autres, à celui de ne voir aucun Américain.

Je ne sais si des faits particuliers ont pu justifier cette opinion sur quelques individus; mais à coup sûr ils n'ont pu justifier cette opinion générale, réellement contraire à l'avantage de l'établissement, dont les progrès doivent trouver assez d'obstacles, sans leur en donner encore dans le juste ressentiment de la nation chez laquelle il se fait, et qui, aux yeux de l'homme impartial, a, sans aucun doute, moins de vices que beaucoup de nations européennes.

Les colons actuels d'Asylum, vivent généralement bien entr'eux, et sentent au moins la nécessité de l'union. La fortune de toutes ces familles, est peu considérable; leur manière

de vivre est simple : celle de M. Talon seule était un peu plus abondante, parce qu'il nourrissait une plus grande quantité de personnes, auxquelles ses secours étaient nécessaires.

Il est donc encore à espérer que cet établissement prospérera. Sans doute on eût pu mieux choisir le lieu où on l'a placé, mais il ne faut pas regarder en arrière, et tel qu'il est, il a, comme je l'ai dit, beaucoup d'avantages qui permettent de se flatter de ses succès. Mais il faut appeler des familles travaillantes, il faut peupler ces terres de cette espèce d'hommes, sans lesquels un établissement ne peut prospérer ; car il faut convenir que tout *gentleman* que l'on soit, on ne peut se passer d'artisans, de laboureurs, et que ceux-ci peuvent beaucoup plus aisément se passer de gentlemans.

Il est aussi fort à désirer que la discussion entre l'État du Connecticut et celui de Pensylvanie, pour la propriété d'une grande partie des terres avoisinantes Asylum, se termine absolument. De mauvais *settlers* seulement, consentent à venir s'établir sur une terre en contestation ; aussi le petit nombre que l'on rencontre de Wilkesbarre à *Tioga*, sont, pour la plupart, de l'espèce la moins désirable ; pauvres, mauvais cultivateurs, pa-

resseux, demi-sauvages, ivrognes, disputeurs. Les bons émigrans de la Nouvelle Angleterre, de la branche de l'ouest de la Susquehannah, ceux dont il est important de faciliter l'arrivée, ne paraîtront que quand ils seront sûrs de posséder, sans contestation, et de n'avoir à craindre, autour d'eux, aucun bruit, aucun mouvement qui trouble la tranquillité de leur jouissance. Il est donc de l'intérêt de la compagnie d'Asylum, que cette grande et importante affaire se termine promptement, et à l'amiable. Ensuite elle se dépêchera, sans doute, de constater l'emplacement et les limites de son million d'acres, de tâcher d'en réunir les parties séparées, par des acquisitions intermédiaires, de faire connaître ses titres de propriété, d'embrasser un plan général et bien entendu, de faire, pour son exécution, toute la diligence et tous les sacrifices nécessaires; elle sentira l'importance, pour ses intérêts, de donner de l'activité à Asylum même, en finissant les routes commencées ou projettées, en y établissant une école, en y plaçant de bons colons, en s'occupant d'améliorer la race des chevaux et des bestiaux, en bâtissant ou aidant à bâtir un bon moulin, enfin, en favorisant tous les établissemens utiles.

Quelques milliers de dollars bien placés,

lui rapporteront un grand intérêt; c'est savoir, en pareil cas, bien calculer, que de savoir bien dépenser : avec une telle conduite, les succès de l'établissement français, et par lui la prospérité de la compagnie, ne seront pas douteux. Et une fois que cet établissement sera dans un bon train de prospérité, il servira de réunion aux deux parties, qui, au-dessus et au-dessous de lui, sont déjà cultivées le long de la rivière; il donnera ainsi la vie à cette intéressante portion de la Pensylvanie, et retirera lui-même un grand avantage de cette activité. Mais sans tous ces moyens réunis, Asylum, livré à lui-même, à quelques inconvéniens de sa position, aux vices premiers de sa fondation, ne prendra aucune prospérité, et se détruira promptement.

En attendant, tout y est encore dans un état précaire; les prix, les provisions, la subsistance même y dépendent de mille circonstances diverses : l'activité, l'intelligence de tel ou tel individu, fait abonder cette ville en vin, en viande; sa bonne foi en tient le prix à un taux modéré, tandis que des dispositions contraires peuvent faire entièrement manquer les denrées de première nécessité, ou les élever à un prix excessif, disproportionné avec celui de toute autre denrée. Les renseignemens que

j'ai pu me procurer, relativement à la culture et à toutes ses conséquences, bien qu'aussi certains qu'ils puissent être pour le moment présent, n'ont donc rien d'assez solide pour déterminer un colon qui projetterait un établissement dans ces cantons; quelqu'ils soient, les voici :

La terre, assez médiocre derrière la ville, est excellente sur les bords de la rivière, où des prairies, faites par quelques familles qui ont précédé les habitans actuels, fournissent de bon foin, en grande abondance, et peuvent encore être améliorées. Les terres du Loyal-sock, sont de très-bonne qualité, produisent des arbres en abondance, et dont les espèces prouvent le plus la richesse du sol. Tels sont le noyer blanc, le chêne blanc, le platane, l'érable à sucre, l'*hemlock*. Il est à remarquer que vers la moitié du chemin d'Asylum au Loyal-sock, les chênes ordinaires, qui sont l'espèce la plus commune jusqu'alors dans ces bois, cessent tout-à-coup et ne reparaissent plus, tellement qu'il n'y en a peut-être pas deux cents, dans l'étendue entière des 25,000 acres du Loyal-sock. Les terres de la compagnie se vendent à présent d'un dollar à deux dollars et demi l'acre, mais il s'en vend peu. Le prix de celles de la ville d'Asylum qui

ne se vendent pas beaucoup non plus, est de dix dollars. Quant aux terres voisines d'Asylum, et n'appartenant pas à la compagnie, l'incertitude des titres valables entre les deux États, rend les prix incertains, ou plutôt n'en fait désirer la possession que par ceux qui veulent bien s'exposer à la perdre. Les grains ont, jusqu'ici, peu souffert de la mouche hessoise et de la rouille. L'hiver, dans cette partie de la Pensylvanie, dure de quatre mois et demi à cinq mois, mais la culture est encore si peu avancée, que les provisions pour le bétail sont très-insuffisantes, et qu'il souffre beaucoup alors. On le nourrit de turneps, de potirons, de feuilles de maïs; les races des bœufs et des vaches sont très-mauvaises, parce que l'espèce des colons étant misérable, n'en amène pas, ou n'en amène que de chétives. Les moissons, les semences se font environ quinze jours plus tard qu'autour de Philadelphie. Les terres produisent de quinze à vingt boisseaux en bled, soixante en maïs et six milliers en foin. Les terres sont plus propres à faire de bonnes prairies qu'à porter du grain; mais la facilité d'envoyer les bestiaux dans les bois, les fait cultiver en grains, par un calcul plus spécieux que sage. Les bœufs sont communément employés au labourage;

ils ne sont sujets à aucune maladie particulière; quelquefois on en mène à Philadelphie, et l'imprévoyance de ces cultivateurs est telle, que bien souvent, ils les envoient à deux cents milles de chez eux, quand ils pourraient les vendre comptant et plus cher dans les environs. Les bœufs qui se mangent à Asylum, arrivent des pays d'en haut : on n'en manque pas ordinairement, mais la longueur de l'hiver dernier a tant fait souffrir le bétail, qu'on n'en peut trouver à présent qu'avec difficulté et en les allant chercher assez loin, ainsi Asylum n'en est pas plus pourvu que beaucoup d'autres parties de l'Amérique.

Les grains superflus à la nourriture du pays se vendent à Wilkesbarre, et s'y transportent par la rivière. C'est aussi par la rivière qu'arrivent à Asylum toutes les marchandises venant de Philadelphie. Elles vont par terre jusqu'à Harrisburg, et de-là remontent la rivière; il en coûte, pour tout ce trajet, deux dollars du cent pesant. Le sel vient des sources salées du Genessée, près du lac *Onondaga*. Le lin est cultivé dans les environs d'Asylum, et la terre est propre à cette culture. On y fait, avec abondance, du sucre d'érable; les arbres y sont jugés devoir en produire de deux livres et demie à trois livres par terme moyen; on

y fait aussi de la mélasse et du vinaigre. J'y ai vu du sucre fait par MM. *de Vilaine* et *d'Andelot*, plus beau que je n'en avais encore vu. On fait du goudron en assez grande quantité, il se vend quatre dollars le barril de 32 gallons. Le prix des journées d'ouvriers est de cinq schellings. M. de Montulé, dans l'entreprise de ses défrichemens, emploie des ouvriers de la branche de l'ouest, leur donne un demi-dollar par jour, un dollar et un tiers au chef, et les ouvriers travaillent bien. Les prix des journées sont indépendans de la nourriture qui est toujours fournie. On peut facilement trouver de ces ouvriers, en leur assurant du travail pour quelque tems; mais plus difficilement quand on n'en a besoin que pour un jour ou deux, parce qu'alors il faut les chercher dans le voisinage.

On commence à Asylum à faire de la potasse; on projette d'y faire de la bierre. Un moulin à scie et un à grains, s'établissent au Loyal-sock.

Tel est le tableau succinct de l'état actuel de cet intéressant établissement. Ce tableau ne sera plus ressemblant l'année prochaine : à l'époque et dans la situation où est cette petite colonie, elle doit rapidement tomber, ou prospérer promptement. Espérons que ses grands

succès la rendront bientôt méconnaissable. Cet espoir est dans l'ordre des probabilités.

Route d'Asylum à Tioga. Shesheguen.

Nous étions arrivés à Asylum pour n'y rester que quatre jours. Le plaisir d'être chez M. et Mad. de Blacons, l'intérêt de voir et de connaître à fond cet établissement dans son état actuel, et dans toutes ses possibilités de succès; enfin la bonne réception que nous avons éprouvée de tous les habitans d'Asylum, nous avaient déterminés à y rester quatre jours de plus, et nous y en sommes restés douze: enfin nous sommes parti le mardi 2 juin. MM. de Blacons et du Petit-Thouars se sont joints à notre caravane; le second, faisant la route à pied, était parti la veille. La route d'Asylum à Tioga est, comme les autres, toujours dans les bois; nous avons pris celle de la rive droite; elle a l'avantage de ne traverser la rivière qu'une fois; cette route par fois mauvaise, boueuse, pierreuse, quelquefois très-bonne, généralement passable, est souvent très-difficile à trouver. Les aspects piquans y sont rares: la Susquehannah qu'on ne rencontre que trois fois dans ce trajet, coule, comme dans le reste de son cours, entre deux

rangs de montagnes, qui la serrent toujours au moins d'un côté, et qui s'ouvrent de tems en tems à des plaines plus ou moins profondes, mais jamais bien étendues.

Nous nous sommes arrêtés, pour faire rafraîchir nos chevaux, chez *Salomon Tracy*, établi sur une ferme de 500 acres, dont trente seulement sont *cleared;* cette ferme, qui appartient au village appelé *Old-Shesheguen*, est habitée par un homme venu, il y a cinq ans, du comté d'*Orange* dans l'État de New-Yorck, voulant aujourd'hui aller s'établir dans la Genessée, et désirant, par conséquent, vendre sa plantation qu'il tient sur les titres du Connecticut. Il en voudrait, dit-il, 5390 dollars, c'est-à-dire d'environ 10 dollars et trois quarts l'acre. Un autre propriétaire, chez qui nous nous sommes arrêtés pour demander le chemin, nous a communiqué le même projet, nous prenant pour des acheteurs de terres; il a 300 acres, dont 60 *cleared*, deux moulins, l'un à scie, l'autre à grains, et veut vendre 2600 dollards; estimant à 1300 dollars les deux moulins; c'est 8 dollars deux tiers l'acre.

L'agriculture est là ce qu'elle est dans toutes les autres parties de la Pensylvanie; plus mauvaise encore, parce que ce sont des établissemens commençans, où la terre rapporte pres-

que sans culture, et où les propriétaires, déjà peu confians dans leurs possessions, ont tant de choses à faire, et si peu de fonds à verser d'avance sur les terres, qu'ils se donnent à peine le tems de labourer. Ils se servent de bœufs à cet usage ; ces bœufs s'achètent 70 dollars le couple; le bled un dollar le boisseau; le seigle quatre schellings; l'avoine deux schellings six pences.

Deux écoles sont établies dans les environs de ce village; l'une et l'autre sont tenues par des femmes; elles y enseignent à lire et à coudre: la lecture est donc la seule instruction que les garçons y reçoivent. Ces écoles ne sont soutenues que sur les cinq schellings payés par quartier, pour chaque enfant qu'on y envoie. Leur instruction est sans doute très-insuffisante; mais enfin ce sont des écoles, et elles sont jusqu'ici très-peu communes en Pensylvanie.

Il n'y a point d'édifice consacré au culte divin dans les environs; ceux qui veulent prier se rassemblent dans des maisons particulières, et payent annuellement un ministre qui les prêche: on dit qu'il est peu suivi, et par conséquent mal payé. Les familles méthodistes sont les plus nombrenses dans ce canton.

De l'autre côté de la rivière est le *New-*

Sheshequen, petite ville assez jolie, réunissant une douzaine de maisons en *logs* et planches menuisées; elle est dans une plaine très-agréable; c'est-là qu'est établi le juge de paix du canton, le chirurgien, le store, le ministre; enfin tout ce qui, dans ce pays, habite les villes de préférence. De Old-Sheshequen à Tioga, le chemin, qu'on nous avait dit très-mauvais, est fort bon; les habitations sont beaucoup plus rapprochées. Tioga est le point où la rivière de ce nom se jette dans la Susquehannah. La ville, ou plutôt les huit à dix maisons que l'on appelle ville, sont bâties à deux milles en arrière de la pointe: la position en est jolie. Les montagnes qui bordent la Susquehannah sont moins rapprochées que dans toutes les parties de son cours que nous avons déjà vues. Le terrein derrière Tioga est uni dans une étendue de plus de trois milles; la terre y est bonne, et la position de cette ville l'appelle à devenir considérable, quand les terreins qui sont sur les bords des deux rivières seront cultivés et peuplés. Cependant aucune source n'arrose son terrein, ni celui jusqu'où elle peut s'étendre; c'est uniquement par des puits qu'on peut s'y procurer de l'eau, quand on ne va pas la chercher à la rivière; et là, comme dans les puits, elle n'est pas bonne.

Le prix des terres autour de la ville est de 8 dollars l'acre, dans la proportion de 50 à 60 cleared sur une totalité de trois cents. Les lots dans la ville sont de huit toises de front sur vingt cinq de profondeur ; ils se vendent vingt dollars. Le bled s'y vend sept schellings six pences le boisseau ; le seigle six ; l'avoine de trois à quatre. A quelques cerfs près que l'on apporte de tems en tems à Tioga, on n'y a presque jamais mangé de viande fraîche depuis l'automne dernier.

Les marchands de cette ville font un petit commerce d'étoupes, qu'ils tirent des pays d'en haut de la rivière, et qu'ils envoient à Philadelphie par la voie de Middletown. On nous a assuré que les stores d'Asylum faisaient grand tort à ceux de Tioga, et notre compagnon, teneur de store d'Asylum, a entendu cette plainte avec complaisance.

Il y avait, l'année dernière, trois tavernes à Tioga ; il n'y en a plus qu'une ; nous l'avons trouvée pleine de voyageurs, presque tous allant s'établir près des lacs, et venant des Jerseys, de la Pensylvanie, ou de l'État de New-Yorck. Après un souper exigu, il a fallu nous partager les deux seuls lits dont on pouvait disposer en notre faveur ; les draps qui avaient déjà servi à trois ou quatre voyageurs,

étaient propres, au dire de la dame de la taverne, et on les appelle ainsi à-peu-près dans toutes les tavernes d'Amérique, quand ils n'ont pas servi davantage. Mais alors on y peut coucher même en bottes, liberté dont ont profité ceux de nous, qui n'ont pas, comme moi, préféré de coucher dans une couverture sur le plancher.

Route à Newtown.

Mercredi 3 juin. — Notre caravanne est, comme je l'ai dit, composée de quatre personnes, dont une à pied (M. du Petit-Thouars) que nous nous sommes promis de soulager alternativement de nos chevaux, en marchant nous-mêmes un peu.

C'est à Tioga que nous avons quitté la Susquehannah ; nous la suivions depuis plus de deux cents cinquante milles, et la branche que nous avons abandonnée, a sa source deux cents milles plus loin encore, près de la rivière des *Mohawks*. Cette rivière de Susquehannah est, dans tout son cours, le débouché d'un vaste pays appelé à la fertilité, et que sa navigation, qui va jusqu'à la Chésapeak, rendra plus riche encore. Mais il faut que tous les rapides qui obstruent son lit disparais-

sent ; jusques-là les denrées ne peuvent s'y transporter qu'en petits bateaux, qui, dans les tems même des plus fortes eaux, ont peine à passer sur les rapides. Elles se transportent aussi en radeaux, formés de troncs liés les uns auprès des autres, et couverts de planches. Ces radeaux ayant beaucoup de surface, prennent peu d'eau, et se chargent souvent des denrées pour les pays d'en bas. Les bateaux, et les radeaux, rencontrent quelquefois dans leur navigation des obstacles qu'ils ne peuvent surmonter. Très-souvent ils éprouvent des avaries. Souvent même ils se brisent absolument, et le nombre des hommes, et sur-tout des bateaux qui se perdent sur la Susquehannah, est considérable.

A quatre milles de Tioga se termine l'État de Pensylvanie, et là commence celui de New-Yorck, et avec lui une nouvelle monnaie. Le dollars y vaut huit schellings. Cette division est beaucoup plus commode que celle de Pensylvanie, où il n'en vaut que sept et demi.

Près de la limite de l'État de Pensylvanie, et aux bords de la rivière *Tioga*, s'élève une montagne en pain de sucre, sur laquelle on voit les vestiges d'une ligne de retranchemens, qu'on appelle dans le pays les fortifi-

cations

cations *Espagnoles*, et qui sont probablement des restes des fortifications françaises faites contre les Indiens, du tems de M. de Monville; on ne voit plus qu'une élévation de terre coupée à pic, qui, toute couverte qu'elle est d'herbes et de broussailles, indique encore assez distinctement les restes d'un parapet et d'un fossé.

Nous nous sommes arrêtés pour déjeûner à douze milles de Tioga, chez *Warren*, propriétaire établi depuis quatre années le long de la rivière; il a 370 acres, dont 50 *cleared*, le reste pierreux, montueux, mauvais. Le bled se vend un dollar, l'avoine trois schellings six pences, le seigle cinq schellings le boisseau. La plus grande partie de sa culture est en prairie faite de thimothy et de trefle blanc, semés en automne. Ces prairies durent trois à quatre ans, après quoi il sème du bled, puis remet ses terres en prairies. Jamais il ne sème d'avoine avec le trefle. Ses bestiaux sont bien soignés, et ses moutons assez beaux; leur toison pèse de quatre à cinq liv. et se vend 4 schellings la livre, l'une dans l'autre. Il y a trois ans que Warren a payé cette ferme neuf cents dollars; il en demande aujourd'hui deux mille cinq cents.

Il y a dans les environs une école où les

enfans sont reçus pendant l'hiver en payant un dollar par quartier.

Le chemin de Tioga à *Painted-post*, est presque toujours sur le bord de la rivière Tioga, large comme l'*Oise* à son embouchure, coulant rapidement, d'une eau claire, dans un pays plus ouvert et sur-tout plus riant que celui où coule la Susquehannah.

Nous avons dîné à *Newtown*, ville établie depuis sept ans sur les bords du Tioga : les Indiens occupaient ces terres jusqu'alors. Cette ville est aujourd'hui la capitale du comté de Tioga; le township de Newtown est composé de 20,000 acres vendus par l'État de New-Yorck pour dix-huit pences l'acre, et se vendant aujourd'hui au moins cinq à six dollars: il est des parties qui se vendent de vingt-quatre à vingt-six. La terre n'est remarquablement bonne qu'auprès de la rivière. La plaine où est situé Newtown est grande, couverte de prairies; bien peu de bois sont abattus dans le reste de ces 20,000 acres. On nous assure cependant que de nouveaux settlers y arrivent en abondance. Une quinzaine de maisons composent toute la ville, et la très-grande majorité d'entr'elles sont des tavernes ou des stores.

Nous avons rencontré à Newtown le colonel *Starret*, et nous avons fait route avec lui

jusqu'à sa maison, distante de huit milles de la ville. C'est un irlandais arrivé depuis longtems en Amérique; il est propriétaire d'environ 1300 acres, dont cent à-peu-près défrichés par lui; six cents autres ont été dépouillés de leurs bois par les Indiens, qui n'ont abandonné que depuis six ans la partie qu'il habite. Il y est lui-même établi depuis sept; il a vécu deux années entières entouré d'Indiens, et assure qu'il n'a jamais eu qu'à se louer d'eux. C'est en mettant le feu à tous les arbres à la fois, que les Indiens éclaircissent un terrein. Les arbres sont détruits, mais des broussailles repoussent, et il faut faire encore le petit travail de les arracher avant de mettre le sol en valeur. la ferme du colonel Starret paraît bien tenue; il nous a dit que ses terres étaient meilleures qu'aucunes de celles qui l'avoisinent; qu'elles produisent quarante boisseaux de bled par acre; soixante boisseaux de maïs; que ses prés lui donnent quatre milliers de foin. Il laboure avec des bœufs, et ses bœufs sont d'une belle espèce. Il paraît labourer plus profondément que je ne l'avais encore vu en Amérique, il dit avoir des charrues de toute espèce. Il n'a pas de moutons, à cause des loups, qui abondent dans ces pays nouvellement défrichés. Ses vaches sont belles; il a un jenne

taureau, né d'une belle vache qu'il a acheté du squire *Waller*, à *Muncy*, sur la branche ouest de la Susquehannah. Ce taureau est en effet beau; son père est de race anglaise. La vache pleine lui a coûté 32 dollars. Il engraisse des bœufs de ses élèves. L'hiver dure ici six mois pleins; il garde alors ses vaches et ses bœufs dans des écuries. Il enterre ses turneps, qu'il ramasse au mois de novembre, en nourrit son bétail, auquel il donne aussi du foin et du maïs.

Le prix du bled dans le canton est d'un dollar; celui du seigle cinq schellings, de l'avoine trois. Les ouvriers sont difficiles à trouver. M. Starret dit qu'il les paie un dollar par jour sans les nourrir. Il a deux distilleries, une à sa ferme et une à Newtown. L'une et l'autre font ensemble 2000 gallons de whiskey. M. Starret dit qu'il n'en fait que deux, ou deux et demi par boisseau de seigle, et que cette eau-de-vie n'est pas bonne quand on en tire une plus grande quantité de cette même proportion de grains. Il le vend un dollar le gallon, tandis que, d'après les informations que nous avions prises jusqu'ici, le whiskey se vend seulement cinq schellings, le boisseau de seigle en produisant trois gallons. Il est probable, d'après ce que nous avons entendu

dire de M. Starret, que c'est pour vendre son whiskey plus cher qu'il dit en faire moins. Il paie 170 dollars par an les ouvriers de sa distillerie. Le colonel Starret nous a raconté qu'il voulait vendre sa ferme, mais qu'il n'était pas content du prix de 10,000 dollars qu'on lui en offrait; qu'il voulait habiter Newtown; il nous a fait entendre qu'il était fort riche; cependant le soir même, chez le squire *Mac-Cornick*, on nous a dit que ce prétendu colonel n'était point colonel, que ses terres, qu'il nous avait dit avoir acheté de l'État de New-Yorck à dix-huit pences, il les tenait au prix de deux dollars d'un particulier, auquel il ne les avait pas payées; qu'il était près d'être éconduit s'il ne s'acquittait pas dans le court délai qui lui restait. Ainsi, cet homme en apparence si franc, si bon, n'est peut être réellement qu'un charlatan, ou qu'un homme qui, nous prenant pour des acheteurs de terres, a voulu nous en faire accroire.

Le squire Mac-Cornick, chez qui nous avons couché, est aussi fermier et tient taverne; mais de ces tavernes où l'on ne trouve ni foin pour les chevaux, ni rien à manger, ni lits en suffisance. Les chevaux ont été mis à la pâture, nous avons eu du vieux lard et du café à souper, et deux lits à partager entre

nous quatre, encore étaient-ce les lits de la famille, avec les draps qui leur servaient depuis quelque-tems, et qui devaient leur servir long-tems encore. Nous avons partagé M. de Blacons et moi, celui du maître de la maison ; nous y sommes entrés avec dégoût, quoique habillés ; mais la fatigue a prévalu sur la double répugnance et de coucher deux et d'être dans de tels draps.

Le tems du souper s'est passé, comme à l'ordinaire, en informations, et nous avons appris que le squirre Mac-Cornick avait acheté ses terres il y a quatre ans, à dix schellings six pences, de MM. *Phips* et *Garum*, qu'il ne les donnerait pas aujourd'hui pour trois dollars ; qu'il est possesseur d'environ 3000 acres, dont cent cinquante en rapport, sans compter quarante brûlés par les Indiens ; que le produit de ses terres est trente boisseaux en bled, cinquante en maïs, et jusqu'à 400 boisseaux de pommes de terres par acre. Il entretient une cinquantaine de moutons d'une espèce médiocre, d'une laine commune. Il semble connaître et priser l'avantage d'un bon troupeau, plus qu'aucun américain que j'aie vu encore ; il a vingt-trois vaches assez belles, un taureau médiocre, et deux paires de bœufs très-beaux, dont il a refusé cent dollars la

paire. Les loups lui ont déjà enlevé quelques moutons, mais il se confie à l'avenir sur plusieurs gros chiens qu'il s'est procurés; cependant, il se croit obligé de ramener tous les soirs le troupeau à l'étable, et n'est pas dégoûté par cette nécessité du projet d'en élever un nombre considérable. Le squire Mac-Cornick est établi depuis si peu de tems sur cette propriété, que quelqu'intelligent qu'il paraisse, il ne peut donner avec aucune certitude les résultats du ménagement de sa ferme. Cet homme, pensylvanien de naissance, fils d'irlandais, a été en Angleterre, en Irlande, en Écosse, en France, en Suisse; il a été officier au service anglais, au moins le dit-il, sans pourtant nommer le régiment où il a servi. C'est un homme d'une bonne conversation, sachant bien ce qu'il sait, prêt à répondre, obligeant, modeste, parlant avec sagesse et souvent avec finesse. Il paraît connaître très-bien les loix et les intérêts de son pays; il est père d'une nombreuse famille, qui commence à l'aider dans ses travaux.

Tous les prix sont ici plus élevés, à l'exception de celui du bled, qu'à Asylum, qu'à Tioga, qu'à Newtown même. La cherté des transports en est la cause; telle est au moins l'excuse que nous a donné le squire Mac-Cor-

nick, pour la cherté de son mémoire, qui ne nous a pas paru proportionné, à notre frugalité nécessitée.

L'État de New-Yorck n'impose aucune taxe pour les dépenses du gouvernement. Les propriétés n'y sont taxées que pour les dépenses des comtés et des township. Les terres ou sans bois, ou nouvellement en culture, n'y paient encore aucune imposition; celles anciennement cultivées sont les seules taxées. Les chevaux, les bœufs, le bétail de toute espèce, le sont pour les taxes du comté. Tous ces genres de propriété sont estimés par des inspecteurs, et taxés d'aprés cette estimation par les assesseurs, selon les besoins du comté. Mais ces taxes sont extrêmement faibles. J'aurai occasion d'en parler avec plus de détail. Le squire Mac-Cornick a payé l'an dernier quatre dollars et demi pour toutes les impositions de ses propriétés.

La loi de New-Yorck ordonne la taxe pour les pauvres dans les townships, où il y en a; jusqu'ici dans ces nouveaux pays il ne s'en trouve que très-peu. L'habitation du squire Mac-Cornick dépend du comté d'Ontario, où ce genre de taxe a lieu. Dans le comté de Tioga il n'y en a pas. Toutes les dépenses communes, construction de prisons, cour de

justice, etc., sont faites par souscription. Les écoles sont très-distantes ; elles ne se tiennent qu'en hyver, et coutent un dollar par quartier pour chaque enfant ; il y peut apprendre à lire et à écrire ; mais dans ces bois, encore si mal habités, les maîtres sont presque tous mauvais et peu soigneux. Aucune église n'est construite, des peuples de toutes religions habitent ces nouvelles terres, et de quelques sectes qu'ils soient, ils sont en général peu désireux de culte.

Dans le trajet de Newtown, et particulièrement de chez M. Starret chez Mac-Cornick, les terres sont bonnes, couvertes, quand elles ne sont pas défrichées, de beaux pins et de chênes ; mais un grand nombre d'elles ont été brûlées par les Indiens, et rapportent une très-belle herbe naturelle.

Route à Painted-post.

De chez Mac-Cornick à Painted-post, la même nature de terres continue, mais les habitations y sont si rares, que l'on est douze milles dans les bois sans en trouver une seule. Le terrein est généralement plat et sujet aux innondations par le débordement des creeks, et par celui de la rivière de Tioga. En dé-

cembre 1794, l'eau s'est élevée à une hauteur dont on n'avait jamais vu d'exemple, telle que quinze et jusqu'à dix-neuf pieds au-dessus du niveau qu'elle tient ordinairement en été. Le fait nous a été assuré à Painted-post par le capitaine *Starber*, qui tient taverne, et qui a pu mesurer cette crue par son puits. Ce débordement extraordinaire a détruit une grande quantité de clôtures.

Painted-post où nous avons déjeûné le jeudi 4 juin à six milles de notre couchée, est le chef-lieu du township, et tient son nom d'un poteau taillé et peint par les Indiens, qui est encore sur pied. Les premiers habitans s'y sont établis il y a quatre ans. Dix à douze petites maisons composent à présent cette ville. La vente des terres y a été faite aussi par l'État de New-Yorck. Les terres sont bonnes, sur-tout dans l'emplacement de la ville, où elles se vendent quinze à dix-huit dollars l'acre. Les bois sont remplis de rosiers, de pommiers, de pruniers et de vignes sauvages; on y voit peu d'érables à sucre. Le sucre y a été vendu un schelling la livre au commencement du printems. Le prix du bled y est de sept schellings, du maïs quatre, de l'avoine trois, du seigle quatre schellings six pences, du foin six pounds le millier, mais on en

vend peu, et seulement au cœur de l'hyver. Les vaches y valent de dix-huit à vingt-cinq dollars, la paire de bœufs soixante-quinze dollars; les moutons seize à vingt schellings; la laine quatre schellings la livre; le prix des ouvriers est de quatre schellings par jour ou dix dollars par mois, ou six schellings sans nourriture. Les servantes gagnent six schellings par semaine. La quantité des terres sans aucune culture est très-considérable dans cette partie, où cependant on assure que les immigrations arrivent de toutes parts.

Route de Painted-post à Bath et à Friends-mill.

Dans notre route de Painted-post à Bath, nous avons rencontré plusieurs familles quittant leurs habitations pour en aller chercher d'autres. La direction de ces déménagemens est généralement des pays plus anciens aux pays plus nouveaux. Le goût de la propriété est encore peu connu chez les Américains. Le sol où ils sont nés, celui même qu'ils ont défriché n'est pas plus pour eux que tout autre sol. Ils vivent simplement, frugalement par-tout; leurs relations se bornent

à leur famille, qu'ils emmènent avec eux; ils trouvent par-tout du whiskey et du porc salé, et le goût des défrichemens est pour eux une passion, indépendamment du profit qu'ils trouvent en vendant des habitations, ou entièrement cultivées, ou dans un état quelconque de défrichement pour en acheter une toute brute à quelques centaines de milles plus loin.

Parmi un grand nombre d'émigrations que nous avons vues dans cette journée, nous en avons trouvé une très-nombreuse venant de Niagara, sous la domination anglaise, et allant à la Caroline du sud. C'était des Pensylvaniens du côté de Pittsburg, qui attirés il y a deux ans par la promesse du gouverneur *Simcoë*, de donner gratuitement aux émigrés des terres appartenantes au roi d'Angleterre, et d'y ajouter de grands encouragemens pour les mettre en valeur, ne s'y étaient pas trouvés aussi bien qu'ils l'avaient espéré, avaient été tourmentés de la fièvre, et quittaient ces établissemens en maudissant les frais et les peines qu'il leur avaient coûté.

Le chemin de Painted-post à Bath est comme le précédent au milieu des bois. Des montées et des descentes continuelles, surtout après avoir atteint le creek *Connecteon*,

qui se jette dans la rivière Tioga, près de Painted-post. Ce chemin fait par le capitaine *Williamson,* dans la vue de donner à ses terres un débouché vers la branche ouest de la Susquehannah, n'est qu'un éclairci en ligne droite dans les bois. Les arbres abattus sont par-tout tirés hors de la route, mais les racines y existent, et tout cela fait un chemin bien mauvais, bien boueux, bien fangeux, tel enfin qu'au milieu de juin on ne peut pas trotter dans la moitié de son cours. A un mille et demi de Bath on trouve un petit lac d'environ deux milles de tour, il est encore dans les bois; bientôt après on rencontre les marais qui conduisent à Bath, chef-lieu de l'établissement du capitaine Williamson, dont j'aurai occasion de parler, et lieu de sa résidence ordinaire.

Le capitaine était à *Canandargué,* ou comme juge il tenait la cour; mais il en était attendu deux jours après. Le capitaine Williamson est trop intéressant à voir et à connaître pour que nous n'ayons pas dû changer nos projets, de manière à ne le pas manquer. Nous avons en conséquence pris le parti d'aller faire une excursion vers les petits lacs pour revenir dans trois jours à Bath, où nous le trouverons de retour.

Nous sommes donc partis sans bagage le vendredi 4 : M. Guillemard ayant le bon procédé de laisser son domestique à Bath pour donner son cheval à M. du Petit-Thouars. Cette journée de trente-cinq milles au milieu des bois ne présente rien d'intéressant ; nous n'avons pas rencontré dans tout ce trajet six habitations, et elles sont toutes dans la première moitié de la route. Depuis la maison d'un nommé *Boys* jusqu'à *Friends-mill,* c'est-à-dire dans le cours de dix-huit milles, il n'y en a pas une seule. A huit milles de Bath on apperçoit le lac *Crooked,* mais on n'en approche que près de la maison de ce Boys, prétendue taverne, où l'on ne trouve ni œufs, ni beurre, ni foin, ni avoine. Le lac Crooked est ainsi appelé pour ses formes crochues ; il coule doucement du sud au nord, au milieu de montagnes peu élevées, aussi semblables entr'elles par leurs fo[illegible]s que par les bois qui les couvrent. Je n'ai jamais vu de pays plus arrosé que le trajet de dix-huit milles de chez Boys à Friends-mill. Beaucoup de ces ruisseaux sont peu abondans dans cette saison de l'année, mais sans cesse nous avons rencontré les indications de torrens, qui par leurs excavations, les larges pierres et les arbres qu'ils ont entraînés semblent devoir être très-rapides. Le chemin toujours le

long du lac, n'est qu'un sentier, souvent difficile à retrouver, passant au milieu des rocs, des arbres renversés, des broussailles, enfin un des plus désagréables que l'on puisse rencontrer. Les bois sont de la plus grande beauté, et dénotent le meilleur terrein que nous ayons peut-être encore vu.

Les montagnes s'applatissent vers le haut du lac, et se terminent en collines peu élevées; elles indiquent par leurs formes que nous approchons d'un de ces grands plateaux qui divisent cette énorme quantité d'eau dont l'Amérique est arrosée. Les plaines s'étendent, et le pays change tout-à-fait d'aspect, quoique sa parure soit toujours la même. Toutes les terres que nous avons parcourues appartiennent au capitaine Williamson, chéri et célébré dans ce pays de tout ce qu'on y rencontre.

Enfin après une journée laborieuse commencée tard par l'amour d'un de nos compagnons pour le sommeil, allongée par la chûte, heureusement sans accident d'un autre, nous sommes arrivés à l'entrée de la nuit à Friends-mill. La taverne, composée de deux chambres, était déjà pleine. Des hommes venant d'acheter des terres au *grand Sodus*, et l'agent de M. Williamson qui les avait vendues, formaient la compagnie qui nous y avait de-

vancé. Après un souper à l'américaine, café, jambon frit, nous nous sommes couchés tous dans la même chambre, deux lits pour dix personnes, c'est-à-dire quatre dans deux; les autres sur de la paille et dans leurs couvertures, ce qui, quoique j'aie eu l'honneur d'une moitié de lit, est la manière préférable de reposer, quand on n'a pas un lit propre pour soi seul.

Gemaima.

Friends-mill, est une petite réunion de maisons, qui tire son nom de l'établissement des *Friends* ou Quakers. Il se trouve vers le centre de ce qu'on appelle le settlement des Quakers.

Une certaine *Gemaima Willkinson*, de la société des Quakers, née à Rhode-island, montrant assez de zèle dans sa religion pour avoir été admise dès l'âge de vingt ans dans les assemblées que tient cette société toutes les semaines, tous les mois et tous les trois mois pour régler les affaires de leur église, et inspecter la conduite des frères, se crut appelée à une plus haute destinée, et forma le projet de devenir chef de secte.

Un jour dans une longue et dangereuse maladie

ladie elle eut ou feignit d'avoir une léthargie, telle que ses parens la crurent morte. Elle était depuis plusieurs heures dans cet état; on se préparait à l'enterrer, lorsqu'elle se leva brusquement sur son séant, demanda des habits, se dit ressussitée et avoir abandonné dans ce dernier accès tout ce qu'elle avait de substance matérielle, n'en être sortie qu'avec la spirituelle, que comme une essence divine, se rendit à la prochaine assemblée, y parla en inspirée, et se fit dès-lors quelques sectaires.

Bientôt désapprouvant quelques formes de la religion quaker, d'autres disent se montrant infiniment *tory* au commencement de la guerre de la révolution, et favorisant ainsi le parti anglais sous le prétexte de parler contre la guerre d'après la doctrine des amis, elle fut admonestée dans une assemblée; c'est tout ce qu'elle voulait. Elle continua ses sermons et sa conduite, fut chassée des assemblées, ce qu'elle désirait plus particulièrement encore, et alors sous le prétexte de la persécution, elle se fit des amis, prêcha hautement l'abolition des assemblées de censure, la réforme du gouvernement de l'église, la liberté pour chacun de prêcher à sa volonté sans s'astreindre à en demander la permis-

sion, etc. Elle eut des prosélites, mais aussi des ennemis dans tout ce qui était réellement quaker, attaché aux formes anciennes de la religion ; elle fut donc mal reçue à New-Yorck et à Philadelphie.

Par-tout où elle alla les quakers la virent avec une sorte d'inquiétude, la traitèrent comme une ennemie de la religion ; tout ce qui n'était pas quaker la regardait comme une folle. Elle appela cette disposition des esprits *persécution ;* encore une fois elle en avait besoin ; ses amis s'en accrurent, et quand elle fut sûre d'en avoir un assez grand nombre, disposé à la suivre, elle leur proposa de fuir ces lieux d'intolérance , et d'aller s'établir dans une place où ils pûssent suivre tranquillement leur culte, dégagé de la stupide inquisition que la malice des hommes y avait introduit contre la volonté de Dieu.

Les environs du lac *Seneca* et du lac *Crooked* furent choisis pour cet établissement; la compagnie de New-Yorck, qui avait acheté ces terres des Indiens, traita avec ces quakers réformés. Elle leur assura trois divisions, chacune de six milles quarrés ; elles devaient composer trois townships, que *Gemaima* appela dans l'instant *Jerusalem.* Trente familles y vinrent avec elle ; elle en attendait

trois ou quatre cents autres ; dont une vingtaine seulement arrivèrent ; et cette société éparpillée dans les trois townships, qu'elle croyait remplir, ne composa pas une population suffisante pour le quart d'un seul ; le prestige était déjà affaibli par l'absence de Gemaima ; et avec lui s'était évanoui le zèle d'aller peupler cette nouvelle terre sainte.

Nous avons vue cette Gemaima, nous avons été à son *meeting*, il se tient dans sa maison ; nous l'avons trouvée remplie par une trentaine d'hommes, de femmes, d'enfans. Gemaima était debout à la porte de la chambre où elle couche, un tapis sous ses pieds, un fauteuil derrière elle, vêtue d'une espèce de robe-de-chambre d'homme, blanche, une veste d'homme, et un jupon de la même couleur ; ses cheveux noirs, coupés courts, peignés avec soin, plats, seulement trois espèces de boucles par derrière ; un col d'homme et une cravatte de soie blanche nouée avec une négligence affectée ; elle prêchait avec plus de facilité au moins dans l'élocution que les autres quakers que j'ai entendus ; mais les mêmes répétitions, les mêmes phrases de mort, de péché, de repentance. C'est une femme, dit-on, de quarante ans ; elle semble n'en avoir que trente ; d'une stature moyenne, d'une

belle figure, d'une grande fraîcheur; de belles dents, de beaux yeux. Elle étudie ses mouvemens en prêchant, veut paraître simple, mais semble étudiée. Auprès d'elle dans sa chambre était son amie miss *Rachel Millers,* fille de vingt-huit à trente ans, sa sectatrice, son admiratrice, sa dévouée. C'est en son nom que s'achettent toutes les terres dont jouit Gemaima, et qui sont dues à la séduction, à l'influence qu'elle exerce sur l'esprit de ses sectaires, à son adresse à les capter.

Gemaima, ou plutôt l'*amie* (c'est ainsi qu'on l'appelle) parle pauvreté, renoncement aux biens de ce monde. Quand on lui parle de sa maison, elle dit « c'est la maison où je » loge ». Cependant, cette maison, toute construite qu'elle est de troncs d'arbres, est aussi bonne, aussi bien arrangée qu'elle puisse l'être ; sa chambre est propre avec recherche, et est plus près de ressembler au boudoir d'une jolie femme qu'à la cellule d'une religieuse ; miroir, montre, fauteuil, bon lit, bassinoire, écuelle d'argent ; son jardin bien tenu, sa *spring-house* (1) pleine de lait, de

(1) Petit bâtiment très-commun en Amérique, où le lait, le beurre, la viande fraîche sont conservés. Il y passe toujours un courant d'eau, ce qui le fait appeler *spring-house* (maison de source).

fromage, de beurre, de viande fraîche, et de venaison.

L'hypocrisie se manifeste dans tous ses discours, dans ses actions, dans son maintien, dans sa manière apprêtée de se servir de ses yeux. Elle parle peu sans citer la bible, sans appeler à l'idée de la mort, à la nécessité de se réconcilier avec Dieu ; et elle est haineuse pour tout ce qui n'est pas sa secte, et elle brouille les familles, et elle enlève les successions aux héritiers naturels, pour se les faire donner, toujours sous le nom de sa compagne, qui reçoit tous les présens que lui apportent les fidèles pour soigner, pour entretenir cette respectable amie, qui toujours en communication avec *Jesus-Christ*, dont elle est prophétesse, s'oublierait absolument si l'on ne prenait soin d'elle. Le nombre de ses sectaires est infiniment diminué depuis quelque tems. Un assez grand nombre de familles qui l'ont suivie à Jérusalem ne sont plus ses dupes ; quelques-unes cependant conservent encore la même apparence ; d'autres ont rompu avec elle, et s'en expliquent hautement ; mais celles qui lui restent attachées, lui sont entièrement dévouées. C'est la prophètesse, c'est un être indéfinissable, ce n'est plus *Gemaima Wilkinson*, c'est un esprit qui a un nom parti-

culier, mais ce nom doit même être un secret pour tout ce qui n'est pas vrai croyant, c'est l'amie, l'*amie universelle*. Six à sept filles, d'âge différent, toutes jeunes et jolies, la servent à l'envi, pour avoir le bonheur d'approcher de cette essence divine. Ses champs, ses jardins sont défrichés, labourés par des *amis* qui quittent leur ouvrage, leurs propres champs pour cultiver, soigner les siens ; et l'*amie universelle* se laisse servir avec complaisance, les ravit par un mot de bonté, soigne sa santé, sa fraîcheur, et attache d'autant plus ses fidèles, qu'elle sait les tenir toujours à une grande distance.

Après son sermon, elle nous a priés à dîner. L'espoir de la voir de plus près, nous a déterminés à accepter ; nous ignorions qu'il entre dans le rôle qu'elle s'est prescrit, de ne manger avec personne ; elle nous a quittés et a fermé sa chambre ; là, elle et son amie ont mangé longuement un bon dîner, dont il a fallu attendre la fin pour avoir le nôtre. Ce n'est que quand celui-ci, et un autre encore qui lui a succédé sur la même table, ont été finis, et quand la chambre a été balayée, que le sanctuaire s'est r'ouvert.

Gemaima a reparu à la porte de sa chambre, et assise dans un fauteuil elle a fait la con-

versation avec nous. Tant qu'il y a du monde étranger chez elle, elle ne passe pas le seuil de cette chambre à coucher; quand il n'y a personne elle s'occupe avec activité de l'amélioration de la ferme *de son amie*. Aujourd'hui la maison était pleine, nous étions dix à dîner ; dix autres ont dîné après nous; autant ont dîné dans la cuisine. Nos assiettes, nos couverts, notre linge étaient propres et recherchés; une chère simple, mais meilleure que nous n'en avions faites depuis notre départ de Philadelphie. De bonne viande fraîche, de bons poudings, de bonne salade, un breuvage tout particulier, mais excellent, qui nous arrivait avec abondance de la chambre de Gemaima, où il était fabriqué; grand silence parmi les dîneurs, les yeux baissés ou se levant au ciel, avec de gros soupirs d'extase, l'air qu'auraient des dévots s'ils dînaient dans une église.

L'amie universelle quand elle a reparu avait changé de vêtement; sa robe était d'une jolie indienne, mais coupée de même que l'autre; ses cheveux, ses sourcils étaient peignés de frais. Elle ne nous a parlé ni de notre dîner, ni du regret de n'y être pas venue. Toujours religieuse, toujours mystique, toujours actrice, elle nous a parlé de la fin der-

nière, du bonheur d'être utile aux autres dans la voie du salut ; nous a fait lire une rapsodie de prophéties attribuées faussement ou avec vérité au docteur *Love* décapité dans le tems de *Cromwell*, et où elle voit la révolution française, la chûte de la papauté, la fin du monde prochaine. Comme nous avons témoigné peu d'intérêt à cette conversation, elle ne l'a pas poussée loin ; nous en avions d'ailleurs assez de cette mauvaise comédienne, de qui nous avons emporté une idée bien arrêtée de mépris. Elle ne peut séduire que ceux qui veulent absolument l'être. Ses actions sont tellement en contradiction avec ses paroles, son maintien, son luxe (car elle en a un réel en comparaison de tout ce qui l'entoure à cinquante milles à la ronde); sa manière de vivre, de s'habiller, si contrastante avec ses sermons sur le mépris des choses humaines; son soin d'aliéner les enfans sur qui elle influe, des parens qui veulent les préserver de ses dangers, si opposé à la doctrine de paix et d'amour universel, qu'elle prêche sans relâche, font qu'après le premier moment de curiosité, elle devient promptement dégoûtante.

Tant d'yeux, tant de bouches sont déjà ouvertes sur ses impostures, qu'il est difficile de

croire qu'elle puisse long-tems conserver des prosélytes ; il lui en restera toujours assez pour augmenter sa fortune déjà considérable pour le pays qu'elle habite, pour vivre avec aisance, abondance, recherche même à leurs dépens. Il semble que son ambition est aujourd'hui réduite à ce point matériel. Tant de gens veulent être trompés et en ont encore besoin, que Gemaima choisissant ses prosélytes particulièrement parmi les très-vieux et les très-jeunes, quelques grossières que soient ses impostures, elles auront toujours un certain cours, ce qu'il lui en faudra pour suffire à ses projets ; sauf si son discrédit s'étendait davantage, à changer de théâtre.

Elle voulait l'an dernier aller s'établir à *Carleton-island* sur le lac *Ontario ;* elle avait l'agrément du gouvernement anglais, qui, dit-elle, lui offrait une concession de terres. On dit qu'elle empêche les filles de se marier, et la chronique lui prête un intérêt personnel pour celles qui l'entourent, dont la dévotion est toujours disposée sans aucun doute à se prêter aux volontés de l'amie universelle, qui leur paraissent des inspirations. On assure cependant qu'elle a trouvé un être masculin, qu'elle a jugé d'une essence assez relevée pour y unir quelquefois la sienne. On

conte à ce sujet une petite anecdote, qui toute gaillarde qu'elle soit, ne serait pas déplacée dans l'ouvrage le plus sérieux, puisqu'elle fait complément de preuves à la fourberie des dévots.

Parmi les hommes qui suivaient le plus ardemment Gemaima, était un squire *Parker*, établi auprès de chez elle, et demeurant encore près de Friends-mill; grand gaillard, bien frais et bien découplé; cet homme, toujours à sa suite, se disait le *prophète Élisée*, et pensait, avec raison, aider à son imposture, en prenant un accoutrement particulier: il se vêtissait d'une grande robe blanche, une ceinture, de grandes manches; de la même manière, disait-il, que se vêtissait le prophète dont il était le double. Il était l'être privilégié, admis à l'intimité de l'*amie universelle*. Un jour, dans une des tournées que faisait cette divine amie, pour l'édification de son troupeau, une jeune fille de quatorze ans, qui avait entendu dire à l'amie que le Messie lui apparaissait souvent dans son lit sous différentes formes, qu'elle s'entretenait avec lui, se crut une *élue*, d'être admise à une vision béatifique, et jouit, dans un silence religieux, dans une componction profonde, des extases répétées dont le tout-puissant J. C. ravisait l'amie universelle. Le lendemain la pauvre enfant ne put contenir

l'excès de sa vanité, et courut conter à ses amies, qu'elle avait vu, dans le lit de l'amie, J. C. qui, disait-elle, ressemblait beaucoup au *prophète Elisée*. Les amies ravies, et curieuses, demandèrent des détails que la pauvre petite rendit avec beaucoup d'ingénuité.

On dit plus encore de Gemaima, et ce dernier trait nous le tenons d'un juge du comté : on dit qu'une fille qui logeait chez elle, a déposé, devant un juge de paix, qu'un jour, avertie par les cris d'un enfant, elle était accourue, et avait vu la négresse de Gemaima, étouffer un enfant nouveau né, entre deux matelats ; cette déposition existe. Le fait est si horrible, qu'il ne pourrait pas être cru d'une autre, que d'une prophètesse ; on ne sait si cet enfant est ou le fruit d'un écart d'une de ses filles d'honneur, ou celui d'une de ses propres visions. Si l'on n'était arrêté, pour ajouter foi à ce récit, que par le peu de suite qu'a eu cette déposition, il faudrait savoir que dans ces pays nouveaux, la justice est rarement et difficilement rendue ; que personne n'a ou ne se croit intérêt à prendre les peines nécessaires, pour faire poursuivre une telle déposition, à laquelle encore dans tous les pays du monde on échapperait très-aisément.

Comme les familles quakers n'ont pas rem-

pli les trois townships arrhés par les premiers settlers qui avaient follement suivi la prophétesse, les terres non habitées par les quakers, ont été rendues à la compagnie, qui les a revendues, et les revend continuellement encore à qui veut en acheter. Beaucoup de méthodistes, d'anglicans, d'anabaptistes, y sont établis; cependant l'établissement conserve toujours le nom de *friends-settlement*, (settlement des amis.) Il y a jusqu'ici deux églises de quakers établies; et deux autres, une pour les méthodistes, une autre pour les anabaptistes. Les terres, dans ce canton, semblent de la meilleure qualité; les lots des familles quakers sont d'environ 500 acres, plus ou moins cleared; mais rapportant des bleds magnifiques.

Robinson.

Nous avons vu, avec plus de soin, la ferme de *Benedict Robinson*, établie entre le lac Seneca et Friends-mill. Ce Robinson est un des quakers arrivés à la suite de l'amie universelle, comme un de ses plus chauds sectaires; il en parle aujourd'hui avec une espèce d'embarras, quoique dans des termes d'amitié; mais sans enthousiasme, sans la vanter, sans paraître

croire à tout ce qu'elle dit ; de manière enfin à faire voir qu'il en est plus désabusé encore qu'il ne l'exprime. Nous savions qu'il lui était resté attaché, et la manière embarrassée dont il a répondu aux premières questions que nous lui avons faites sur elle, nous ont empéché de les pousser plus loin.

Bénédict Robinson est un homme sage, doux, obligeant ; il vit sur une ferme de cinq cents acres, dont cent cinquante sont cleared, et sur eux quatre-vingt en prairies de thymothy semé avec du trefle blanc ; il a acheté ces terres de la compagnie de New-Yorck, et les a payées cinq schellings l'acre ; elles valent aujourd'hui de trois à quatre dollars ; il a environ trente-cinq têtes de bétail ; il se prépare à en avoir, avec le tems, une beaucoup plus grande quantité, et tourne vers le commerce de bestiaux le plus grand produit de sa ferme. Le terrein en paraît très-susceptible.

Robinson établi seulement depuis trois ans sur sa ferme, n'a pu encore observer les différentes manières de cultiver, ni les productions les plus analogues à son terrein ; et partage d'ailleurs les préjugés de presque tous les fermiers américains. Il n'a pas encore labouré sa terre, et se borne à la herser avec une herse à dents de fer qui pénètrent de quatre

pouces; c'est sur cette première égratignure qu'il sème du bled ; mais jamais avant une ou deux récoltes de pommes de terre, ou d'avoine, la terre étant si forte, que si on la semait, même en seigle, après le premier défrichement, les épis s'élèveraient à une telle hauteur, et dans une telle épaisseur, qu'ils seraient promptement versés. Il assure que l'expérience de tout le canton atteste cette vérité, d'ailleurs très-probable.

Le bled semé sur le premier hersage donne 20 à 26 boisseaux ; en maïs les terres en donnent jusqu'à 60 ; le bled se sème plusieurs années de suite, toujours sans labour, après avoir hersé, et les produits sont les mêmes. Plusieurs fermiers sèment de la même manière depuis six ans, et ont les mêmes produits ; le seigle donne aussi de 20 à 25 boisseaux, l'avoine 35 ; mais, encore une fois, le seigle et le bled ne se sèment qu'après les premières récoltes. Robinson dit qu'il a, par complaisance, labouré la moitié d'un champ où il a semé du bled, et que la partie qui n'avait été que hersée, a rapporté plus que celle labourée : cette assertion est si contraire à toute théorie, même à l'expérience de ceux qui labourent, qu'elle semble être plutôt l'effet du préjugé que d'une observation bien réfléchie. Robinson

pense aussi que les arbres cernés, laissés morts sur pied dans les défrichemens, loin de nuire à la production des terres nouvelles, leur sont avantageux, en ce qu'ils leur continuent, pendant quelques années, une sorte d'ombre qui les empêche d'être trop promptement pénétrées par les rayons du soleil, qu'elles n'avaient jamais senti immédiatement, et auxquels elles ont besoin d'être accoutumées par degrés. Cette opinion ressemble bien encore à un préjugé qui sans doute tient lui-même à l'impossibilité de faire autrement; impossibilité que, dans tous les pays du monde, on aime à colorer d'argumens et de doctrine. Il est cependant possible que ces troncs rompent les vents, soutiennent les tiges du bled, et les empêchent de verser.

On est effectivement étonné de voir comment les grains poussent dans ces champs, couverts dans le même acre, de plus de deux cents arbres morts: c'est une abondance de gerbes, une grosseur d'épis vraiment surprenante.

L'hiver, dans cette partie du Genessée, dure quatre à cinq mois; les bestiaux sont nourris en foin et en paille, mais laissés toujours dehors. Robinson les tenait d'abord à l'écurie; l'expérience des deux dernières années lui a

montré qu'en les laissant sans abri, ils s'entretenaient mieux, et consommaient moins de nourriture sèche, que l'on leur répand cependant toujours dans la cour. Les produits de la ferme sont donc des grains, du fromage et du beurre; le foin se consomme presqu'en entier chez lui; la récolte en est d'environ trois milliers par acre, indépendamment de la nourriture que les prairies fournissent en verd aux bestiaux. A mesure qu'il augmentera l'étendue de ses prairies, il augmentera le nombre de ses bestiaux, dont il compte faire commerce. Toutes les productions de sa ferme s'envoient à *Canandargué* ou à *Géneva* ou à *Bath*, par la communication des lacs. Il a vendu, l'année dernière, plus de 1000 livres de fromage à un schelling la livre; il a environ quarante moutons, et se promet d'augmenter beaucoup son troupeau, sans être épouvanté par les loups, qui, quoiqu'assez nombreux dans les bois qui l'entourent, font peu de ravage. La laine de ses moutons est belle, elle se vend quatre schellings la livre, sa qualité n'influe pas sur son prix: dans ce pays trop neuf encore pour avoir des manufactures, chaque fermier fait fabriquer toutes ses étoffes par sa famille, et la vente de la laine est aujourd'hui très-bornée, ce qui ne contribue

contribue pas peu à fortifier le préjugé des fermiers contre les moutons. Le bled se vend, dans ce canton, de six à sept schellings; l'avoine trois; le maïs quatre; le seigle cinq le boisseau; la farine deux dollars et demi le quintal; le bœuf salé dix pences la livre; le frais, quand il y en a, quatre s'il vient des bois, cinq s'il a été engraissé dans les pâturages. Le chanvre vaut un schelling la livre; la paire de bœufs assez beaux, de 60 à 70 dollars; une vache de 25 à 30. Les gages des servantes sont de cinq à six schellings par semaine; à quelques nègres près, le service des maisons se fait dans tout ce canton par des filles. L'ouvrier se trouve difficilement; il est payé quatre schellings par jour, ou neuf à dix dollars par mois.

Il n'y a, dans tous les environs, qu'une école, qui est tenue par les quakers, et où tous les enfans sont reçus indistinctement, en payant quatre schellings par quartier. Point de chirurgiens encore, cependant ce *settlement* est dans un grand état de progrès; placé au milieu de l'immensité des terres appartenantes au capitaine *Williamson*, et par conséquent profitant de toutes les améliorations, de tous les succès de ses grands établissemens. La ferme de Robinson, quoiqu'achetée par lui de la compagnie de New-Yorck, se trouve dans l'en-

ceinte appartenante au capitaine Williamson. La crainte d'être dépossédé l'a empêché de faire autant d'améliorations qu'il l'aurait désiré; il sait aujourd'hui qu'il sera bien traité, et que l'État de New-Yorck, convaincu à-la-fois, et de la légitimité de la réclamation du capitaine, et de la légitimité de la propriété des settlers, dédommagera par un aussi grand nombre d'acres inhabités, le capitaine qui laissera jouir tranquilement les familles établies de bonne foi dans les terres qu'elles tenaientde la compagnie. Aussi Robinson bâtit-il à présent une belle maison en planches, et se propose-t-il de défricher une grande quantité de nouveaux acres.

Le prix de la dépense, pour abattre ou cerner les arbres et clore les champs, est à présent de six dollars par acre; il n'était que de quatre il y a deux ans. Le propriétaire fournit les bœufs nécessaires pour déranger les plus gros troncs.

Je ne dois pas oublier de dire que, par une convention dès long-tems faite entre l'État de Massachusetts et celui de New-Yorck, les terres comprises dans la préemption de Massachusetts, appartenantes à cet État à titre de propriété, sont sous le gouvernement de l'État de New-Yorck.

Le pays est souvent, et particulièrement cette année, infesté d'une espèce de sauterelles, qui s'attachent de préférence aux arbres et en dévorent les feuilles; leur multitude est telle que la destruction en est impossible à tenter. Les mouches y sont aussi dans une telle quantité, sur-tout dans le haut du jour, que les fermiers sont obligés de tenir auprès de leurs maisons, de grands feux, autour desquels les bestiaux viennent, jusqu'à la fraîcheur du soir, chercher un abri contre ces animaux dévorans; alors ils rentrent dans les bois.

Lac Seneca.

Le lac Seneca est distant de deux milles et demi de chez Robinson; il était appelé *Canandansega* par les Indiens; il porte aujourd'hui le nom de lac Seneca, sans doute parce qu'il se décharge dans la rivière de ce nom, comme font six à sept petits lacs parallèles. La rivière Seneca se jette dans le lac Ontario; toutes les autres eaux, jusqu'à cette hauteur, coulent vers le Midi. Le lac Seneca a environ quarante milles de long, sur trois, quatre et même quelquefois cinq milles de large. On le dit abondant en beaux et bons

poissons ; il en est de même de tous les lacs, mais on n'en mange pas pour cela plus de poisson, quand on est sur leurs bords : les habitans sont si peu nombreux et si occupés, que jamais ils ne pêchent ; il faut, pour encourager cette pêche de luxe, une sorte de surabondance dans la population et dans les richesses, qui ne se verra pas de long-tems en Amérique.

Dans les villes, tout le monde est négociant, fait des affaires ; dans les campagnes, tout le monde est laboureur, tavernier, ou tient des magasins : il n'y a donc pas de place pour d'autres occupations, et il n'y en aura pas avant plusieurs années.

Le point de rivage du lac Seneca où nous sommes arrivés, contient un petit établissement de trois ou quatre maisons. Celle de M. *Nores* y a le premier rang ; c'est une jolie petite log-house bien propre, appuyée d'une autre qui contient un store ; on a de la peine à comprendre comment ce Nores, qui a une assez grande quantité de terres, de l'autre côté du lac, a bâti ces deux maisons sur un terrein qui ne lui appartient pas, et sur la seule promesse verbale de la compagnie de New-Yorck, quis'en croyait propriétaire, de le lui vendre quand il voudrait : promesse qu'elle

ne peut tenir aujourd'hui, puisque le réglement des limites fait passer cette propriété dans les mains du capitaine Williamson, dont Nores, faute de titres par écrit, ne peut exiger de dédommagement. Il y a lieu de croire que cette promesse de la compagnie, si elle est réelle, sera acquittée par le capitaine; indépendamment de sa propre disposition, qui le porte à la bienfaisance, il a dit-on le bon esprit, de voir encore son intérêt dans l'obligeance et la justice.

Une fabrique de potasse et de *perleasse* fait partie de ce petit établissement, et la navigation lui donne un grand avantage pour recevoir les cendres de tous les défrichemens qui se font sur les bords du lac, et pour en verser les produits, ou du côté de Geneva, ou de celui de *Catherinetown*, qui sont à ses deux extrémités. Le store que tient Nores lui procure à bon marché ces cendres, qu'il paie avec les marchandises qu'il tire de New-Yorck, et dont le port lui coûte trois dollars par 100 liv. de poids.

Potter.

Nos deux compagnons, qui avaient fait l'année dernière cette partie de voyage, nous

ont introduit le même jour chez M. *Potter*, riche propriétaire, possesseur de 25,000 acres, et vivant à huit milles de Friends-mill, sur une ferme considérable, dont 150 arpens sont déjà défrichés, et où nous avons reçu, sur la culture et ses produits, à-peu-près les mêmes informations que nous avions déjà prises chez Robinson. M. Potter était jadis, ainsi que sa famille, un des plus grands zélateurs de Gemaima; sa dévotion en cette prophètesse est aujourd'hui changée en mépris, même en haine; il a abjuré non-seulement sa doctrine, mais même toutes les habitudes des quakers; il vit sur sa propriété, plus en *gentleman* qu'aucun des propriétaires de ce canton; il a quelques domestiques, et ordonne les opérations de sa ferme plutôt qu'il ne les fait lui-même. Il est aussi possesseur d'un bon moulin à grain et d'un moulin à scie. Le même homme les fait valoir tous les deux au compte de M. Potter; son moulin à grain, borné aujourd'hui à moudre pour le public, n'a qu'une paire de meules; il est susceptible, par la force de l'eau, d'en recevoir au moins une de plus, qu'il se propose d'ajouter quand le pays sera assez habité pour leur assurer de l'emploi; le moulin à scie est aussi susceptible d'accroissemens; le prix qu'il prend,

c'est-à-dire, le prix commun dans le pays pour le sciage, est la moitié du bois scié, ou en argent six dollars par milliers de pieds. Nous avons été bien reçus de M. Potter et de sa famille, mais cependant avec plus de politesse que d'obligeance. M. Potter parle peu, et s'exprime en bons termes; mais il a, soit par embarras, soit par affectation, une sorte de réserve qui prête peu de ressources aux informations dont tous les voyageurs, et dont nous, en particulier, sommes si avides. Il faut convenir qu'il doit être très-ennuyeux pour un propriétaire d'être aussi imperturbablement fatigué de questions; c'est une vérité que je reconnais bien sincèrement, et cet aveu est un gage de la reconnaissance que les voyageurs éprouvent pour ceux qui ont la bonté d'y répondre.

Sucre d'Érable.

Tout le pays abonde en érables à sucre, et l'on y fait beaucoup de sucre.

Nous avons été à portée de nous assurer, 1°. que le produit commun des arbres est de trois livres de sucre en plein bois; 2°. que ce même produit s'élève jusqu'à six ou sept pour les arbres laissés dans les terreins dé-

pouillés de toute autre espèce ; 5°. qu'un barril du premier jus qui sort de l'érable, donne sept livres de sucre quand l'arbre est isolé, quatre quand il est en plein bois, et que le sucre se vend un schelling la livre ; 4°. qu'un barril du second jus donne trois quarts de gallon de mélasse, qui se vend un dollar le gallon ; 5°. que quatre à cinq barrils du troisième jus donnent un barril d'un vinaigre bon, doux, agréable ; 6°. que le vinaigre est meilleur, selon qu'il est plus concentré, tel, par exemple, que celui de Robinson, qui n'en tire qu'un barril de dix de ce troisième jus ; 7°. que pour être éclairci il doit être bouilli avec de la levure de pain ; 8°. que le troisième jus, qui n'est pas mis en vinaigre, mêlé avec égale quantité d'eau, fait un espèce de cidre d'un goût agréable ; 9°. que plus le premier jus est bouilli long-tems, plus le sucre est bon et beau ; 10°. que les arbres, pour produire long-tems et bien, doivent être *tapés* (1) avec soin, c'est-à-dire, pas trop ouverts et pas trop profondément, de manière à ce que l'eau de la pluie ne puise pas y séjourner aprés que le jus en est sorti, et que la plaie puisse se

(1) On appelle ainsi l'incision faite pour en laisser couler le jus.

refermer dans l'année ; 11°. que pendant la saison du jus, qui dure environ six semaines, à commencer environ du premier février, les jours de pluie et de gelée sont perdus, ce qui réduit souvent à un petit nombre ceux où l'on peut travailler utilement ; 12°. que cependant, le sucre peut être récolté avec assez d'abondance pour devenir objet de commerce, puisque deux personnes en font facilement, dans une saison, de cinq à six cents livres ; et qu'ainsi, la quantité peut en être multipliée en raison des bras que l'on pourrait se procurer, le nombre des érables étant prodigieux dans les cantons où ils croissent. Nous avons trouvé sur presque toute notre route le sucre excellent ; mais chez Robinson meilleur et plus beau qu'ailleurs, moins blanc cependant qu'à Asylum, où MM. de Vilaine et d'Andelot le clarifiaient avec des blancs d'œufs après sa cuisson. Nous avons bu aussi chez le bon Robinson une excellente liqueur, qu'il appelle *cherry-rum,* c'est du jus de cerises sauvages mêlé avec un peu de rhum ; et nous y avons appris que les cerisiers ne donnent jamais de fruit dans les bois, mais seulement quand ils sont isolés ; les autres arbres nuisent sans doute au complément de leur végétation. C'est à Robinson principalement

que nous devons nos informations sur le sucre d'érable, dont nous avons ailleurs encore acquis la confirmation.

Toutes nos courses dans les environs nous ont ramenés à Friends-mill, où nous avons trouvé le capitaine Williamson; ainsi, le parti que nous avons pris de faire cette petite excursion, au lieu de l'attendre à Bath, à été le meilleur que nous ayons pu prendre. Je ne veux pas omettre de parler de notre hôtesse, à Friends-mill. C'est une jeune femme, née et mariée à New-Yorck, que les spéculations de son mari ont amenée dans les pays nouveaux pour y tenir taverne; elle y est depuis deux mois seulement; mais son maintien, son ton, son air de décence et de bonne compagnie, la distingueraient parmi toutes les dames d'Amérique même qui ne tiennent pas taverne. Son mari, occupé de ses spéculations, est absent de cette maison presque depuis le tems qu'il l'y a établie. Cette jeune et jolie femme, intéressante sous tous les rapports, l'est encore par l'apparence d'une santé délicate qui la rend d'autant moins faite pour le métier très-fatiguant d'aubergiste en Amérique, qu'elle n'est encore aidée par aucun domestique, et qu'elle suffit à elle seule à tous les soins de son nouvel état, avec une

assiduité, mais aussi avec une grace, une décence qui seraient remarquables dans toutes les situations. Elle nous a tous intéressés, tous pénétrés de respect ; elle a plu entièrement à chacun de nous, et nous l'avons quittée désirant, comme elle, le retour de son mari, qu'elle attend prochainement, qui doit amener avec lui les domestiques qui lui sont nécessaires, et qui la soulageront des soins pénibles qu'on est fâché de lui voir prendre, et qu'elle ne pourrait continuer long-tems sans détruire le peu de santé qui lui reste. En tout nous avons rencontré dans ces cantons de plus jolies personnes que nous n'en avions trouvé encore dans notre voyage.

Notre ami Blacons, fatigué de sa chûte, inquiet d'en faire quelque nouvelle dans le chemin détestable que nous avions à refaire, nous a proposé le lundi d'aller nous attendre à *Canandargué*, et de s'épargner ainsi la fatigue de quatre-vingt mille de plus. Il faut aimer ses amis pour eux-mêmes ; cette vérité, généralement théorique, nous l'avons mise en pratique. Nous avons quitté Blacons à regret, mais nous lui avons donné sa liberté, non sans inquiétude qu'il ne s'égarât dans cette route, qu'il allait faire seul, toute facile et toute courte qu'elle soit. Il n'eût pas proba-

blement pris le parti de nous quitter, s'il eût pu prévoir que M. du Petit-Thouars et moi, nous égarant dans les premiers pas de notre route, nous devions prendre le chemin d'en haut, beau, et sans aucun des obstacles qui avaient provoqué sa chûte, et justifiaient ses inquiétudes.

Notre retour vers Bath ne nous a présenté aucun objet nouveau, que la rencontre d'un indien, ivre de whiskey, et nous en demandant encore. Il faisait partie d'une troupe dispersée dans les bois pour y chasser; il était avec son enfant; quoiqu'aucune habitation des Indiens ne soit rapprochée de plus de cent milles de ce pays, rien n'est plus fréquent que leurs excursions à une aussi grande distance pour chasser; ils vendent aux habitans qu'ils rencontrent les fruits de leur chasse, pour un dollar ou une bouteille de whiskey, et se conduisent d'ailleurs avec sagesse; personne ne se plaint ici d'eux, d'autant, d'ailleurs, qu'un ivrogne n'y est pas chose étrangère.

Établissement du capitaine Williamson.

Bath, le mercredi 11 juin. C'est ici qu'il faut venir pour voir comment en fait d'éta-

blissement de colonies, les succès sont mérités par l'intelligence, l'activité, la constante occupation, l'inaltérable poursuite d'un plan arrêté; et comment les succès couronnent avec nécessité ces indispensables conditions. Soit que le capitaine Williamson soit propriétaire pour lui seul des terres du Genessée, sur lesquelles il a fait ces établissemens, soit qu'il en partage la propriété, soit, ce qui est plus probable, qu'il n'agisse que comme l'agent intéressé du riche M. Pultney, de Londres, véritable propriétaire de ces terres; c'est de lui seul dont il faut parler quand il est question de ces immenses établissemens, puisqu'il en est seul le créateur, qu'il les dirige seul, et qu'il y agit en dernier ressort.

C'est en 1791 que les terres du Genessée ont été achetées à Londres de M. Morris, à raison d'un schelling l'acre, c'est-à-dire toute la partie de la préemption de Massachusetts, dans le pays du Genessée, qui n'avait pas été précédemment vendue; il les avait achetées lui-même cinq pences de M. Phips. Le marché fut fait sur l'opinion que cette partie contenait un million d'acres, et à la condition que les cinquante mille livres sterlings qu'il a fallu payer sur le champ à M. Morris seraient par lui rendus, si le capitaine Williamson,

qui allait visiter ces terres ne les trouvait pas conformes à l'indication qu'on en avait donnée. Les terres ont convenu au capitaine Williamson, et le marché a été conclu. Il faut même dire à l'honneur de M. Morris que l'arpentage de ce *tract* ayant montré environ cent vingt mille acres de plus qu'il ne le croyait en le vendant, il n'a fait à M. Williamson aucune difficulté de les lui livrer, sans exiger aucune somme additionnelle, parce qu'a-t-il dit, il avait eu l'intention de vendre sans restriction la totalité restante de la préemption. Il eut certes eu beau jeu pour chicaner sur cette livraison gratuite, s'il n'eut pas eu la générosité et la libéralité de sentimens qu'il montre dans toutes les transactions qu'il fait, et qui font sincèrement désirer, qu'il se tire heureusement de l'embarras actuel de ses affaires.

Le tract du capitaine Williamson borné d'un côté par le lac Ontario, d'un autre presqu'en totalité par la rivière de Genessée, a environ quatre-vingt milles de long sur trente à quarante de large. Quoique des terres précédemment vendues se trouvent au milieu de ce tract, elles n'en interrompent point la contiguité dans tous ses points. Le capitaine Williamson a ajouté quelques autres achats à

ceux qu'il tenait de M. Morris, et s'est composé ainsi une propriété d'un million cinq cents mille acres. Après avoir parcouru pendant six mois tous les points de cette étendue, il s'est arrêté au projet de commencer à la fois plusieurs grands établissemens au lieu d'en faire un seul. Les points de Bath sur le creek du *Connectéon;* de Williamsburg, sur la rivière de Genessée; de Geneva, à la tête du lac Seneca; et du grand Sodus, sur le lac Ontario ont été ceux qu'il a choisis pour y faire des villes, et pour donner ainsi différens centres à ces établissemens. Il a divisé toute sa possession en quarrés d'environ six milles sur six, dont quelques-uns cependant ont plus d'étendue par des circonstances particulières; chacune de ces divisions est destinée à être un township.

Il a promptement jugé que ces terres excellentes (car elles sont presque toutes de la première qualité), seraient promptement vendues s'il pouvait parvenir à les faire connaître. Sa première opération fut en conséquence de faire une communication de ce nouveau pays avec Philadelphie; on n'y pouvait précédemment arriver qu'en regagnant New-Yorck par Albany, et c'était un trajet de cinq cents milles. En joignant le chemin qui de Northumber-

land poussait jusqu'à l'embouchure du Loyalsock, dans la branche ouest de la Susquehannah ; il a abrégé ce trajet de près de trois cents milles. Cette route, qui vient à Bath par Painted-post, est continuée jusqu'à Williamsburg. Une autre a été faite de Bath à Canandargué, une autre de Bath à Geneva, une autre de Canandargué au grand Sodus ; plusieurs autres encore ouvrent des communications, sinon d'une aussi grande utilité, du moins assez importantes. Pour donner à ces terres la première activité, il a bâti dix moulins, trois à grains, sept à scie, des maisons sans nombre, et fait des défrichemens dans plusieurs points. Ces dépenses considérables faites avant de rien vendre, et auxquelles il avait les moyens de satisfaire, il les a jugées très-habilement le meilleur placement d'argent qu'il pût faire.

Il avait appelé à grands frais quatre-vingt familles d'Allemagne ; elles devaient être choisies dans le fond de la Saxe. Elles ont été prises par son agent à Hambourg parmi celles que le besoin, la paresse, les mauvaises affaires de tous les genres portent en foule à ce port pour émigrer. Ces familles en arrivant ont été établies dans de petites fermes, et ne les ont pas défrichées. Entretenues par les provisions

visions du capitaine, elles ont à peine travaillé aux chemins qu'elles devaient faire en totalité ; et leur chef, l'agent qui les avait ainsi choisies, après avoir vécu avec eux dans l'ivrognerie, la paresse et l'insolence, gagné, dit-on par les Anglais, les a toutes fait déserter à la fois pour le Canada, et a déserté avec elles.

Cette contrariété aussi dispendieuse que déconcertante pour les travaux urgens du capitaine ne l'a pas découragé. Les ouvriers étrangers ont été remplacés sur le champ par des ouvriers du pays, et avec un prodigieux avantage pour les progrès du travail et pour l'économie.

Les chemins faits, ou au moins bien en train, les terres ont commencé à se vendre; elles l'ont été à un dollar l'acre dans le principe, et c'était il y a seulement deux ans; elles le sont aujourd'hui à trois dollars. Environ huit cents mille acres déjà sorties des mains du capitaine Williamson, ont couvert toutes ses dépenses, même celle d'achat, et il avoue cinquante mille livres sterlings de profit par-delà.

Ses dépenses premières ont sans aucun doute été la principale base de ces avantages si grands et si prompts; mais il fallait les faire avec discernement, avec activité, avec un

plan irrévocablement suivi; il fallait joindre aux grands moyens pécuniaires une réunion d'autres petits moyens qui, quoique secondaires, puisqu'ils ne pouvaient pas exister utilement sans ceux d'argent, sont de fait capitaux en eux-mêmes, puisque sans eux les grandes dépenses seraient bien moins profitables.

Le capitaine Williamson s'est tenu constamment dans ses établissemens, et par cela seul il s'est donné un prodigieux avantage sur les grands propriétaires de terres, spéculateurs particuliers, ou compagnies, qui résident dans les villes. Occupés le plus souvent du jeu sur la place, dont le grand profit est plus prochain et plus tentatif pour eux, que celui de la vente de quelques acres de terre, les spéculateurs citadins fatiguent et dégoûtent les gens qui voudraient en acheter, les obligent à des frais de voyage, à des longueurs de correspondance qui leur font attendre long-tems une réponse décisive, ou qui les contraignent pour la hâter à des dépenses quelquefois considérables, et réellement inutiles à leur établissement. Le capitaine Williamson, toujours dans ses propriétés, toujours abordable dans tous les momens du jour à ceux qui ont affaire à lui, termine les marchés, lève les

difficultés en un quart-d'heure de conversation; et l'homme venu des contrées habitées pour voir ces terres, et pour en acheter, content du peu de frais qu'il a été obligé de faire, de la promptitude de l'expédition, et de la bonne réception du capitaine remplit à son retour son voisinage de sa satisfaction, et ramène avec sa propre famille quelques autres nouveaux settlers qui font eux-mêmes des prosélites pour la même raison et de la même manière.

Les terres du capitaine Williamson sont affranchies de toute contestation; ses titres sont en règle; toutes ses terres sont connues: ainsi l'homme qui achète le fait avec sécurité, et peut, comme le capitaine Williamson lui-même, embrasser à la fois tous les points de son affaire: second avantage nécessaire pour vendre et acheter des terres; mais, qui pour cela, n'en est pas moins négligé de presque tous ceux qui se mêlent d'en vendre. Ses terres vendues d'abord à un dollard, puis à douze schellings, puis à deux dollars, enfin à trois, le sont toujours avec la condition que tant d'acres seront défrichés, tant de familles établies dans dix-huit mois: cette dernière clause n'est exigée que de ceux qui en achètent de grandes quantités; ceux qui n'achètent que de petits lots, jusqu'à cinq à six cents, même 1000,

acres, ne sont soumis, par le marché, qu'à établir une famille. Aucun marché n'est fait sans cette clause absolument coërcitive, et réellement importante; car le tems donnant par lui seul une valeur plus considérable à ces terres, l'homme qui les a, désire de n'en être pas dépossédé, et se conduit en conséquence. S'il vend avant les dix-huit mois expirés, l'acheteur est soumis à la même clause; et le capitaine Williamson, qui ne connaît que le premier marché, et la terre pour gage de son exécution, rentre en possession des lots vendus, si les conditions ne sont pas remplies.

Cette sévérité n'est pas toujours exercée, quand quelques obstacles connus ont empêché ou retardé l'exécution de la clause. Le capitaine Williamson est trop éclairé pour ne pas sentir que son intérêt est de se montrer facile, juste et bon: mais elle peut l'être, et l'a été assez de fois pour être un grand véhicule à l'inertie de certains acquéreurs; d'où il résulte que cette clause est d'un grand avantage pour le bien général de son affaire; car plus il y a de terres défrichées, plus celles qui sont encore à vendre acquièrent de valeur.

Les conditions des paiemens sont, une moitié trois ans après l'époque du premier marché; l'autre au bout de six ans: les intérêts des

sommes courant dix-huit mois après le marché.

A cette condition de paiement, infiniment avantageuse pour l'acquéreur, puisque s'il veut promptement commencer le défrichement de ces terres, il peut facilement en avoir touché des produits avant le moment où l'intérêt commence à courir, et trouve même souvent dans ses récoltes de quoi fournir au premier paiement; le capitaine ajoute, pour les familles vraiment pauvres, l'avance d'une vache, d'un bœuf, d'une maison, etc. Il fait ces avances avec discernement, avec prudence; il en fait peu, mais il en fait assez pour attirer des colons par l'opinion méritée de sa bienfaisance, et il n'a encore été la dupe de ces sortes d'avances, que pour les familles allemandes. Ce genre de secours vraiment important, ne peut être bien donné que par le propriétaire résidant auprès de ses terres. Un propriétaire éloigné, ou une compagnie, ne peuvent que se faire des règles générales qui entraînent à trop de dépenses, ou qui privent souvent d'habitans précieux.

Jamais le capitaine Williamson ne commence un établissement sans avoir pourvu à ce qu'il soit approvisionné : de manière toutefois que ses approvisionnemens, qui ne semblent jamais lui appartenir, ne paraissent que

quand le défaut de prévoyance ou de moyens des colons les expose à la nécessité ; s'ils étaient connus plutôt, ils engourdiraient la vigilance des habitans ; le capitaine sait leur préparer des secours en cas de malheur sans exciter leur paresse.

Il en use de même pour ses établissemens déjà faits ; et jamais cette précaution, quand elle n'a pas paru nécessaire, ne lui a rien coûté, parce que le débit des denrées de première nécessité est toujours facile dans un pays aussi vaste et aussi nouveau.

Il encourage tous les nouveaux établissemens en y prenant part. Si cinq ou six nouveaux colons projettent de faire une réunion de maisons, il en bâtit lui-même une plus belle ; cette dépense qui, au premier aspect, semble de générosité, ou pourrait paraître d'affectation, est encore d'un bien bon calcul ; car le lot sur lequel il bâtit décuple de valeur ; un acquéreur, au moins un locataire, se présente bientôt, et des différens moulins et maisons, que jusqu'ici il a construits de ses propres deniers, il n'y en a pas un seul qui ne lui ait rapporté deux ou trois fois plus qu'il ne lui avait coûté.

Il n'est pas d'année où il ne visite au moins une fois chacun de ses établissemens, et où,

en répandant de l'activité par sa présence, il ne se rapproche encore plus de chacun des points où il a des terres à vendre; ce qui ajoute à la facilité de leur débit, à la commodité et à la sécurité des acquéreurs. Enfin à tous ces moyens principaux, il en ajoute que les circonstances, les localités fournissent; ainsi sans parler, par exemple, des médecines en abondance qu'il a en dépôt dans tous les chefs-lieux de sa concession, et qu'il fait distribuer selon les besoins, il encourage, par des prix, les jeux, les courses des jeunes gens; il anime des courses de chevaux, pour élever la race, et joint à ce moyen excellent quand il peut prendre, celui d'avoir de beaux étalons, dont cependant il ne fait couvrir que les jumens des propriétaires qui paient, par une suite de raisons qu'entendent tous les gens qui se mêlent de chevaux, et qu'il serait inutile de détailler ici.

Enfin il est au moment de donner le dernier coup de force à son établissement. Il va en Angleterre à l'automne prochain, et reviendra au printems suivant; non-seulement il ramènera en chevaux, en bétail et en moutons, tout ce qu'il pourra réunir de races plus parfaites; mais encore il rapportera des modèles de tous les instrumens d'agriculture, qui sont

si bien calculés, si bien faits, dans ce grand pays, le plus habile, le plus avancé de tous pour les arts utiles, et particulièrement pour tout ce qui tient à l'agriculture. Ainsi le capitaine Williamson ne se bornera point à donner à son vaste canton un grand avantage sur les autres; il sera encore le bienfaiteur de l'Amérique entière dont il avancera sûrement l'agriculture, en lui présentant, en lui communiquant des moyens de succès éprouvés par l'expérience.

Tout ce que je viens de dire est le résultat de ce que nous avons vu nous-mêmes, ou su du capitaine pendant le séjour que nous avons fait à Bath, et encore de ce que nous avons appris depuis que nous sommes dans le Genessée, où il est considéré, aimé, respecté, révéré de tout ce qui en parle. Quelle belle existence, quelle grande, quelle désirable existence! et qu'il y a loin d'elle à celle de courtier et d'agioteur! Et moi aussi j'avais fait des établissemens, non dans un pays nouveau, mais en France, où il y avait tant de bien à faire, mais dans mes terres où je répandais l'industrie. Je voulais rendre le pays riche et instruit; j'espérais ajouter au bonheur de ma situation par le bonheur de tout ce qui m'entourait; de grands succès couronnaient déjà ces entreprises, qui

n'avaient, en vérité, d'autre but que le bien de mon pays et de tout mon canton, et j'ai été obligé de fuir de ce pays que j'avais si bien servi; j'en suis banni ; toutes mes espérances se sont évanouies comme l'ombre, et je suis errant, isolé, sans patrie ! La vie est-elle donc entièrement finie pour moi? Eloignons ces retours sur moi-même, ils sont trop pénibles et trop inutiles, et revenons au capitaine.

Dans les quatre jours que nous avons passés chezlui, nous avons vu les divers établissemens faits ou commencés autour de Bath ; il destine cette ville à être capitale de comté ; ce comté, maintenant celui d'Ontario, devant être à la première session de la législature de New-Yorck, divisé en deux, dont le premier, conservant son nom, aura Canandargué pour capitale, et dont l'autre, où Bath sera la ville principale, prendra le nom de comté de Bath.

M. Williamson fait construire à Bath une école ; il la dotera de quelques centaines d'acres de terre, et en soutiendra le maître, tant que les rétributions exigées pour les enfans qui la suivront, ne lui vaudront pas un salaire suffisant ; mais il veut, avec raison, un bon maître.

Il va faire construire une cour de justice, une prison ; la taverne, aujourd'hui existante,

a été bâtie à ses frais, et lui a été rachetée avec un grand profit. Il en construit une autre, pour établir une concurrence, et un Anglais occupe déjà une partie de ce bâtiment non achevé et qui contiendra aussi une salle de bal.

Il vient de faire élever à Bath, mais de l'autre côté du Connectéon, un moulin à grain et deux moulins à scie; ces trois usines, très-bien construites, sont, par la force immense de l'eau, susceptibles de recevoir un grand accroissement; il fait un pont pour y communiquer, et ce pont sera également utile à la route de Williamsburg qui passe au pied de ces montagnes. Ces moulins achevés ne coûteront pas plus de cinq mille dollars, et déjà on en offre douze mille cinq cents, avec un lot de cent acres seulement. Il tient plusieurs fermes autour de Bath, de différente étendue : un bon laboureur qui demeurait près de lui en Ecosse en a la direction, et elles sont mieux tenues, mieux labourées qu'aucune que j'aie vu encore jusqu'ici. Il a au moins une ferme à son compte dans chacun de ces établissemens; elles sont toutes couvertes des plus beaux bestiaux, et il les garde ainsi dans ses mains, jusqu'à ce que le plaisir d'obliger quelques amis, ou des offres considérables les en fassent sortir.

A tous ces établissemens dont j'ai déjà parlé,

le capitaine va en ajouter incessamment deux nouveaux sur le lac Ontario, l'un à *Rondigut*, à l'embouchure de la Genessée; l'autre à *Bradick*, trente milles plus loin. L'incertitude de la guerre entre les Anglais et les Américains, l'avait empêché d'y penser plutôt, et avait, en conséquence, retardé les travaux du grand Sodus. L'année dernière même le général *Simcoë*, gouverneur du Haut-Canada, regardant les forts de Niagara et d'Oswego, que les Anglais, en dépit du traité, conservaient dans leurs mains, comme une véritable propriété anglaise, et étendant cette opinion de propriété jusqu'à tous les bords du lac Ontario, avait fait enjoindre au capitaine, par un officier anglais, de ne pas continuer cet établissement. La réponse du capitaine fut fière; mais il ne s'en conduisit pas moins avec toute la prudence nécessaire à la circonstance. Tous ces obstacles sont aujourd'hui levés, par la certitude de la paix, et plus encore par le nouveau traité. On assure que la position du grand Sodus est choisie dans la partie de la côte qui assure le meilleur abri aux vaisseaux; qu'il est le port le plus profond, le plus aisé à défendre, et le mieux orienté; il est facile, à la seule vue de la carte, de juger de quel immense avantage ce port sera pour cette partie des

États-Unis; soit qu'on le considère comme port de guerre, ou seulement comme destiné au commerce.

Après avoir parlé du capitaine Williamson comme chef du plus grand établissement nouveau fait encore en Amérique; il me reste à en parler comme particulier, exerçant les vertus hospitalières ; et je dirai, avec vérité, que tout ce que la bonne éducation, la connaissance du monde, peuvent ajouter à l'obligeance, à la bonhommie, à la gaîté et à l'esprit, se trouvent chez lui. Nous avons été quatre jours dans sa maison, du matin au soir, sans en être le moins du monde embarrassés. Si l'on nous accorde à nous-mêmes quelque savoir vivre, c'est, je crois, le plus grand éloge que l'on puisse donner à la franchise de sa politesse.

Il n'a pas paru non plus moins à son aise lui-même, que si nous eussions été absents ; il a fait ses affaires devant nous ; il en a tant que le jour dure et dès qu'il commence. Nous l'avons vu recevoir les différentes classes d'hommes qui abondent dans son bureau, avec une patience, une bonhommie, une gaîté inaltérables ; ils arrivent tous avec confiance, il les renvoie tous contens ; aucun moment de la journée n'est interdit à ceux qui ont affaire à lui. Il interrompt la conversation avec

ses amis, ses heures de repas, pour entendre ceux, qui le demandent. Les esprits dépréciateurs qui, de cette continuelle facilité à recevoir tout ce qui vient, concluraient que l'avidité le conduit, seraient bien injustes, d'après ce que disent de son caractère tout ceux qui ont affaire à lui, sans en excepter ceux qui lui ont acheté des terres, dont un grand nombre, à la vérité, a fait des profits énormes par des secondes ventes. Mais fallut-il convenir que l'intérêt fût son motif, il faudrait souhaiter encore à tous ceux possédés de cette passion, de la satisfaire par des moyens aussi loyaux, aussi nobles, aussi agréables dans leur expression.

Le prix des denrées de toute espèce, celui des bestiaux, celui des journées d'ouvriers, est, ou se rapproche tellement d'être le même que celui de *Friends-settlement*, qu'il est inutile de les quoter ici ; le prix de la charpente y est de quatre pences par pieds d'équarrissage, et deux dollars par six pieds quarrés pour le placement des petites planches sur les côtés et des bardeaux sur le toit. Les marchandises du store sont beaucoup plus chères que chez madame *Hill*, à Friends-mill ; dans ces nouveaux établissemens, la bonne-foi seule du marchand peut fixer le prix ; car les besoins ne peuvent se satisfaire que chez lui,

et l'Américain ne marchande jamais. Les prix des planches sont aussi au moulin du capitaine, plus chers qu'ailleurs ; il fait payer six dollars pour le sciage du mille, et le moulin toujours employé peut en scier six mille dans les vingt-quatre heures ; il les vend neuf schellings le cent. S'il reste propriétaire de son moulin, il baissera bientôt son prix ; mais il dit qu'en le baissant à présent, il découragerait les autres habitans qui veulent construire des moulins, et dont la concurrence seule réduira bientôt naturellement les prix.

On nous assure ici que la température y est beaucoup plus modérée en hiver et en été que dans la Pensylvanie ; que les hivers ne durent que quatre mois ; que les bestiaux y paissent même alors dans les bois, et que l'on n'y fait de provisions pour ce tems que pour les animaux que l'on veut engraisser, la neige n'étant jamais assez épaisse pour couvrir toutes les herbes dont ils se nourrissent.

L'inculpation d'insalubrité, constamment faite à cette partie du pays, n'a pu être entièrement justifiée par le capitaine Williamson, malgré le désir qu'il en avait ; il la réduit à l'effet que le climat fait toujours aux nouveaux colons, mais qui se borne, dit-il, à quelques accès de fièvre dans la première ou la seconde

année de leur établissement, qui ne reviennent plus aprés, et ne sont jamais mortels. Tous les habitans disent la même chose. Il est toutefois certain que ce pays est rempli d'eaux stagnantes, auxquelles la population et la culture donneront sans doute un cours, mais n'en ont point encore donné, et que les eaux à boire sont généralement mauvaises. La fièvre en est plus commune, et les nouveaux settlers n'en abondent pas moins.

Quoique nous ayons couché à la taverne, nous avons, comme je l'ai dit, passé toutes nos journées dans la maison du capitaine, où nous étions plus tranquilles que dans cette bruyante auberge, grande comme la main, et tellement pleine que nous y avons couché une nuit vingt-cinq dans deux chambres et dans six lits, et ces chambres sont de petits greniers ou galetas ouverts au vent et à la pluie.

L'habitation du capitaine est une collection de petites maisons en troncs d'arbres et en menuiserie, collection encore très-informe, mais qu'il se propose de rendre bientôt régulière. Quant à sa manière de vivre, elle est simple et bonne; un bon plat de viande fraîche, des légumes et du vin; aucune magnificence, aucun luxe, mais aisance, abondance, *comfort;* ainsi on jouit et on n'offusque personne.

Une vingtaine de maisons composent aujourd'hui la totalité de la ville de Bath, bâtie dans un des plis que fait le Connectéon dans son cours. Les rives de ce creek sont bordées, de l'autre côté, de montagnes assez élevées, couvertes, en grandes parties, de pins et d'hemlock.

Mes premiers projets avaient été de passer seulement un jour chez le capitaine Williamson; ses instances nous en ont fait rester un de plus, et la nécessité un troisième; au moment où nous partions, mon cheval s'est trouvé boiteux, et quoiqu'on nous assurât qu'il pourrait faire la journée sans inconvénient, le capitaine a insisté pour que nous demeurassions un jour de plus à Bath. Sans l'inquiétude que tous ces délais devaient donner à Blacons, nous n'aurions pas hésité une minute. M. Guillemard a tranché la difficulté, en se proposant pour aller lui-même rassurer notre compagnon, et nous nous sommes alors rendus, du Petit-Thouars et moi, aux obligeantes instances du capitaine, avec un véritable plaisir.

Madame Williamson, que nous n'avions pas vue les deux premiers jours, a paru à dîner le troisième; à en juger par sa contenance, l'embarras, la timidité, nous avaient jusqu'alors privés

privés de sa compagnie. C'est une Bostonienne, qui avait épousé le capitaine lorsque, dans la dernière guerre, étant au service d'Angleterre, il se trouvait prisonnier à Boston, où il avait été mené par un corsaire, qui avait pris le bâtiment sur lequel il venait rejoindre le régiment auquel il était attaché. Madame Williamson a depuis suivi son mari en Écosse, et ensuite au Genessée. C'est une femme encore jeune, assez fraîche, très-polie, peu parlante, et mère de deux jolis petits enfans, dont une fille de trois ans, est une des plus charmantes que j'aie vu, et nous l'avons trouvée telle, à la grande satisfaction de ses parens.

Route à Canandargué.

Bêtes et hommes étant tout à fait remis par les bons soins du capitaine, nous avons enfin pris congé de lui le vendredi 12 juin, nous promettant réciproquement de nous écrire, et nous offrant mutuellement tous les services qui pourraient dépendre de nous. Il faut convenir que mon camarade du Petit-Thouars et moi n'avions rien à perdre à ce marché.

Nous avons traversé, en quittant Bath, un petit établissement de quatre familles anglaises

arrivées depuis six mois seulement de Londres. Ce sont, pour la plupart, des scieurs de bois employés par les ébénistes *(cabinet makers)* de cette grande capitale. Ces hommes travaillent aujourd'hui pour eux, et ont chacun une ferme de quatre-vingt-dix acres ; ils les défrichent en s'aidant mutuellement de leurs bœufs, et de leurs bras, voient devant eux une fortune raisonnable bien assurée, et en l'attendant, jouissent de l'indépendance, qui est une fortune très-réelle quand on a de quoi vivre, et ces gens sont déjà hors du besoin. Leur log-house a un certain air de propreté et d'arrangement qui fait reconnaître des familles venues d'Angleterre ; le choix de quelques livres (partie de leur ameublement), quelques-uns de leurs propos, les font croire méthodistes exaltés.

Ces nouveaux settlers anglais font du sucre d'érable plus beau que nous n'en avions encore vu, sans en exclure celui d'Asylum. Ils sont établis ici bien nouvellement, cependant deux de leurs femmes ont déjà la fièvre, et aucune n'a l'air bien portante. Plus loin, à dix-huit milles de Bath, nous avons encore trouvé une famille fiévreuse, arrivée l'automne dernier du Maryland; enfin, quatre milles plus loin encore, nous avons trouvé mistriss *Beyers*, chez

qui nous nous sommes arrêtés, attaquée aussi d'une fièvre intermittente, dont les accès se répètent tous les jours. Puisse cette fièvre n'être, comme le dit le capitaine Williamson, qu'un tribut au nouveau climat, qui ne se paie qu'une fois; mais tous les caractères d'insalubrité se trouvent dans ces terres, d'ailleurs réellement excellentes; eaux stagnantes, émanations phosphoriques, creeks bourbeux, mauvaise eau, point de source. Nous avions du quinquina dans nos sacoches, nous l'avons partagé avec madame Bevers, en lui prescrivant la manière d'en user, et lui avons donné une lettre pour faire connaître au capitaine le besoin que cette famille avait d'une quantité de ce remède plus considérable que nous ne pouvions lui en laisser. Nous croyons assez connaître le capitaine pour penser que par cet avis nous commencions à acquitter une partie des obligations que nous avions contractées envers lui.

A nos conseils pour la guérison de la fièvre de cette pauvre femme, il est aisé de croire que le mari a eu pour nous le respect qu'entraîne toujours dans ce nouveau pays la profession de *docteur*. Il a cependant été désabusé de l'honneur qu'il nous faisait, quand il nous a vu refuser constamment le paiement de

ce quinquina, qu'il nous a offert à plusieurs reprises.

Si nous n'avons point passé chez Bevers pour des docteurs de profession, on ne nous y a pas moins cru cependant des docteurs habiles, car parmi dix à douze hommes qui cherchaient comme nous abri et nourriture dans cette cahutte, plusieurs nous ont montré des blessures et des contusions dont ils nous demandaient le remède; nous nous en sommes tirés avec le conseil d'eau et du sel, et la simplicité de notre ordonnance, qui peut-être n'eût pas trouvé faveur auprès des paysans d'Europe, n'a pas diminué la haute opinion que ces bonnes gens avaient prise de notre savoir. Cette caravanne, que nous rencontrions, était composée d'arpenteurs et de quelques autres hommes venant d'examiner des terres qu'ils projettent d'acheter au haut du lac de Canandargué; je dis au haut, parce c'est vers ce point qu'une chaîne de montagnes d'environ dix à douze milles de long, fait la séparation des eaux qui coulent vers le midi, et de celles qui vont grossir les eaux du fleuve Saint-Laurent.

Nous avons trouvé dans cette caravanne un jeune homme qui avait été mordu au genou par un serpent-sonnette, en pêchant sur le

bord du lac Canandargué. La douleur de la piqûre fut peu vive dans le premier moment ; mais une heure après, l'enflûre commença, elle s'étendit dans toute la jambe jusqu'au pied, et devint telle, qu'il ne pouvait remuer aucune des jointures affectées de cette enflûre ; du jus de l'herbe connue dans le pays sous le nom de l'*herbe au serpent*, mis avec du lait en cataplasme sur la piqûre et l'enflûre, et quelques gouttes de ce jus avalé pur, ont guéri ce jeune homme en six jours ; il ne lui restait pas même de marque de la morsure, sans quoi probablement nous aurions encore été chargés de sa guérison. Les exemples de ces piqûres sont extrêmement rares, et n'ont même jamais lieu que quand le serpent est touché ; autrement il s'enfuit toujours ; il est d'ailleurs facilement tué par le coup de la plus mince baguette.

On lit par-tout que les animaux sauvages de l'Amérique sont beaucoup moins féroces que ceux des autres parties du Monde, cette assertion est répétée ici par tous ceux à qui l'habitation des bois en donne l'expérience. Les ours, les loups, les panthères mêmes, fuient devant l'homme, et les exemples d'accidens causés par ces animaux, sont inouis, ou du moins tellement rares, qu'on pourrait

presque douter de leur existence. Les nouveaux settlers peuvent donc compter leurs dangers pour rien, ou pour peu de chose. L'accident le plus redoutable aux habitans de ces forêts, quoique cependant rare aussi, grace au ciel, c'est celui de perdre leurs enfans dans les bois. Ces malheureux petits enfans, s'ils ne sont pas veillés de près, sortent de la maison, qui, dans les premiers tems n'est environnée d'aucune clôture, s'égarent et ne peuvent retrouver le chemin pour revenir. Il est vrai qu'alors tous les voisins, même des habitations éloignées se rassemblent pour les chercher ; il arrive souvent qu'ils les retrouvent, mais il n'est pas sans exemple que quelques-uns aient été entièrement perdus : on en a aussi quelquefois retrouvé de morts de faim ou de peur.

De chez Bevers, nous avons été coucher le samedi 18, chez le capitaine *Metcalf*, qui tient taverne à huit milles plus loin. *Watkinstown* est le nom de ce township, il le tient de plusieurs familles de ce nom, qui en sont les plus grands propriétaires. Les chemins, dans presque tout le trajet de Bath chez Metcalf, sont mauvais ; ils sont presque toujours tels dans les bonnes terres après la pluie, de sorte que, tant que la route ne sera pas faite

avec art, l'intérêt des propriétaires et des voyageurs, sera, sur ce point, absolument opposé.

A deux milles de Bevers, nous avons trouvé le commencement d'une chaîne de montagnes, que nous supposons faire, dans cette partie, la séparation des eaux de la Susquehannah, et de celles des lacs.

Après l'établissement anglais auprès de Bath, on ne trouve plus d'établissemens qu'à dix-huit milles, puis à vingt, puis à vingt-deux de distance. Ils sont plus rapprochés entre Metcalf et Canandargué. Les terres appartenantes au capitaine Williamson, finissent chez Bevers. Celles qui suivent jusqu'au-delà de Canandargué, avaient, avant l'achat du capitaine, été vendues par Robert Morris, ou par MM. Phips et Garum, premiers acquéreurs. Metcalf, par exemple, tient les siennes de ces derniers, à un schelling l'acre, et ne les a achetées qu'il y a trois ans; il en a acheté 1000 acres, et en a revendu plus de la moitié, aucune au-dessous d'un dollar, beaucoup trois, quelques-unes vingt-cinq. Les fortunes ou au moins les gains considérables faits en terres dans toute l'Amérique, particulièrement dans cette partie, sont innombrables.

Parmi tous les divers défrichemens que nous avons traversés, nous en avons trouvé plusieurs abandonnés ; cet évènement est commun dans tous les nouveaux pays, et l'expérience prouve même que sur dix nouveaux settlers qui défrichent au commencement d'un nouvel établissement, neuf au moins n'y sont plus au bout de deux ans, et que les seconds et quelquefois même les troisièmes settlers seulement, sont les colons solides ; ceux-ci profitant des travaux, des dépenses des premiers, restent dans le pays, et sont ainsi réellement utiles à l'établissement.

Le capitaine Metcalf, indépendamment de toutes ses terres et de sa taverne, a un moulin à scie, où il peut scier, par jour, 4,500 pieds de planches. Il envoie ces planches à Canandargué par le lac ; elles y reviennent à dix schellings le mille. Le bled coûte ici six schellings le boisseau, le maïs quatre. Il y a à Watkinstown, un maître d'école qui reçoit douze dollars par mois. Les seules familles qui contribuent à ce salaire, ont le droit d'envoyer leurs enfans.

La route jusqu'à Canandargué, est mauvaise, boueuse, presque toujours sous l'eau pour les trois premiers milles ; plus loin, elle est moins plate et meilleure ; la terre est

noire jusqu'à plus d'un pied de profondeur. On trouve, dans ce trajet, un ou deux défrichemens assez considérables, faits sur un terrein brûlé par les Indiens; d'ailleurs peu d'habitations. Le petit nombre de charrues qu'on y voit, sont attelées de bœufs. Les bois sont épais et beaux; érables, bouleaux noirs, chênes, hickorys, hemlochs, hêtres. La fièvre est par-tout.

Le lac de Canandargué, que l'on trouve à quatre milles de la ville, présente un aspect agréable. Les bords en sont variés, et peut-être leur vue nous a-t-elle plû encore davantage, par l'ennui que nous éprouvions de la longue et fatiguante uniformité des bois. Du côté opposé à celui que nous avons suivi, est un grand verger, dont le cidre se porte à Canandargué.

Canandargué. Rencontre d'Indiens.

Ce township, chef-lieu du comté Ontario, est situé au bas du lac de Canandargué, qui lui donne son nom. Dans le terrein qu'occupe la ville, il n'y avait, il y a quatre ans, qu'un comptoir, où se faisait le commerce avec les Indiens; on y compte aujourd'hui quarante maisons. Ce terrein avec cinquante milles

acres peut-être autour, est un de ces tracts dépendans de la préemption de Massachusetts, vendus avant le marché du capitaine Williamson.

La ville, bâtie sur une hauteur, n'en est pas jusqu'ici plus saine. Quand M. de Blacons y vint l'automne dernier, il y trouva beaucoup de fièvres; on lui dit que la saison avait été pluvieuse, et que cette partie de l'année était celle où effectivement quelques fièvres se déclaraient : nous sommes à présent au mois de juin, et nous en avons trouvé autant, si ce n'est plus qu'il n'y en avait l'automne passé. Le seul espoir est donc à présent dans le tems, dans les défrichemens, dans les travaux que la grande habitation procurera. Les maisons de Canandargué sont toutes en bois, mais mieux bâties que celles d'aucune des villes que nous ayons encore vu; ce sont, pour la plupart, des maisons en menuiserie, bien faites, bien peintes; quelques-unes sont précédées de cours, entourées de jolies palissades. Le bâtiment de la maison de Justice est tout-à-fait joli. Quelques gens riches habitent cette ville; parmi eux sont MM. Phips et Garum, anciens propriétaires de ces terres; M. Thomas Morris, fils de M. Robert Morris de Philadelphie, agent de son père pour une

grande partie des terres qu'il a dans ces cantons, et pour beaucoup d'autres sur le bord et au-delà de la rivière de Genessée, dont il a acheté la préemption, et qui sont encore occupées par les Indiens. M. *Chipping*, super-intendant des affaires des États-Unis avec les Indiens; et beaucoup d'autres dont j'ignore le nom. Deux tavernes, quelques stores, quelques boutiques d'ouvriers, peuplent aussi cette ville, dont la progression annuelle en nouveaux établissemens, n'est pas considérable, sur-tout en habitans travailleurs; les habitations dans les environs ne sont point encore multipliées; les terres ainsi que les lots de la ville, sont en général possédés par des propriétaires qui les ont achetés par spéculation, et qui attendent, pour les revendre, que le tems en élève le prix. Des puits fournissent la seule eau qui se boive à Canandargué, et elle est assez mauvaise. D'ailleurs, aucune source, ni dans la ville ni dans les environs, pas même de creeks plus près que quatre à cinq milles; par conséquent, aucun moyen d'avoir des moulins plus rapprochés.

Le pays fournit, dit-on, assez de bled pour sa consommation; il ne s'y vend même que six schellings le boisseau. Mais les bois con-

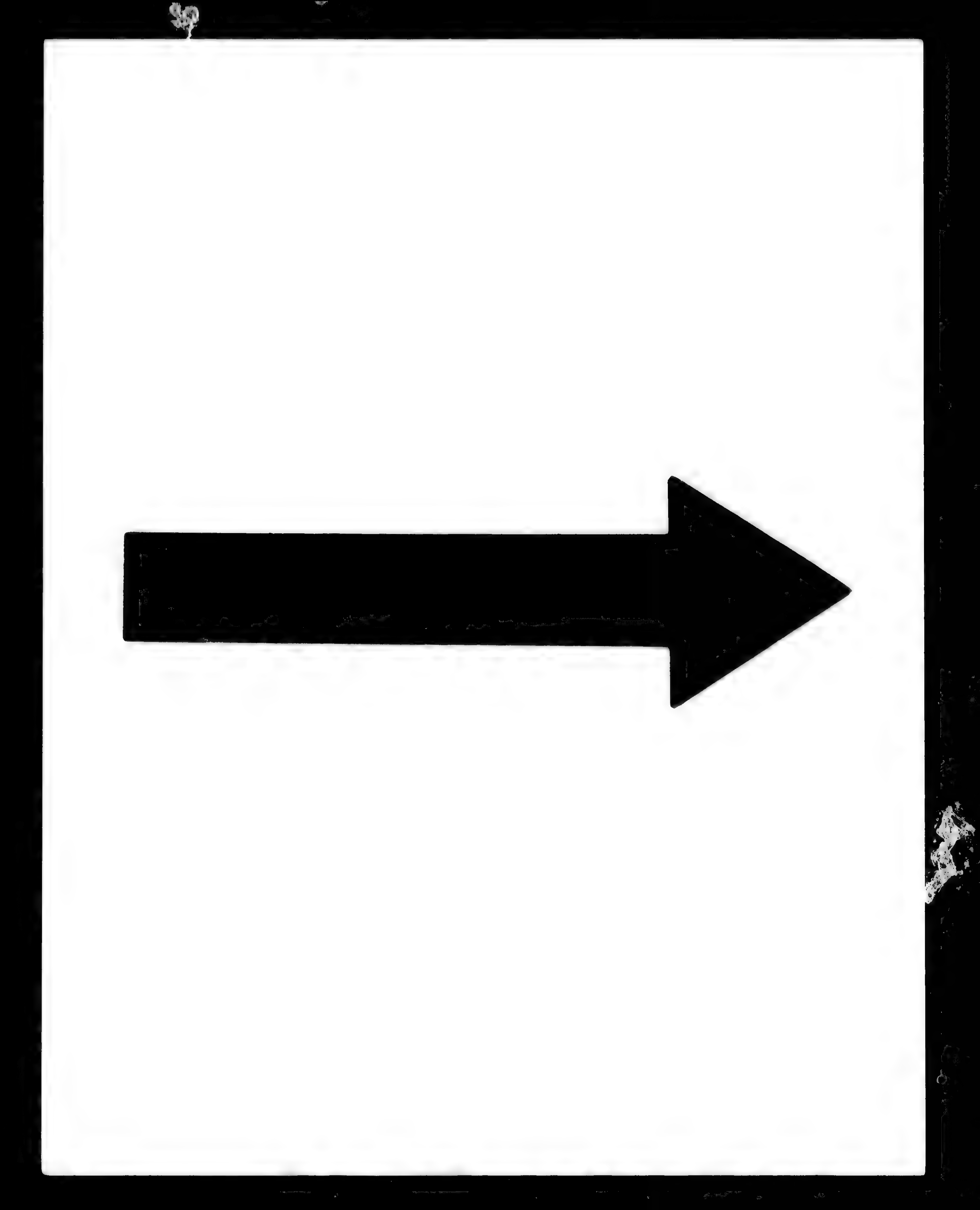
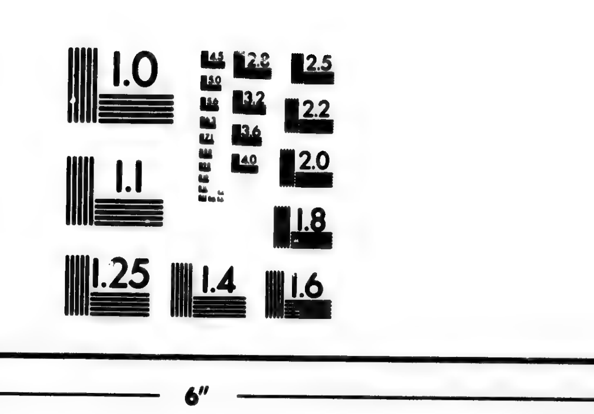


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



tiennent très-peu de grands arbres, et cette disettte de gros bois, jointe à la rareté des moulins, fait monter le prix des planches à dix dollars le mille, prises au moulin. Le prix des terres est de trois dollars l'acre hors de la ville, de quinze dans son enceinte. Les prix de l'avoine, du maïs etc., sont les mêmes qu'à Friends-mill et à Bath. Les ouvriers s'y trouvent difficilement; ils coûtent cinq schellings par jour dans les tems ordinaires. M. Thomas Morris en a payé jusqu'à dix, lors de la récolte dernière, et toujours nourris.

Les terres sont assez bonnes, sans le paraître autant que dans les autres parties du Genessée, que nous avons déjà parcourues. Le taux moyen du produit de l'acre, la première année de son défrichement, est en bled de vingt à vingt-quatre boisseaux; on laboure ici même la première année; les bestiaux sont bons, parce que le plus grand nombre des settlers arrivent de la Nouvelle Angleterre; nous avons rencontré dans notre route, près Canandargué, plusieurs caravanes plus ou moins considérables, allant à Niagara; une entr'autres composée de cinq à six familles, emmenant avec elle trente-quatre têtes de bétail; on nous dit ici que ces passages sont fréquens; que ceux des familles venant de Niagara dans

les États-Unis, sont aussi très-considérables, quoi qu'en moins grand nombre.

J'étais chargé d'une lettre du général *Knox*, pour M. Chipping : M. de Blacons l'avait portée avant mon arrivée, et elle nous avait valu de sa part le soin d'envoyer chercher un Indien qui parle français, pour nous conduire dans notre trajet de Cananwaga à Niagara. Nous avons donc été remercier M. Chipping, chez qui nous étions encore attirés par la curiosité de voir des Indiens qu'il avait chez lui. Il est l'agent des États-Unis auprès des nations établies sur ces frontières.

Ces Indiens étaient au nombre de dix, parmi lesquels plusieurs chefs de la nation de Seneca, entr'autres *Red-Jacket*, guerrier renommé parmi eux ; ils viennent faire une visite au capitaine Chipping, c'est-à-dire demander du whiskey et de la viande. Les caravannes sont très-fréquentes, et n'ont communément que ce grand objet. Ces Indiens établis chez l'agent, boivent tant qu'ils peuvent, ne font pas autre chose, et quand ils jugent avoir assez bu, ils repartent emportant encore quelques bouteilles de liqueur. Nous les avons été visiter dans une petite hute derrière la maison du capitaine, et qui ressemble plus à une écurie qu'à une maison ; deux étaient vau-

trés, ivres, sans pouvoir se remuer. Ils sont presque tout nuds, hors un tablier de laine d'environ un pied quarré, attaché à une ceinture, et s'y rejoignant par derrière; à cette ceinture pend le terrible *scarpel*, qui est un petit couteau dont ils usent habituellement pour couper les viandes. Ils n'avaient pas, comme on le dit, la tête rasée, mais leurs cheveux coupés assez courts, sont attachés sur le sommet de la tête par une tresse qui passe dans un petit tuyau d'argent; leurs oreilles sont découpées et bordées d'une multitude de petits anneaux. L'un d'eux avait une petite plaque d'argent, attachée sous le nez par un anneau qui en perce le cartilage; c'est un jeune chef. D'ailleurs, ils sont tous bien faits, gais, riants, de bonne humeur; ils ont paru flattés de notre visite; un d'eux savait quelques mots d'anglais. Comme nous devons voir des tribus entières d'Indiens, et que nous aurons occasion de nous procurer quelques informations sur elles, j'en pourrai parler dans quelques jours, avec un peu plus de connaissance. En attendant je dirai que ces hommes me semblent dans la dernière dégradation de l'humanité, et cela est encore la faute des peuples plus policés. Tant qu'ils n'étaient que sauvages, ils étaient guerriers, indépendans,

féroces peut-être, mais ils étaient des hommes; aujourd'hui que les blancs ont cru avoir intérêt de les capter, on les séduit avec de l'argent, on les séduit avec du whiskey, on les abrutit. Quand on réfléchit à quels vils et odieux moyens les nations policées ont recours pour amener tout à leur intérêt, on est tenté d'apprécier bien peu leur prétendue supériorité.

Une caravane d'Indiens d'auprès du fort *le Bœuf*, était dernièrement venue chez le capitaine Chipping, pour demander justice d'un soldat américain, qui avait tué deux Indiens, de guet à pens, par vengeance et jalousie; leur ressentiment a été assoupi par 200 dollars pour chaque Indien tué. C'est le taux convenu, et le soldat n'a pas été poursuivi. Un Indien qui tuerait un blanc, serait livré aux Américains et pendu. Comment des peuples qui parlent d'honnêteté, de justice, d'égalité, peuvent-ils admettre une aussi horrible jurisprudence? Elle dégrade autant ceux qui l'exercent, que ceux qui en sont la victime. Le traitement des Indiens, l'esclavage des Nègres, sont deux taches, deux grandes taches pour la liberté américaine, deux taches que le Gouvernement doit se hâter de faire disparaître, mais qui sont bien difficiles à enlever, car

elles tiennent à une partie du cœur bien sensible, l'amour de l'argent.

Nous avions l'espérance d'une bonne auberge à Canandargué, et c'est quelque chose d'intéressant à trouver dans le Genessée. Nous avons été désappointés ; je ne sais quelle mauvaise raison avait déterminé Blacons à s'établir dans la seconde ; elle est très-inférieure à la première ; nous nous y sommes cependant fixés, mais pas sans murmures contre notre ami, plus habile ordinairement dans ses choix. Notre mécontentement s'est accru, en montant dans le grenier où nous devions coucher tous les quatre, dans la compagnie de douze à quinze autres ; mais le sommeil, qui console de tout, nous a bientôt appaisés.

Le mien a cependant été promptement interrompu, et je dirai comment, car on en connaîtra mieux les mœurs du pays. Deux nouveaux hôtes sont venus dans notre grenier : un vieux homme et une jeune femme très-jolie, qui, je crois, était sa fille. Trois rangs de châlits, garnissaient cette longue pièce à demi-couverte. J'étais au premier lit du rang du milieu ; deux seuls lits vuides restaient, et ils étaient à la hauteur du mien, sur une des autres rangées. Le bon homme a choisi le plus éloigné et s'y est couché tout habillé.

habillé. La jeune femme n'en a pas fait de même ; elle s'est déshabillée aussi complettement que si elle avait été dans une chambre à part, et avec la confiance que lui donnait sans doute l'opinion du sommeil de tout ce qui l'environnait. Aucun mouvement de ma part n'a allarmé cette confiance ; mais je n'ai pas pu faire que la lumière qu'elle avait apporté ne m'ait éveillé, que, posée par terre, elle n'ait éclairé entièrement sa toilette, et que j'aie pu rattraper le sommeil avant qu'elle fût éteinte. Cette petite anecdote, qui choquerait la pruderie européenne, ou qui amuserait sa gaîté, est toute à l'éloge de la simplicité des mœurs américaines.

Route à Ontario.

Nous avions, la veille, retrouvé M. de Blacons à Canandargué, nous nous sommes séparés aujourd'hui de du Petit-Thouars, qui a été droit à *Cananwaga*, où l'Indien français doit nous attendre. Nous nous sommes mis en route pour Ontario. Nous avions le projet de voir chez M. *Pitts*, une ferme de réputation dans le pays ; mais, quand nous y sommes arrivés, nous avons trouvé sa maison remplie par une congrégation de presby-

tériens, et les maîtres occupés à prendre leur part du long et très-bruyant sermon que débitait un ministre tout en sueur. C'est donc à grande peine que nous avons pu obtenir de l'avoine pour nos chevaux, et un morceau pour nous. Il n'a pas été possible d'aller voir la ferme, il a fallu nous borner à en appercevoir de la maison la belle apparence. Les champs sont mieux défrichés que depuis long-tems nous n'en avions vus; entièrement débarrassés d'arbres et même de troncs.

Cette ferme est établie depuis cinq ans; Pitts possède entre lui et deux de ses fils, à-peu-près neuf cents acres, dont 130 *cleared*. Leurs beaux champs ont été originairement défrichés par les Indiens. Sur les cent trente arpens *cleared*, soixante sont cultivés en prairies de trefle et de tymothy. Ils y tiennent soixante à soixante-dix têtes de bétail, et ils n'en vendent que peu, ayant pour objet d'augmenter leur troupeau par la reproduction. Leurs prairies produisent quatre milliers de foin à la première coupe, la seconde étant abandonnée pour la nourriture des bestiaux. L'hiver ne dure, dans ce canton, que trois mois et demi, pendant lesquels les animaux tenus le jour aux environs de la maison, sont nourris du foin qui leur est donné

soir et matin dans la cour. Le fumier ne s'emploie que très-rarement dans ces terres, dont les produits moyens sont de vingt boisseaux par acre en bled, et trente-cinq en maïs; le prix du bled y est de six schellings; celui du maïs et de l'avoine trois; celui des bestiaux, comme dans les lieux précédens. Le prix des journées des ouvriers, est de cinq schellings et nourris. Les moulins à scie et à farine sont très-éloignés; le premier est à six milles, et le second à douze; les bleds y sont conduits, et les farines en sont rapportées l'hiver en traineaux. Toutes les récoltes ont ici la plus belle apparence; mais nous avons vu avec plus de plaisir encore, de jolies femmes et de jolies filles bien mises, qui, après le sermon du matin et en attendant celui de l'après-midi, ont rempli la cuisine où nous étions.

De chez Pitts, nous sommes venus coucher à Ontario chez M. *Watworth*. Dans tout le trajet depuis Canandargué, les bois sont beaux, mais moins chargés d'arbres que précédemment. Beaucoup de parties en ont été brûlées par les Indiens, long-tems maîtres de ce pays. On trouve aussi fréquemment dans tous les bois, ce qu'on appelle des camps d'Indiens, c'est-à-dire des vestiges des places où

quelques-unes de leurs troupes, en chasse ou en voyage, ont passé la nuit. Ce sont quatre pieux plantés, couverts par des écorces d'arbre. Nous avons passé, dans cette journée, à la queue des lacs *Hemlock, Cornesus, Honchoye* et *Connectici*.

Nous avions fort regretté de ne pas trouver à Canandargué, comme nous l'espérions, M. Thomas Morris. Un jeune M. Wickam, que je suppose le commis de son bureau, et qui demeure dans sa maison, nous y a fait toutes les politesses qui pouvaient dépendre de lui; parmi les petits services qu'il nous a rendus, il nous a donné une lettre pour le capitaine Watworth, neveu du colonel Watworth du Connecticut, établi à Ontario; il est partner de M. Thomas Morris, pour la vente des terres.

Ontario. M. Watworth.

Notre lettre d'introduction a été payée d'une invitation à coucher; nous y comptions. Le capitaine nous a signifié en arrivant qu'il partait le lendemain de bon matin pour Canandargué, où l'assemblée de la milice dont il est capitaine l'appelait, ce qui était fort naturel. Deux minutes après il est monté à cheval pour aller voir, nous a-t-il dit, un de

ses amis, et il était huit heures du soir. Cette manière en France eût voulu dire qu'il était fâché de nous recevoir, d'autant que son accueil n'avait pas été autrement agréable. Peut-être eussions-nous pu à la rigueur l'interpréter de même en Amérique ; nous avons mieux aimé l'attribuer à une extrême aisance. Il n'y avait pas de taverne aux environs, et nous y avons encore gagné de nous mettre nous-mêmes fort à notre aise. Cette maison est d'ailleurs une petite log-house aussi sale, aussi infecte que log-house puisse être. Je ne sais qui des rats ou des provisions de diverses espèces que le capitaine tient pour vendre, et que l'on dit même dans le pays qu'il vend un peu pourries, produisent cette infection; mais elle est remarquable. Nous n'avons encore été nulle part couchés plus mal que chez ce capitaine, par toutes les circonstances réunies des lits, des draps, de la chambre, de l'odeur des poules, etc., etc. Je me suis levé de bonne heure pour voir le capitaine avant son départ; je l'ai trouvé se faisant coëffer par sa négresse, cherchant à vendre des terres à deux hommes de Williamsburg, et vendant un barril de whiskey à un Indien.

Les terres du capitaine se vendent, au moins se proposent à deux dollars, deux dol-

lars et demi l'acre. Il exige le payement en quatre ans, le quart chaque année, l'intérêt courant dès le premier jour. On conçoit comment le capitaine jalouse M. Williamson, qui, à raison de ses conditions de vente plus raisonnables, doit avoir et a réellement de grands avantages sur lui.

Nous apprenons ici que dans les plaines du Genessée (*Genessée flats*) la rivière de ce nom qui les traverse se déborde régulièrement tous les ans quatre à cinq jours à la fin de mars, et laisse sur la terre un limon épais de deux à trois pouces qui l'engraisse et alimente de plus en plus ses facultés productives. L'acre y a rapporté quelquefois jusqu'à cinquante boisseaux de bled; mais son produit annuel est de trente boisseaux pour terme moyen. Peu de ces terres sont à présent vendues; elles sont conservées par les propriétaires jusqu'à ce qu'elles acquerrent une valeur plus considérable par l'accroissement de population dans ce pays. Les ouvriers se trouvent ici difficilement, et se payent un dollar par jour. Le sucre d'érable qui se fait ordinairement en grande quantité dans ce canton, ne l'a été qu'en très-petite cette année, à cause de l'humidité de la saison, il s'y vend un schelling. Ce pays fournit souvent le haut Canada de

provisions de toute espèce, particulièrement de bétail. Le capitaine qui, comme je l'ai dit, tient store, tire du Connecticut ses marchandises dans des chariots traînés par des bœufs, il engraisse ces bœufs, et se récupère amplement des frais que lui occasionne la longueur du charoi par la vente de ces bestiaux à Niagara. Quelquefois ils se vendent jusqu'à un schelling par livre.

Promenade dans les plaines de la Genessée.

Le capitaine nous ayant quitté, son jeune neveu, enfant de quinze ans, nous a mené voir les *flats* ou plaines qui bordent la Genessée; c'est une étendue peut-être de cinq à six milles de long sur à peu-près autant de large; ces plaines sont presque toutes du côté ouest de la rivière; il en est aussi quelques parties de l'autre côté. Le capitaine Watworth en tient quinze à seize cents acres en propriété du colonel son oncle. Quelques acres en sont cultivés, mais la plus grande partie est laissée en prairies naturelles; l'herbe de ces prairies était aussi haute que nos chevaux. La plus grande quantité de

ces *flats* appartiennent aux Indiens ; mais comme elles sont comprises dans les limites des donations faites jadis par l'Angleterre, qui s'étendent jusqu'au fleuve Saint-Laurent, l'état de Massachusetts s'en est jugé propriétaire-foncier, et à vendu à MM. Phips et Garum cette propriété sous le titre de préemption, c'est-à-dire, qu'il leur a vendu le privilége exclusif d'acheter ces terres des Indiens quand ils consentiraient à les vendre. MM. Phips et Garum ont revendu cette préemption à M. Robert Morris, qui l'a lui-même recédée à la compagnie hollandaise, se chargeant du traité à faire avec les Indiens pour les déterminer à vendre ces terres, au moins en partie et à les abandonner.

Ainsi voilà quatre acquéreurs successifs d'une propriété sans le consentement des véritables propriétaires. Voilà quatre marchés successifs faits sur la seule base de l'évincement de ces malheureux Indiens du coin de terres où ils s'étaient retirés. Sans doute il faudra leur consentement pour cet évincement ; mais manquera-t-on de moyens de les séduire? Un peu de whiskey gagnera leurs chefs et leur conseil, et ces riches plaines, ces immenses terreins seront cédés du consentement général, pour quelques bagues,

quelques mouchoirs et quelques barrils de rhum, peut-être quelques sommes dont ils n'ont pas besoin, dont ils ne sauront que faire, et qui en aidant plus promptement à leur corruption les rendra plutôt tout-à-fait malheureux.

Au demeurant si l'Amérique était plus peuplée, si l'arrangement qui va faire passer plutôt ou plus tard ces vastes pays hors des mains de ce peuple tranquille et bon, les remettait sous la culture, ce serait sans doute un bien général ; mais les dix-neuf vingtièmes de l'Amérique ne sont pas encore habitées, et ne sont pourtant pas dans la possession des Indiens ; enfin tout le reste de l'Amérique fut-il habité, le grand bien de rendre productif cette immense étendue de terres ne pourrait-il se faire sans chasser ces pauvres Indiens, au moins sans les tromper outrageusement ?

Villages Indiens.

Dans la promenade de douze milles que nous avons faite à travers ces *flats*, nous sommes montés sur deux petites élévations qui dominent toute la plaine ; l'une appelée *Squacoh-hill* est la plus rapprochée d'Ontario ; l'autre *Mount-Morris* est plus près de Williams-

burg ; l'une et l'autre de ces collines sont des villages indiens ; le premier composé d'une quinzaine de maisons, le second seulement de quatre ou cinq. Ces villages sont un assemblage de petites log-houses très-grossièrement faites, couvertes d'écorces d'arbre. L'intérieur est une chambre sans planchers. De chaque côté sont des planches, sur lesquelles est étendue une peau de daim tannée, c'est le lit des Indiens; au milieu de la chambre est le foyer, et le toit est ouvert au-dessus pour laisser passer la fumée. Toutes les provisions qui en général se bornent à du maïs non égrainé, à des galettes mal cuites et moisies, à quelques morceaux de daim, sont pêle-mêle dans cette hutte. Souvent deux ou trois ménages y couchent à la fois.

Peu d'hommes étaient dans ces villages quand nous y avons passé, nous avons vu quelques femmes au travail dans les champs. Parmi les Indiens, les hommes ne travaillent pas. Les ouvrages forts sont laissés aux femmes qui cultivent la terre, fendent le bois, portent les fardeaux, sans en être pour cela moins chargées des soins du ménage. Les hommes chassent et boivent. Chez quelques nations il est des hommes qui travaillent un peu, nommément parmi les *Tuscorocas*. En parlant des

nations indiennes, je n'entends parler que des six nations appelées jadis *Iroquois*, et qui habitent le nord de l'Amérique septentrionale au midi du lac Ontario. Ces six nations sont les *Tuscorocas*, les *Onondagos*, les *Oneydas*, les *Cayugas*, les *Senecas*, et les *Mohawks*. Aux *Oneydas* près, dont une partie habite encore les bords du lac auquel ils ont donné leur nom, au nord de l'État de New-Yorck, tous les autres ont été chassés de leur territoire. Tous sont considérablement diminués de nombre ; chacune de ces nations s'est divisée ; les familles sont dispersées ; le whiskey achève de détruire ce qui en reste, et avant qu'il se passe un grand nombre d'années, beaucoup de ces nations, en raison de ce qu'elles approchent plus des pays *civilisés*, disparaîtront de la surface de la terre.

Il y a près de la rivière de Genessée, mais en-deçà et à cinq milles au-dessous des habitations indiennes dont je viens de parler, un autre village de la nation des *Oneydas*. Les hommes sont un peu moins paresseux que les *Senecas ;* mais le sont encore beaucoup. Au demeurant tout ce qui habite près de ces Indiens, de quelque nation qu'ils soient, assure qu'ils sont doux, tranquilles, même serviables ; qu'ils sont d'excellens voisins ; et il est sans

aucun doute que dans toutes les altercations fréquentes qui ont lieu sur les frontières des États-Unis, entre les Indiens et les blancs, les Indiens n'ont pas le premier tort une fois sur cent; mais ils sont faibles, et ils sont opprimés.

A *Mount-Morris*, un fermier de M. Morris, irlandais d'origine, et venu depuis deux ans de la Nouvelle Angleterre, fait valoir une soixantaine d'acres de terre ; les bleds, les seigles, les maïs sont d'une grande beauté; cependant le compte que rend cet homme des produits de la terre de ces *flats*, est au-dessous de ce qu'en dit le capitaine Watworth ; il ne porte qu'à 23 boisseaux la récolte du bled; et comme le bonhomme n'a pas de terres à vendre, son compte est probablement plus fidèle que celui du capitaine. Quoiqu'il en soit, il est sans aucun doute que la qualité de ces terres est admirable , que l'étendue de ces plaines est immense, et qu'elles présenteraient un aspect vraiment beau et agréable à ceux-mêmes qui, comme nous, n'auraient pas satiété d'une éternelle contiuation de bois depuis 500 milles. Il paraît que M. Morris a plutôt établi ce fermier pour assurer sa possession et faire acte de propriété, que pour en tirer aucun autre avantage; cet homme ayant la jouis-

sance d'une bien petite part de cette immense étendue, et n'étant d'ailleurs ni logé, ni fourni comme doit l'être un fermier.

A notre retour de cette grande promenade, nous avons passé par Williamsburg, centre d'un des établissemens du capitaine Williamson dans cette partie; c'est un village composé d'une douzaine de maisons; on dit que les *settlemens* sont assez nombreux aux environs. Williamsburg est bâtie au confluent de la rivière de Genessée et du creek *Lanisquaga*. Cette rivière et ce creek qu'il nous a fallu passer plusieurs fois à gué dans notre promenade, sont extrêmement encaissés, et d'un difficile abord. La rivière de Génessée est d'ailleurs très-tortueuse, et coule avec assez de rapidité, ses eaux cependant sont généralement sales et mauvaises.

M. de Boui.

Un Français, ancien habitant de Saint-Domingue, retiré avec son mulâtre, vit à trois milles du capitaine Watworth sur 20 acres de terre qu'il a achetés, et dans une maison de douze pieds en quarré, qu'il a construite avec ce fidèle domestique. Ce Français est M. de *Boui*, alsacien de naissance. Une querelle

avec un homme en pouvoir dans sa province, auquel il reprochait de lui avoir extorqué une succession, et un duel qui s'en est suivi, dans lequel M. de Boui, alors jeune, a blessé son adversaire beaucoup plus âgé que lui, l'obligèrent de quitter la France pour se soustraire à une lettre de cachet. Soldat dans le régiment du Cap, il s'est conduit à St. Domingue de manière à montrer qu'il était bien élevé ; il obtint promptement son congé ; il avait été destiné par sa famille à entrer dans le corps du génie, où il était même aspirant lors de son aventure. Ce genre d'éducation lui donna les moyens de s'employer utilement dans l'île, et il fut successivement élevé à la place de grand Voyer de St. Domingue. Un ami lui avait laissé en mourant une habitation, il était en jouissance d'un bon revenu, et en train de faire une fortune considérable, quand les malheurs du Cap arrivèrent. Obligé de quitter cette ville, il vint en Amérique avec peu d'argent, peu d'effets, et quelques lettres-de-change sur France. Il se retira à *Harford* pour y vivre avec plus d'économie. Le colonel Watworth frappé de ses malheurs, de sa situation, lui proposa de tenter de faire payer ses lettres-de-change, ayant pour cela, en sa qualité d'Américain, plus de facilité qu'un Français

émigré ; il ajouta à cette proposition, celle de lui donner une certaine quantité d'acres sur la rivière de Genessée ; le capitaine Watworth devant lui délivrer toutes les provisions et secours dont il aurait besoin, et les lettres-de-change servant de nantissement à ces avances ; voilà en deux mots l'histoire de ce Français.

Je pense qu'il y a peu d'hommes qui n'éprouvent une vive sensation, un attrait indéfinissable, en retrouvant un compatriote loin de sa patrie. Malheureusement la révolution a beaucoup éteint de ces sentimens naturels et bons ; la défiance est celui qu'éprouvent à présent le plus communément deux Français qui se rencontrent, quand ils ne sentent pas de repoussement. Grace au ciel, la révolution et ses malheurs ne m'ont laissé aucune haine personnelle, et ne m'ont point encore aigri. C'est un bonheur dont je sens tout le prix. Car j'ai quelquefois encore des momens qui ne sont pas privés de douceur. J'ai donc éprouvé un véritable intérêt en voyant M. de Boui, que MM. de Blacons et du Petit-Thouars avaient déjà visité l'année dernière. Blacons m'avait précédé pour annoncer que nous venions demander à dîner à cet hermite, car ce nom ne convient à personne mieux qu'à lui. Sa joie a été grande en revoyant M. de Blacons, et

en nous voyant ensuite arriver. La vue d'un compatriote lui a été d'autant plus sensible, qu'aigri un peu par le malheur, et je pense par quelques mauvais procédés, il a pris les Américains en déplaisance.

C'est un homme d'environ quarante ans, il a de l'esprit naturel, du piquant dans la conversation, et de la noblesse dans les sentimens. Misantrope, disposé à voir tout en noir; c'est, comme je l'ai dit, sur les Américains qu'il se soulage de cette disposition; il en parle avec une amertume, fondée peut-être à l'égard de quelques-uns, mais qui généralisée est évidemment une injustice.

Il vit là seul avec *Joseph*, son mulâtre, qui ne l'a jamais abandonné, qui est devenu plutôt son ami que son domestique, qui le sert comme jardinier, comme cuisinier, comme laboureur, (car M. de Boui cultive dans les *flats* un ou deux acres en maïs, dont il donne la moitié du produit au propriétaire).

Joseph a soin de la volaille, des cochons, et travaille quelquefois pour des voisins; afin que ces voisins donnent à son maître dans le besoin les secours de bœufs, de lait, d'œufs, enfin tous ceux qui, sans être nombreux, n'en sont que plus nécessaires dans cette solitude. Toujours actif, toujours gai, ce mulâtre est un

un exemple rare et touchant de fidélité, bien profondément senti par M. de Boui, qui trouve dans le dévouement de cet estimable affranchi un grand appui à sa philosophie. M. de Boui a beaucoup lu, mais la disposition mélancolique de son ame ôte souvent de la justesse à ses idées; il hait l'espèce humaine, aussi est-il toujours triste et malheureux.

M. du Petit-Thouars, que nous avons retrouvé là, et moi, sommes restés à coucher chez ce brave homme, qui nous en a montré le désir. MM. Guillemard et Blacons ont été coucher à *Cananwaga*, et préparer notre départ pour le fort *Érié*. Enfin, après avoir occupé notre après-midi et la matinée du lendemain en conversation, en promenades avec notre hôte, sur-tout vers un petit village indien dont j'ai parlé plus haut, avec lequel M. de Boui est en relation d'obligeance, de services, de marchés mutuels, et où, dans les momens pressés, il prend des ouvriers pour nétoyer son jardin; c'est-à-dire, des femmes qu'il paie trois schellings; nous l'avons quitté reconnaissant de son excellente réception toute amicale, et du plaisir que nous lui avions fait, et nous l'avons laissé très-contens de nous. Il n'est pas sans possibilité que l'établissement d'Asylum ne fasse bientôt l'acquisition de ce nouvel ha-

bitant ; puisse-t-il y être heureux, mais il est à craindre que le fiel dont son ame s'abreuve n'éloigne de lui tout moyen de bonheur, même de douceur, dans quelque situation qu'il puisse se trouver.

Route à Cananwaga.

Le chemin d'Ontario à Cananwaga est bon, au milieu des bois; on trouve une seule habitation dans la distance de douze milles. Nous avons dans ce trajet rencontré deux Indiens; quoique nous en ayons déjà vu un assez grand nombre, leur rencontre a encore pour nous le piquant de la nouveauté; ceux-là, couchés au pied d'un arbre, étaient tellement ivres, qu'à peine en avons-nous obtenu signe de vie. L'un d'eux avait à son col une longue et grossière chaîne d'argent, à laquelle pendait un médaillon énorme du même métal, sur lequel était gravé d'un côté le portrait du général Washington, de l'autre la devise de Louis XIV, *nec pluribus impar*, avec le soleil, qu'elle accompagnait toujours sur les étendards français. Nous avons conclu que cet Indien était un chef de nation, et nous avons laissé son excellence dans le fossé, d'où nous n'avions pu la faire bouger.

Cananwaga, où nous sommes le mercredi 16, est une petite ville dont le terrein appartient à M. Morris, aux mêmes titres que toutes les terres dont j'ai souvent parlé depuis quelques jours; ces terres dont quelques acres près la ville se sont vendus dernièrement jusqu'à huit dollars, ont commencé par l'être à un schelling six pences, puis à trois, etc. Les maisons sont jusqu'ici très-peu multipliées dans cette ville; mais dans leur nombre est une des meilleures tavernes que nous ayons rencontrées depuis bien long-tems. Elle est tenue par M. *Berry*, bon homme, obligeant, mais toujours ivre; il a, ainsi que plusieurs habitans de cette ville, acheté des terres des Indiens, malgré le droit de préemption que M. Morris tient de l'État de Massachusetts. Je ne suis pas partisan du droit de préemption, puisque c'est un privilége exclusif donné au désavantage des possesseurs réels, qui se trouvent ici les Indiens, et qu'ainsi, ce droit, bien considéré, est une véritable injustice; mais il est dans les loix des États-Unis, et ceux qui malgré la propriété connue acquise par un autre de cette préemption, achètent de ces terres, sont nécessairement en contravention à une loi qu'ils connaissent; par conséquent, dans le cas d'être dépossédés

S 2

de leur acquisition sans injustice aucune. Les acquéreurs des terres des Indiens connaissent bien leur position; ils disent qu'ils ne se désaisiront jamais de ces terres; mais en attendant, ils espèrent que les affaires de M. Morris ne se raccommodant pas, il n'aura pas les moyens de solder son marché, et font à cet égard des souhaits aussi peu honnêtes que peu sensés, puisqu'enfin M. Morris, supposé incapable d'acheter des Indiens, ne le serait pas de laisser le traité à conclure et à payer par la compagnie à laquelle il a déjà vendu.

Tous ces pays sont trop peu habités pour fournir aucunes informations particulières sur le prix des denrées, des journées d'ouvriers, etc. Les denrées, les hommes y sont rares partout, et les prix sont les mêmes à peu-près que dans les derniers pays dont j'ai parlé. Le voisinage des Indiens donne occasion à beaucoup de transactions avec eux pour des achats de gibier, de poisson, etc. Quoiqu'ils connaissent le prix de l'argent et qu'ils l'aiment, rarement les marchés se font autrement avec eux que par échange. Le whiskey est la grande matière de ces échanges; mais tout y est bon, vieux habits, chapeaux, couteaux, miroirs, couleurs, etc., et l'on peut bien

être assuré que les échangeurs blancs savent ne pas perdre au marché. Par-tout l'Indien est dupe, et prête entièrement à la duperie par son ignorance, dont il est malheureusement peu de gens qui ne soient disposés à profiter.

Avant d'abandonner le pays habité plus ou moins par les peuples des États-Unis, je voulais rassembler quelques réflexions générales sur leurs mœurs, leurs habitudes; mais je ne trouve pas beaucoup d'additions à faire à ce que j'ai dit en arrivant à Northumberland. Depuis ce tems, et même quelques journées auparavant, nous sommes dans un pays nouveau; tous ces différens settlemens, plus ou moins rapprochés, mais toujours distans, peuplés de nouveaux colons, qui arrivent de toute part, ne présentent point d'ensemble à l'observation. Le caractère principal des habitans de ces nouveaux pays, est le soin d'élever le prix de leurs travaux aussi cher qu'ils le peuvent, et l'empressement de dépenser leur gain en bagatelles, en choses inutiles, dès qu'ils en trouvent la plus légère occasion. C'est cette dernière disposition qui fait la fortune des stores. Un ouvrier, une famille y arrivent avec le projet d'y acheter pour six sols de rubans ou pour quatre de tabac à mâcher; ils

ont quatre dollars dans la poche, ils achètent les choses auxquelles ils pensaient le moins en entrant, et dont ils ont le moins besoin ; et encore pour bien plus si on veut leur faire crédit ; ce à quoi le marchand n'a garde de manquer, pour peu qu'il leur suppose des moyens de payer, et il ne faut, le plus souvent, qu'attendre ces paiemens, qui se font avec assez d'exactitude.

Le marchand ne fait d'ailleurs ces crédits qu'à des gens établis dans le pays, ou y travaillant pour un certain tems, et il les fait avec d'autant plus de facilité, qu'il vend ses marchandises à 100 pour 100 de profit, et que l'argent comptant a déjà payé un gain plus que raisonnable sur ce qu'il a vendu, même à paiement éloigné, n'en fût-il jamais payé ; d'où il résulte que, pour les hommes qui entreprennent de grands défrichemens dans ces pays nouveaux, un store réduit à presque rien la dépense des travaux qu'ils font faire, puisqu'il leur fournit le moyen de retirer par ces ventes, passablement frauduleuses, tout l'argent qu'ils ont fourni pour le travail, le jour, la semaine ou le mois d'avant. On peut en conclure encore que messieurs les marchands abusent de la crédulité, de la facilité et de l'ignorance de ce peuple à demi sauvage ;

comme ce peuple à demi sauvage, placé sur les frontières des États-Unis, abuse de la crédulité, de la facilité et de l'ignorance des pauvres Indiens. Le monde n'est trop souvent qu'une chaîne de tromperies, quelquefois, à la vérité, un peu plus déguisée que celles des teneurs de stores des pays nouveaux de l'Amérique.

Je veux dire encore un mot de ces premiers défrichemens. Une famille veut s'établir dans un nouveau pays : le mari vient vers la fin de l'été sur le terrein où son établissement est projetté, abat les petits arbres sur environ un acre ou un acre et demi, cerne les plus grands, sème à leurs pieds ou du seigle ou du bled, construit une petite maison avec le bois abattu, qui lui fournit encore de quoi faire les clôtures ; (ce petit travail ne l'occupe pas un mois) il retourne ensuite à son ancienne habitation, et ramène au commencement du printems sa famille, et ce qu'il a de meilleur en bestiaux. Ses vaches sont lâchées dans le bois et s'y nourrissent. Il achève sa maison, plante des pommes de terre et du maïs, et a ainsi de quoi subsister pour la première année. Pendant ce tems il augmente son défrichement, brûle les arbres abattus, et avec eux, autant qu'il peut, les arbres qu'il

a laissés sur pied et cernés ; cette brûlure détruit presque toujours une grande partie des racines, des buissons, que pour un bon défrichement, il vaut cependant mieux arracher. Les cendres laissent sur la terre un engrais très-utile, et cela en est, pour les bons agriculteurs, un emploi préférable à celui plus lucratif, en apparence, de la fabrication de la potasse ; pour les nouveaux settlers ce n'est que l'effet de la nécessité. S'il y a un moulin à scie voisin, les gros bois y sont menés par les bœufs ; un homme peut dans une année défricher, c'est-à-dire, *cleared* quinze acres, et il y a peu de ces habitations qui en aient plus de trente en culture. Les arbres cernés sont plus ou moins long-tems à tomber, selon l'espèce de l'arbre, la nature du terrein, le plus ou moins d'humidité des saisons. L'hemlock, le plus dur de tous, reste quelquefois neuf ans sur pied, le chêne quatre ou cinq, l'érable trois ou quatre.

Les troncs des arbres abattus, qui sont toujours laissés à deux ou trois pieds au-dessus de terre, ne pourrissent pas plutôt, et sont pour la durée de leur entière dissolution soumis à l'influence des mêmes circonstances que les arbres laissés sur pied.

Quant aux maisons dans lesquelles habi-

tent les nouveaux colons, elles ne sont au premier tems de l'abattis des bois rien autre chose qu'une hutte composée de quatre perches, dont la muraille et le toit ne sont que des écorces. Ils n'en construisent quelquefois pas d'autres pour la première réception de leur famille, et tous, mari, femme et enfans, y couchent roulés dans des couvertures pendant des hivers entiers.

Souvent aussi ils construisent des maisons de troncs d'arbres, posés les uns sur les autres, dont les interstices sont remplis de boue quand ils en ont le tems. Quand ces maisons sont dans leur perfection une cheminée en pierres, cimentée avec de l'argile est construite en dehors, un trou est fait dans l'intérieur qui y communique, mais plus souvent le toit est seulement ouvert, et le feu est fait contre les troncs, qu'on remplace à mesure qu'ils sont brûlés. A quelques pas de la maison un petit four est construit en pierres quand il s'en trouve, ou seulement en argile.

Le porc et le bœuf salé sont les nourritures communes de ces nouveaux colons, dont la boisson est de l'eau et du whiskey, mais qui rarement cependant sont sans café, thé ou chocolat.

Je ne veux pas oublier de dire que les

haches dont on se sert ici pour abattre les bois, et qui sont généralement employées dans toute l'Amérique à cet usage, ont le manche moins long que celles des bucherons d'Europe. J'ai oui-dire à des Irlandais et à des Allemands nouvellement arrivés, qu'ils faisaient plus d'ouvrage avec ces haches ainsi enmanchées qu'avec celles de leur pays. Le fer de ces haches est aussi moins large; la plus grande quantité s'en fabrique en Amérique; on en apporte quelque peu de l'Allemagne.

Quoique l'on trouve ces détails dans plusieurs ouvrages écrits sur l'Amérique, j'ai pensé qu'ils ne seraient pas déplacés dans ce journal.

Quant à la religion, elle occupe peu les esprits en Pensilvanie, et moins encore au milieu des déserts du Genessée. Il y a dans les villes des lieux destinés au culte, ainsi que dans les campagnes habitées d'une population un peu considérable; mais la religion est plus généralement regardée comme un ressort politique que comme une voie de salut.

Dans les nouveaux settlements on trouve cependant presque par-tout des livres de religion, mais plutôt des livres de doctrine, de secte, que des livres vraiment religieux, ou

de prières; tels sont ceux des méthodistes ou des Écossais fanatiques. Cependant l'acreté, l'exaltation particulière à ces sectes se perdent beaucoup dans les bois, et l'occupation des défrichemens, les illusions de l'espérance font bientôt oublier toutes les autres.

Les colons arrivés de la Nouvelle-Angleterre sont ceux qui conservent le plus généralement les idées religieuses ; ils établissent des églises, payent des ministres aussitôt qu'ils le peuvent; ils sont réunis en plus grande quantité dans le haut Genessée, et parlent avec mépris des settlements de la Susquehannah et des environs de Tioga, dont, disent-ils, « les habitans n'ont jamais le nom de » Dieu dans la bouche. » Il faut convenir, et c'est peut-être par la même raison que les colons venant de la Nouvelle-Angleterre sont ceux de tous qui ont le plus de moralité, les plus laborieux et les meilleurs cultivateurs.

La richesse des productions naturelles, est très-grande; la force et la grosseur des arbres est remarquable dans beaucoup de parties. Mais on observe avec étonnement que les arbres les plus gros étendent leurs racines peu avant dans la terre ; c'est ce qui se remarque dans tous ceux abattus par le vent, et dont la chûte arrachant toutes les ra-

cines, montre un chevelu très-étendu en superficie, attaché à une épaisseur de quatre ou cinq pouces de terre qu'elles ont entraîné avec elles. Il y a peu d'exceptions à ce fait dans les bois que nous avons parcourus jusqu'ici. Les buissons sont tellement étouffés par l'ombre et la quantité de grands arbres, que ces bois ne sont souvent pendant plusieurs milles que de magnifiques futaies sous lesquelles croit une herbe très-épaisse. La fougère qui se trouve rarement autour de Philadelphie, se rencontre en abondance dans les pays plus reculés; des arbrisseaux de toute espèce, des fleurs de toute forme et de toute couleur embellissent les bois plus de leur beauté que de leur odeur : très-peu d'entre elles en répandent de sensibles. Ce sont, comme je l'ai déjà dit et comme on l'a dit avant moi, des espèces différentes de celles d'Europe, avec lesquelles cependant elles ont plus ou moins d'analogie. Parmi les insectes et les mouches de différentes espèces, dont l'examen fournirait amplement à la curiosité, les mouches de feu ou vers-luisans abondent presque par-tout, de manière que souvent leur multiplicité répand dans la nuit une clarté vraiment remarquable.

La ville de Cananwaga est sur la rivière

de Genessée, que nous avions constamment suivie depuis Ontario ; cette rivière était appelée par les Indiens *Cashousiagon ;* nous avons fort regretté de n'en pas aller voir les trois chûtes, distantes les unes des autres d'environ un demi-quart de lieu, et hautes, la première de cent pieds, la seconde de trente, et la dernière, la plus rapprochée du lac Ontario, de soixante-dix; les unes et les autres dans une largeur de deux cent cinquante pieds. Cette rivière dont les eaux vont grossir celles du lac Ontario, se jette d'abord dans un très-petit lac d'une profondeur immense, qui, lui-même, se joint au lac Ontario par un passage très-étroit et peu profond. Le spectacle de ces chûtes, est, dit-on, fort beau ; nous avions grande envie de le voir, mais M. de Blacons était pressé de retourner à Asylum ; il voulait voir Niagara, et nous lui avons fait le sacrifice des chûtes de la Genessée.

Enfin, après un demi-jour perdu à Canandaigua, nous sommes partis de très-bonne heure, pour traverser ce qu'on appelle les déserts. Le guide que M. Chipping avait envoyé chercher, nous attendait depuis deux jours. Cet homme, canadien d'origine, que nous nous étions persuadés, par de faux ren-

seignemens, avoir embrassé entièrement la vie et les coutumes indiennes, pour suivre une *squawh* (c'est le nom des femmes indiennes) dont il était amoureux, ne satisfait, quand on le connaît, aucune de ces idées romanesques, ou simplement extraordinaires que nous nous en étions faites. C'est un homme qui, après avoir servi quelque tems lors de la guerre d'Amérique, dans les troupes anglaises en Canada, a déserté, est venu s'établir sur les bords de la Genessée dans la partie américaine, a gagné un peu d'argent par quelques petits trafics, a fait sur-tout le commerce du whiskey avec les Indiens, a connu parmi eux une jeune indienne assez jolie, à qui il a fait quelques enfans, et qu'il a fini par épouser, c'est-à-dire par avouer pour sa femme, à la manière indienne, ce qui n'engage qu'aussi long-tems qu'il plait de l'être. Il a un petit bien, à ce qu'il dit, dans le Genessée, mais il en a un beaucoup plus considérable à *Tonnawanta* (village indien, également distant de Niagara et de Cananwaga); d'autant que ce bien qu'il n'a pas acheté, s'étend à volonté, que les terres sont à la disposition de qui veut s'en saisir, et que, pour donner quelqu'apparence de titres de plus à sa propriété, *Poudrit* (c'est son nom) a acquis, avec quelques galons de

whiskey, ces terres des Indiens. Cet homme semble donc s'être placé parmi les sauvages, sans aucun des motifs qui pourraient rendre piquant ce parti extraordinaire; il s'y est mis, parce qu'il est paresseux comme eux, aime comme eux à faire travailler sa femme, plus qu'à travailler lui-même; fait cas des propriétés acquises sans peine et sans argent, et se trouve à portée d'exercer utilement avec les Indiens, le degré supérieur qu'il a d'intelligence, en les attrapant dans les petits commerces qu'il fait continuellement avec eux. Au demeurant, c'est un drôle actif, présomptueux, de bonne humeur, fin avec apparence de balourdise; et ressemblant sous tous les rapports à ces paysans français qui ont servi quelque tems, et qui ont rapporté dans leur village une confiance et une assurance qui, quand elle n'est pas appuyée sur un bon caractère, dégénère quelquefois en insolence, et les mène à une conduite déréglée et turbulente.

Accidens.

Sous la conduite de ce Poudrit, qui n'est pas même vêtu comme un Indien, nous nous sommes mis en marche; il menait un cheval à lui, chargé de nos provisions, qu'ordinai-

rement les guides indiens portent sur leur dos.

A un mille et demi de Cananwaga, est un petit village d'Indiens Senecas, que nous avons traversé. Trois ou quatre maisons forment tout l'ensemble de ce village ; nous y avons retrouvé un beau jeune homme qui, avec quelques autres, était venu nous voir la veille à Cananwaga. Ces Indiens nous avaient témoignés, comme français, une grande affection, au moins nous répétaient-ils que le souvenir de notre nation était chère à la leur par préférence, et nous les avions, par reconnaissance, généreusement abreuvés de rhum; ce jeune homme, plus ivre encore que ses camarades, était tombé dans des accès de violence et de fureur, qui auraient eu probablement des suites funestes, sans les soins d'une jeune squawh qui s'est emparée de lui, partie en le carressant, partie en le menaçant. Elle a trouvé le moyen de le tirer de la taverne, de lui faire attacher les bras par ses camarades, et de l'amener au rivage, où elle lui a continué plus tranquillement ses soins, qui, s'ils ne l'ont pas ramené tout-à-fait à la raison, ont au moins calmé ses fureurs. Alors, un Indien a lavé le visage et la tête du camarade ivre, en jettant sur lui des gorgées d'eau qu'il prenait dans sa bouche, et le frottant

avec

avec la main. L'ivrogne paraissait en état d'être remis en marche, et le bateau l'attendait pour le passer, quand tout-à-coup il s'est échappé des mains de sa gardienne, et s'est précipité dans l'eau la tête la première; il a reparu un moment après, et s'est mis à nager vers le côté opposé; alors cette infatigable femme s'est jetée seule dans une pirogue, l'a dirigée vers lui, l'a atteint, l'a saisi par la main, pour l'y faire monter; il s'y est refusé, a replongé de nouveau, a nagé dans une autre direction, mais toujours de manière à nous faire croire qu'il était sans cesse en danger de se noyer. Cette jeune squawh le suivait dans sa pirogue, l'appelait, lui parlait avec douceur, ne suspendait pas un instant la vivacité de sa poursuite, tenait toujours les yeux fixés sur lui, ou sur la place où elle le supposait, car il était aussi souvent plongé que nageant, jusqu'à ce qu'enfin elle ait pu le rattraper, et ne plus s'en désaisir. Cette scène a duré plus de deux heures, pendant lesquelles les allarmes, les soins, les carresses de la jeune personne ne se sont point rallenties une seule minute, et nous ont réellement enchantés et remplis d'admiration. Cette femme assez jolie était sa sœur; on ne peut développer un intérêt, un sentiment plus vrai,

plus actif, plus tendre que celui que cette pauvre squawh a si longuement montré pour son ivrogne de frère, av une manière réellement délicate et charmante, qu'il n'appartiendrait à aucun homme d'avoir. J'ai encore été rappelé, par ce spectacle, à mon idée constante de la supériorité des femmes sur les hommes, pour tout ce qui tient à l'affection, quelle qu'en soit la nature. Oui ! qui n'a pas connu l'amitié des femmes, n'a pas connu toute la douceur, tous les délices de l'amitié. Sans doute les hommes, dans leurs attachemens, sont capables de grands sacrifices ; et qui peut être, moins que moi, disposé à méconnaître cette vérité? C'est au dévouement généreux de deux amis, que je dois la conservation de mes jours, et puisque la crainte de les compromettre a retardé jusqu'ici l'expression d'une reconnaissance qui ne peut cesser qu'avec la vie que je leur dois, puissent-ils en reconnaître le sensible témoignage, dans ces lignes, si je ne suis pas destiné au bonheur de le leur offrir moi-même. Mais l'amitié des femmes est capable aussi du plus grand dévouement, des plus touchans sacrifices : une amie véritable sait s'exposer à tous les dangers, et elle sait encore, par une douceur inaltérable, par des soins cons-

tans, par une occupation de son ami, dont rien ne peut la distraire, embellir tous les momens de sa vie; elle sait s'identifier avec ses peines, ses plaisirs, ses intérêts, ses projets, ses désirs; elle sait l'entendre et le deviner; elle sait calmer ses inquiétudes, relever son courage abattu, consoler ses chagrins, le raccommoder avec lui-même; elle sait adoucir un conseil sévère, qu'elle a le courage de savoir donner; elle sait appeler la confiance la plus étendue, sans la rendre jamais une peine ou un effort; elle sait résister à tous les obstacles, à tous les évènemens, à l'absence même; enfin, c'est un sentiment céleste, c'est le charme de la vie, dont les souvenirs donnent encore des momens bien doux, quand les malheurs en ont enlevé la jouissance.

L'uniformité d'une traversée au milieu des forêts fournit peu d'observations à transmettre. Des bois peu épais, mais croissant sur une terre riche; un sentier médiocrement bon, souvent très-boueux, serpentant dans un pays dont le niveau uniforme n'est varié que par des élévations peu considérables, et le passage de quelques grands creeks, nous ont amené, après douze heures de marche, à ce qu'on appelle *Big-plain*, (grande plaine) où

nous nous sommes disposés à passer la nuit. Bigplain est à trente-huit milles de Cananwaga; nous avions déjeûné à *Buttermillfall*, dîné sur le bord du *Tanawaga creek*, que l'on retrouve plusieurs fois dans ce trajet, et assaisonné ces deux mauvais repas d'un tel appétit, que nous n'en avons peut-être jamais fait d'aussi agréables.

Il n'en a pas été de même de la couchée. Les *maringouins*, dont on nous avait tant effrayé, et dont, dans le cours de la journée, nous nous applaudissions d'avoir si peu souffert, ont commencé, dès notre arrivée, à nous tourmenter; nous étions auprès d'un ruisseau, car on ne peut s'écarter beaucoup de l'eau, lorsqu'entre l'arrivée et le départ on veut souper et déjeûner, et qu'il faut encore abreuver les chevaux. Le feu, la fumée de tabac, n'ont point écartés les maringouins, les moustiques, les taons et les *natts*, pires que tout le reste. Les voiles de gaze dont M. Guillemard avait fait provision, ne nous ont pas garantis de leurs dévorantes morsures, et des démangeaisons brûlantes qui en sont la suite. C'est un supplice vraiment cruel que l'importunité de ces innombrables petits animaux sanguinaires, que l'on tue par milliers, mais qui semblent se multiplier

davantage à mesure qu'on les détruit. On ne peut se faire une juste idée de cette torture que quand on l'a éprouvée.

Deux Américains arrivant de *Buffalo-creek* avec deux chevaux chargés de pelleterie, ont partagé notre feu et nos tourmens, mais non pas tous nos malheurs; car dès le lendemain, (jeudi 18) avant quatre heures, ils avaient trouvés leurs chevaux et étaient partis, tandis que les nôtres, que le domestique de M. Guillemard avait, malgré nos prières, négligé d'entraver, étaient repartis sur la route que nous avions tenue. Heureusement encore, dans notre infortune, une cloche que j'avais mise au mien avait, dans la nuit, indiqué à notre guide la direction qu'ils avaient prise. Dès avant le jour il était sur leurs traces, et à onze heures, il les avait ramenés de quinze milles, où il les avait trouvés, nous remplissant autant de surprise de son étonnante activité que de satisfaction pour leur retour.

Il ne faut pas oublier de dire que ces deux Américains, l'un et l'autre habitant de *Boston*, nous ont dit qu'ils faisaient le voyage de Buffalo-creek cinq ou six fois dans l'année, pour y acheter des pelleteries des Indiens; qu'ils partageaient ce commerce avec trois ou quatre autres compagnies; qu'il s'en faisait en

total, par cette voie, pour 20,000 dollars; dans lesquels ils entraient pour 1800 ou 2000.

Tonnawanta.

Il était trop tard pour espérer d'arriver avant la nuit à Buffalo-creek; notre voyage devait durer encore deux jours, et nous n'avions pas pour beaucoup plus d'une demi journée de provisions; il a donc été résolu que nous prendrions le parti de passer par *Tonnawanta*, lieu d'habitation de notre Poudrit, et que nous allongerions notre route de dix à douze milles, pour le bénéfice certain de trouver en abondance de nouvelles provisions; Poudrit nous en assurait; mais Poudrit est aussi bon *claquedent* que bon coureur; ni provisions, ni moyens d'en avoir de supportables, ne se sont trouvés dans la mauvaise barraque de ce demi Indien. Un peu de rhum et deux galettes de maïs, humides et lourdes, fabriquées par Madame Poudrit, ont été toutes nos ressources; encore a-t-il fallu attendre une heure le retour de Madame Poudrit, qui, à notre arrivée était occupée à bêcher le champ de son mari: nous avons ajouté à ses chetives provisions un peu de maïs pour nos chevaux. M. Guillemard, enflé des morsures des mous-

tiques, et se croyant près d'être malade, a voulu coucher à Tonnawanta; nous l'avons confié à la garde de la squawh Poudrit, et nous nous sommes remis en route, du Petit-Thouars, Blacons et moi, sous la conduite de notre guide ordinaire.

Tonnawanta, que nous quittions, est une réunion d'une quinzaine de maisons ou *wigwams* établies sur les bords tortueux de la rivière de ce nom; pays humide, fangeux, mais d'une bonne qualité de terres. C'était beaucoup gagner sur la longue journée du lendemain, que de faire dix milles; mais le souvenir et les morsures encore présentes des moustiques de la veille nous effrayaient; nous nous sommes donc arrêtés une demi-heure avant le coucher du soleil, pour nous donner le tems de les écarter avec plus de probabilité. Un petit camp indien que nous avons trouvé dans le bois, près *Small-fall*, (la petite chûte) a été choisi pour notre demeure de la nuit, malgré l'essaim effrayant des moustiques et de ces petites mouches, plus tourmentantes peut-être encore, qui bourdonnait aux environs. Nous avons entouré cette retraite au-dessus du vent, par des feux que nous entretenions avec des feuilles sèches et du bois mort; le vent balayant notre gîte par la

fumée qu'il y poussait, les moustiques n'ont pu y tenir, et là, après avoir attaché nos chevaux d'assez près pour qu'ils ne nous donnassent plus l'inquiétude de les perdre, après nous être approvisionnés d'eau et avoir fait du bouillon avec quelques tablettes qui me restaient encore, nous avons mangé *confortablement*, hors de l'atteinte de nos ennemis, nos galettes, notre reste de jambon, et *comfortés* encore par deux *segars*, nous avons passé une des meilleures nuits que l'on puisse désirer en pareil lieu. Pour ma part, je ne me suis pas éveillé depuis neuf heures du soir jusqu'à trois et demi du matin, tems où il a fallu nous préparer à partir. Ah! que les voyages sont un bon remède, au moins un bon palliatif à toutes les peines d'esprit et de cœur; entre la fatigue et le repos, ils laissent bien peu de place pour la pensée; et tout cela, comme dit l'histoire de ce pauvre M. *de Thiars*, rend presqu'aussi heureux que si l'on était mort.

Avant de finir le compte de cette journée, il me faut dire que nous avons rencontré le matin, dans notre route à Tonnawanta, un serpent-sonnette énorme; il était éveillé, replié sur lui-même et la tête levée; enfin, dans l'attitude qu'il prend pour s'élancer et mordre. Notre guide l'a apperçu lorsqu'il était à deux

pas de lui, et Cartouche à un demi pas seulement. Nous nous sommes arrêtés, j'ai rappelé mon chien; la vue de nos chevaux, de nos chiens et de nous-mêmes, dont ce serpent était entouré à peu de distance, ne l'a pas dérangé; il n'a pas quitté son attitude, qui n'était que défensive, et l'a mal défendu. Poudrit, qui avait été couper un bâton, a pu choisir la place où il l'en a frappé. Ce serpent était long de plus de quatre pieds et demi, d'un beau noir velouté, avec des cercles d'un jaune vif; il portait seize sonnettes. Je rappelle cette petite aventure avec détail, pour montrer combien peu sont dangereux ces animaux, dont on épouvante tant en Europe les voyageurs d'Amérique. Nous avons été plus de cinq minutes plus près de lui que de la longueur de son élan; le chien l'avait presque touché; il était éveillé, il nous observait, il n'a osé se décider à mordre; il a patiemment attendu le coup. Depuis que je suis dans les bois, j'ai eu occasion d'en rencontrer un assez grand nombre, et d'en tuer deux moi même, toujours sans la moindre apparence de danger.

Les chemins ont été fréquemment détestables dans les deux jours précédens, des bourbiers profonds, souvent des fondrières et des

broussailles continuelles. Dans ces mauvais passages, fort communs en tout pays peu ou point habité, il faut à-la-fois songer à éviter les branches qui peuvent déchirer le visage et même renverser, à choisir les places où le cheval va mettre les pieds, à l'aider pour se retirer du mauvais pas, enfin, à ne pas rencontrer de son genou ou de sa jambe quelque tronc, quelque roc, auxquels, avec les plus grandes précautions, on ne peut pas toujours échapper, et qui laissent quelquefois de longs et douloureux souvenirs. Les chemins d'aujourd'hui, (vendredi 19) devaient être meilleurs, au dire de notre guide ; et au passage près d'une plaine de sept à huit milles, ils ont été plus mauvais encore.

Village de Buffalo.

Nous avions envie de voir un grand établissement indien, on nous avait parlé de *Buffalo-creek* comme du plus considérable dont nous devions être à portée ; nous nous y sommes dirigés quittant à cet effet le sentier qui mène directement au lac Érié, pour en prendre un aussi mauvais qu'aucun de ceux que nous avions trouvé encore. Nous avions déjeûné à douze milles de notre coucher ; nous

avons été manger à *Buffalo* le reste de nos provisions. Le creek de Buffalo se rencontre douze à quinze milles avant d'arriver au village. Ce creek, extrêmement étroit la première fois qu'on le trouve, a pourtant sa source à quinze milles plus haut; mais il s'élargit ensuite considérablement, il a cinquante ou soixante toises à son embouchure; on le passe à gué entre un village habité par la nation des *Cayougas* et *Buffalo-village.* Là, sa largeur est d'une vingtaine de toises; mais son lit est tellement encaissé et bourbeux que nous avons eu beaucoup de peine à nous en tirer.

Le village de Buffalo est habité par les *Senecas.* Le chef de cette nation est *Brothers Farmer*, estimé par toutes les tribus comme grand guerrier et grand politique, et fort caressé à ce titre par les agens anglais et les agens américains. Buffalo est le chef lieu de la nation *Seneca.* On nous avait assuré que nous y trouverions quatre-vingt maisons réunies; nous n'en avons vu qu'une quarantaine; les autres s'étendent en haut et en bas sur les bords du creek, et peuplent ainsi plusieurs milles. Ces quarante maisons sont situées sur une plaine très-fertile, à en juger par l'herbe naturelle qu'elle produit. Nous avons vu des Indiens la faucher avec leurs couteaux; quel-

ques familles ont des vaches, quelques-unes même des chevaux. Il y avait de belles paires de bœufs à vendre dans le village; mais comme tous les produits sont le résultat du travail des femmes, ce sont elles seules qui en disposent; elles seules en sont regardées comme propriétaires; c'est avec elles seules que se font les marchés ; c'est à elles qu'en appartient l'argent, ainsi même que les maisons où elles habitent. Les hommes n'ont de propriété que leur fusil, leur *tomahawk*, leur petit couteau et leur pipe, et les scarpels qu'ils ont enlevés sur les têtes de leurs ennemis, et qui font en plus ou moins grande quantité l'ornement de toutes les maisons des Indiens guerriers. Il ne leur en faut pas davantage.

Les titres de chefs sont généralement héréditaires parmi les Indiens, quoique quelques-uns soient aussi nommés par élection. Mais ce ne sont pas les fils des chefs qui sont chefs par droit de naissance ; ce sont les fils des femmes-chefs ; car il est des femmes qui par leur famille conservent et transmettent cette hérédité. Ces reines indiennes n'en cultivent pas moins le maïs à la pioche ; quoiqu'elles aient des bœufs à vendre, elles ne s'avisent pas de les mettre à la charrue. Comme je l'ai dit, un petit champ de maïs suffit à la famille ;

quelquefois on y en ajoute un de pommes de terre ; mais le plus souvent, le maïs et les pommes de terre sont cultivés pêle-mêle. Chacun de ces champs est un morceau très-irrégulier, coupé dans le terrein commun ; aucune clôture ne le garde ; mais il l'est par la foi publique, et elle n'est jamais trompée. Les bestiaux qui paissent dans les bois n'en approchent point.

Les champs cultivés des Indiens sont toujours plus beaux que les autres, par le genre de culture qu'ils reçoivent ; ils sont plus fouillés, tenus plus nets, doivent produire et produisent davantage. Les huttes indiennes à Buffalo sont un peu moins mauvaises que celles que j'avais déjà vues, mais toutes aussi malpropres.

Notre guide nous a conduit chez une famille où, disait-il, il y avait une femme à moitié française, ce qui n'était pas vrai. En arrivant dans cette maison, nous avons trouvé le père qui se saignait du pied ; il nous a fait entendre qu'il souffrait du bas-ventre, et qu'il avait confiance dans ce remède, qu'il s'ordonnait et s'appliquait lui-même. Deux feuilles de sauge lui ont servi de compresse, une mauvaise jarretière de bande, et il a été chercher son *tomahawk* pour y fumer. Une ou deux autres

familles logent dans la même hutte. Les maris, les pères, les frères étaient assis à la porte. Les femmes étaient aux champs. Il a fallu attendre leur retour pour savoir si nous pouvions espérer du lait et des œufs. Elles sont arrivées et n'en avaient pas. Elles nous ont donné du lait de beurre seulement, et de très-bon beurre.

Dans l'espace de deux heures que nous avons passé au milieu d'une vingtaine de ces Indiens, nous n'avons rien observé qui nous parut réellement digne de remarque ; peu d'expression dans leurs visages, peu de gaîté, peu de finesse ; curieux comme des gens qui n'ont jamais rien vu, s'emparant de nos montres, de notre boussole, de nos crayons, de nos livres, de nos brides, les regardant avec beaucoup d'attention, sans exprimer aucun étonnement, aucune satisfaction, mais aussi froids sur tout cela que les trois quarts des Américains des campagnes, qui ne sont pas moins curieux.

J'avais acheté à Philadelphie une grande quantité de petites bagatelles, dans l'intention de les donner à ce peuple, auquel je savais que c'est un moyen de plaire. Nous en avons payé les services que ceux-ci nous ont rendus, et j'ai étendu mes *magnificences* beaucoup au-delà des services de ceux ou de celles à qui nous avions quelqu'obligation. Ils recevaient

avec plus d'étonnement que de plaisir. Les jeunes filles semblaient plus sensibles que les autres à ces cadeaux ; trois ou quatre d'entre elles étaient assez jolies ; je ne sais si elles m'ont paru telles, parce que je leur ai trouvé un air de modestie, que j'aime à voir toujours associé à la beauté.

Mœurs et usages des Indiens.

Les Indiens semblent très-occupés de leurs enfans, les aiment beaucoup quand ils sont enfans, et prolongent souvent leur tendresse au-delà de ce bas âge. Les enfans à la mammelle sont généralement suspendus dans un panier tenant au plancher par de longues cordes et sont ainsi bercés. Quand la mère voyage ou seulement va travailler, l'enfant est mis dans une espèce de petite hotte ouverte, le dossier et le pied de la hotte sont de bois; le devant est fermé par des lanières d'étoffe, qui assujétissent l'enfant à volonté ; cette espèce de berceau est soutenu dans sa partie supérieure par une courroie dont la mère entoure son front; c'est ainsi que les Indiens portent tous leurs fardeaux.

Peu d'Indiens parviennent à un âge avancé ; ceux qui deviennent vieux et infirmes, sont tués par leurs enfans, et c'est un devoir que

ceux-ci croient remplir pour empêcher leur père de souffrir; cependant ils ne le remplissent pas toujours.

Les Indiens ne craignent pas la mort, elle afflige peu les parens de celui qu'elle atteint. Quelques cris quand le mort est mis en terre, sont les seules expressions de leurs regrets, les seules images de la douleur qu'ils éprouvent. Mais les jours qui ont précédé l'enterrement, et ceux qui le suivent, sont employés en festins et en danse. Souvent la succession du mort est dépensée à boire, manger et danser en son honneur.

La demie civilisation dans laquelle la continuelle fréquentation des blancs met les nations indiennes que nous avons vues, a détruit l'originalité de leurs mœurs qu'il aurait été curieux de pouvoir observer. Le whiskey les abrutit, et le whiskey est connu et desiré des Indiens, aussi loin que le commerce des fourrures conduit les blancs. Il faudrait donc aller comme M. *Mackensie* au-delà des nations connues pour retrouver les mœurs originales de ces peuples, à qui l'Europe a fait et continuera de faire autant de mal qu'elle en a fait à presque toutes les nations qu'elle a découvertes : encore M. Mackensie a-t-il distribué du whiskey dans sa route.

Je

Je placerai ici quelques autres informations sur les Indiens qui, quoique générales, et peut-être connues de quelques personnes, ne laissent pas de présenter un ensemble assez curieux pour les Européens. J'y ajouterai le récit de la captivité d'un de mes amis de Virginie ; que je tiens de lui-même, et qui peut servir de complément aux autres détails.

J'observerai d'abord que les Indiens haïssent en général les Américains des États-unis, et n'aiment guères les Anglais, au lieu que tous ceux que nous avons rencontrés nous ont, au seul titre de Français, témoigné, autant qu'il a été en eux, une affection particulière. Ils savent, disent-ils, que leur nation a toujours été bien traitée par la nôtre, et sur-tout sans hauteur, c'est pourquoi ils nous ont constamment appelés leurs frères.

L'âge est extrêmement respecté parmi les Indiens ; l'idée de la vieillesse et de la sagesse est la même pour eux.

Hors le respect accordé généralement au vieil âge, et la grande considération qu'ils ont pour leurs chefs en tems de paix, et pour leurs capitaines en tems de guerre, la santé, l'agilité et le courage obtiennent seuls entr'eux des distinctions. Indépendans par caractère et par habitude dans toutes les actions

de leur vie, ils ne manquent jamais de soumission, ni pour leurs chefs, ni pour leurs capitaines.

L'hospitalité est pour eux une vertu de devoir; y manquer est un crime, et ils n'y manquent jamais. La vengeance est aussi en eux une vertu d'un égal devoir, ils en dissimulent le désir aussi long-tems qu'ils ne sont pas sûrs de la satisfaire; mais le tems le plus long, les plus grands obstacles n'en éteignent pas le besoin, qui est en eux une passion.

Quoique le vol soit chez eux une habitude, plus commune encore parmi les femmes que parmi les hommes, le voleur pris sur le fait est condamné à rendre ce qu'il a volé, et dans le cas de vol avec violence, les sorciers sont consultés, et ordonnent sa mort.

Le meurtre prémédité est très-rare; ceux occasionnés par l'ivresse et les querelles qu'elle excite, assez fréquens. Dans l'un et l'autre cas, il est racheté par le paiement d'une certaine somme toujours estimée en une espèce de boules de porcelaine (*wampum*), mesure des prix de toute marchandise entr'eux; celui qui ne peut payer cette rétribution à la famille du mort lui est livré pour qu'elle assouvisse sur lui sa vengeance.

Cette espèce d'indulgence pour les meurtres et

les vols n'est pas commune à toutes les nations indiennes. J'ai entendu dire au colonel *Brant*, chef des Mohawcks, que parmi les six nations qui aujourd'hui occupent encore nne partie des terres dans le territoire des États-Unis et dans le Canada, tout Indien qui en a tué un autre, ou même qui a volé, est irrémissiblement mis à mort. Ce sont ordinairement les plus proches parens du coupable qui le tuent; mais le droit en appartient à tous les Indiens de la nation, dès que le crime est connu; il est commun qu'alors le coupable, loin de faire aucune résistance, se présente lui-même à la mort.

Parmi quelques nations la femme qui sait que son mari lui a été infidèle s'en venge en lui étant infidèle aussi, et le mari en pareil cas a recours à la même espèce de vengeance. Mais il en est où les maris tuent leurs femmes quand ils les trouvent en flagrant délit: cela est bien sévère.

Le plus grand crime chez les Indiens est de toucher à une femme prisonnière, même de son consentement. Ce crime serait immédiatement puni de mort. Je tiens encore du colonel Brant, qu'il est jusqu'ici inconnu parmi les six nations. Dès que la prisonnière est libre, rien n'est défendu de ce qu'elle permet.

Ne sachant ni lire ni écrire, et avides de transmettre à leurs enfans les faits, sur tout ceux qui sont honorables à leur tribu, ils le font en traçant sur des arbres des figures, sans forme pour qui ne connait pas cette sorte de langage, mais intelligibles pour eux et leurs descendans, tant que le tems ne les a pas effacés; ils leur racontent ainsi leurs exploits de chasse, de guerre, le nombre de scarpels qu'ils ont enlevés, etc.

Le wampum, qui est leur monnaie, leur sert aussi de décoration, c'est un gage de serment, c'est le sceau de leurs traités.

Ils sont plus ou moins habiles à compter, selon que leur commerce est plus ou moins étendu. Ils ne comptent les jours et les mois que par lune ou nuit, et les années que par hyvers ou étés. L'étoile polaire qu'ils connaissent, leur sert de guide dans leurs voyages de nuit.

Les mœurs des Indiens relativement au mariage varient. Dans quelques tribus ils sont mariés par leurs parens et très-jeunes; dans d'autres, les époux se choisissent mutuellement; chez quelques-unes la pluralité des femmes est permise; ailleurs elle est contre l'usage. Il est des tribus où l'infidélité d'une femme n'affecte pas le moins du monde

le mari; et d'autres où il s'en afflige au point de s'empoisonner, ce qui arrive aussi quelquefois aux femmes par le désespoir de la jalousie. Mais presque par-tout le mariage n'est qu'une situation temporaire ; le divorce est fréquent, et alors les enfans restent aux femmes comme toute autre propriété.

La conversation est rare, sinon nulle entre mari et femme ; en tout les Indiens sont peu causeurs. La femme revenant de son pénible travail, prépare deux ou trois fois par jour le repas dont le mari est toujours content. Si le repas n'a pas été préparé, le mari, sans se plaindre, va chez un voisin et s'y nourrit.

Quelques fièvres inflammatoires et putrides, et la petite-vérole, sont leurs plus communes maladies; ils sont effrayés de cette dernière. Quand ils sont près d'habitations de blancs, ils se laissent traiter par les médecins blancs avec assez de confiance; quand ils n'en sont pas rapprochés, ils ont une égale confiance en leurs jongleurs, qui souvent sont des femmes. Les remèdes que donnent ces jongleurs sont généralement des jus d'herbes très-forts ; souvent ils font mettre le malade dans une espèce de four, ou dans un bain de vapeurs, pour l'exciter à une sueur

violente, qui est leur remède le plus commun. Les bains de vapeur sont faits au moyen de grosses pierres qu'ils échauffent au plus haut degré, et qu'ils placent en cercle ; le malade est mis au centre ; cette petite enceinte est couverte d'une tente très-basse, faites de couvertures de laine ; ces pierres brûlantes sont arrosées d'eau, et quand le malade est bien impregné de cette vapeur et tout couvert de sueur, on le plonge dans le ruisseau le plus frais. Ce remède est répété plusieurs fois de suite, et est souvent salutaire, dans les pleurésies particulièrement, et pour les rhumatismes. On en sera moins étonné quand on saura qu'il s'emploie de même en Russie et avec le même succès ; cependant je n'oserais le conseiller à aucun malade. Mais ce remède, ni nul autre, n'est jamais administré sans quelque cérémonie mystérieuse, comme de souffler sur le patient, de danser, de crier, de battre le tambour ; ils invoquent aussi le *grand esprit* toutes les fois qu'ils préparent leur remède, ou même qu'ils exercent leur art, auquel ils se disent toujours appelés par leurs rêves.

Les maux, dans les muscles de la tête et du cou, sont très-fréquens chez les vieilles

femmes, et ces maux sont alors accompagnés de grandes douleurs; on peut les attribuer à la manière dont elles portent les fardeaux.

Les morsures des serpens - sonnettes, sont aisément guéries, et le remède en est connu de tous les Indiens. Celui qui est le plus généralement employé, et dont j'ai déjà parlé (*Rattle-snake root*) est la *serpentaire polygala-seneca*. Les feuilles très-pressées, s'appliquent contre la blessure, et le jus de la racine est avalée avec un peu de beurre ou de graisse; mais les remèdes sont multipliés pour ce genre d'accidens, qui est d'ailleurs peu redouté des Indiens. Ils mangent avec délices la chair des serpens, et réduisent en poudre la peau que ces serpens abandonnent deux fois par an; ils en font usage pour se purifier le sang.

Le langage des Indiens dans leurs discours, est toujours figuré; par exemple, s'ils veulent exprimer le rétablissement de la paix entre deux nations, ils disent : « Nous faisons un » chemin dans les bois, d'environ 500 milles » de long, nous en arrachons les racines et » les ronces, nous le nettoyons de toutes » les pierres, rocs et arbres, nous en emportons les montagnes, nous couvrons la route » de sable et éclaircissons tout, si bien que

» toutes les nations pourront se voir les unes » les autres sans obstacles ». Quoique froids dans toutes les actions de leur vie, ils s'animent souvent en parlant, et portent leur déclamation jusqu'au chant; l'assemblée les écoute en silence, les conseillers fument leur pipe, et l'orateur, après avoir fini, se rasseoit et fume comme eux. De quelque durée que soient leurs discours, ils ne sont jamais interrompus. Interrompre un Indien, est lui faire le plus grand outrage. Ils mettent, dans leurs députations, dans la réception des ambassadeurs, dans la négociation des traités, un grand appareil, une grande cérémonie.

Quand ils se font la guerre de nation à nation, ils en prennent la détermination en conseil, mais ils ne la déclarent pas à leur ennemi. Ils arrivent chez lui en partis plus ou moins considérables, et détruisent, tuent tout ce qu'ils peuvent rencontrer; ils en usent de même par-tout où ils trouvent des individus de la nation avec laquelle ils sont en guerre. Il y a cependant des lieux qu'ils respectent, et où ils suspendent leurs vengeances; telle est certaine place le long de la rivière *des Missouris*, où se trouve le genre de pierres propres à faire des pipes. Là, les ennemis les plus invétérés travaillent à côté les uns des

autres à couper les pierres qui sont un besoin de chaque tribu; plusieurs autres lieux sont aussi consacrés, et il n'y a pas d'exemple qu'aucun de ceux-là ait jamais été une scène de querelle. Sortis de cette enceinte, ils redeviennent ennemis acharnés.

La paix, entre deux nations, ne peut avoir lieu que par l'entremise d'une nation neutre, car, jusqu'à ce qu'elle soit conclue, les nations ennemies s'entre-détruisent d'individu à individu. Les paroles de paix, une fois portées par la nation neutre, les ambassadeurs des deux nations ennemies se rencontrent, conviennent entr'eux de la cessation des hostilités; il n'y a jamais d'autres conditions. Les propositions sont rapportées, par les ambassadeurs, aux conseils respectifs de leur nation, puis tous les chefs se rassemblent, fument dans le *calumet* de paix, se donnent des wampums, des ceintures; alors la paix a reçu toutes ses formes : mais on ne se rend pas les prisonniers, qui restent esclaves là où ils sont.

Quand les nations indiennes sont en guerre avec les blancs, comme il arrive le plus communément que cette guerre est partagée par plusieurs nations, souvent les négociations de paix se commencent par des parlemen-

taires de la nation blanche, souvent aussi ces parlementaires sont égorgés par les Indiens. C'est ce qui est arrivé dans leur dernière guerre avec les États-Unis. Le général Waine avait envoyé dès le commencement de l'année 1794, trois officiers avec trois interprètes, à trois des différentes nations rassemblées en avant de son armée. Ces six hommes, porteurs de la *flag* américaine, ont tous été massacrés. Après l'affaire du mois d'août de la même année, près le lac Érié, où les Indiens furent détruits, le général Waine, au lieu de laisser égorger, par les Américains, les prisonniers Indiens, les fit bien traiter; il en renvoya plusieurs à leurs nations, avec des paroles de paix. Les Indiens, découragés par leur défaite, par le peu de secours que leur donnaient les Anglais, après les avoir excités, contents de voir leurs prisonniers rendus, écoutèrent le désir et le besoin qu'ils avaient de la paix, et la négociation s'entama. Onze nations étaient en guerre avec les États-Unis; la députation de ces onze nations arriva, et la négociation dura trois mois.

Quand il est convenu que les conditions de paix vont se traiter, les Indiens regardent la paix comme faite, et dans la première assemblée, toujours extrêmement nombreuse,

le calumet de paix est apporté, il est présenté par un des chefs, et tout ce qui est présent y fume successivement. Essuyer le bout de la pipe, serait faire aux Indiens une insulte capable de rompre la négociation. Les autres assemblées sont moins nombreuses; trois à quatre Indiens seulement, de chaque nation. Il faut un interprète pour chacune des nations, car elles ont toutes une langue différente; les discours des Indiens sont très-longs, quelquefois de trois heures; ils sont, comme je l'ai dit, écoutés avec la plus grande attention; leurs réflexions, leurs réponses sont précises et judicieuses. Les orateurs ont les principaux points de leurs discours tracés par des wampums, d'une manière presque toujours inintelligible à tout autre qu'à eux-mêmes; c'est en arrangeant ainsi leur wampums, que les jeunes gens qui assistent au conseil général, rapportent mot à mot, au conseil particulier de leur nation, non seulement tout ce qui a été proposé, mais tout ce qui a été dit.

La négociation finie, toutes les conventions sont écrites sur un long parchemin, qui contient à la fois tout ce qui est particulier à chacune des nations contractantes. Les parchemins sont signés de tous les chefs des nations, qui, pour la plupart, mettent pour signature le

dessin informe de l'animal qui est le signe commun de la tribu. L'un des deux parchemins ainsi signés, reste à la nation blanche; l'autre est donné à la nation indienne la plus nombreuse parmi les contractantes, qui elle-même en délivre aux autres des copies en wampums. Tout cela fini, les présens se font, et on fume encore au calumet.

Le général Waine, de qui je tiens toutes ces particularités, accorde aux Indiens un excellent caractère, beaucoup d'intelligence et de reflexion. Dans la bataille qui a décidé le sort de cette guerre ils ont montré une bravoure obstinée, jusqu'à l'acharnement: ils ont même fait quelques manœuvres hardies et assez habiles, qui sans doute étaient dirigées par des officiers anglais; mais qu'ils n'ont pas moins eu le mérite de bien exécuter.

La manière de recevoir les voyageurs parmi les Indiens, est de faire fumer dans le tomahawk, comme celle de sanctionner les paix, est de fumer avec leur ancien ennemi dans le calumet. Ils fument généralement un tabac doux, affaibli encore par des feuilles pilées de plantes odoriférantes, et particuliérement de sumack.

Encore une fois ces mœurs varient selon les différentes tribus des Indiens, au moins pour

les détails ; et je les consigne ici, plutôt pour satisfaire, autant qu'il est en moi, la curiosité avide de mes amis d'Europe sur ce point, que pour leur présenter un ensemble qui me satisfasse moi-même.

Je pense qu'il ne sera pas inutile de terminer ces notions générales par une histoire particulière, écrite presque sous la dictée de celui qui en a été le principal personnage et la victime : homme d'une grande véracité, éloigné de toute prétention, et dont l'imagination calme est incapable d'exagérer. On y verra beaucoup de perfidie et de férocité ; mais je dois dire que les Indiens qui s'en sont rendus coupables, étaient en état de guerre avec les États-Unis.

Histoire de M. Johnson, citoyen de Virginie, pris par les Indiens en 1790.

M. *Johnson*, habitant de Richmond en Virginie, et négociant, était appelé dans le Kentuky pour y recueillir quelques sommes dues à son père qui venait de mourir, et pour y recevoir quelques dépositions demandées par la cour supérieure de l'État de Virginie. Il avait déjà fait le même voyage, et sans aucun accident, l'année précédente.

Il partit de Richmond dans les premiers jours de mars 1790, avec M. *May*, habitant de *Petersbourg*, dans le même État, son ami, et grand propriétaire de terres au Kentuky. Tous deux se rendirent sur les bords du grand *Kanhawa*. Ils y trouvèrent *Jacob Skuyl*, marchand de *Greenbriar court-house* en Virginie, portant aussi au Kentuky une grande quantité de marchandises. Ils achetèrent ensemble un de ces bateaux destinés à descendre l'Ohio, qui, ne pouvant pas le remonter, n'ont de solidité que celle nécessaire pour faire le voyage, et par conséquent se vendent bon marché : ce sont de longs bateaux plats non pontés ; ils sont, en arrivant à *Limestone*, vendus pour les planches ; celui-là avait coûté trente dollars. (J'entre dans ces détails, parce que l'émigration au Kentuky, étant à présent fort commune, et la voie de la navigation étant la plus prompte, la moins dispendieuse, et la plus habituellement prise, ils peuvent être de quelque intérêt).

Embarqués avec leurs marchandises et leurs provisions, ils descendirent la rivière, conduisant le bateau eux-mêmes. Il n'est question dans tout le trajet de 295 milles jusqu'à Limestone, que de tenir le bateau dans le courant, qui est assez rapide pour le conduire sans

l'aide des rames. Au confluent du grand Kanhawa avec l'Ohio, à *Point-pleasant*, ces trois voyageurs en trouvèrent trois autres, qui attendaient une occasion pour descendre au Kentuky : c'étaient *William Phlyn*, de Point-pleasant même, petit marchand très-accoutumé à ce voyage, et *Doly* et *Peggy Flamming*, jeunes filles du même lieu, allant, sous la protection de Phlyn leur parent, s'établir au Kentuky.

Aucun d'eux n'ignorait que la navigation de l'Ohio n'est pas sans danger ; mais ils savaient aussi que les occasions où les Indiens attaquent un bateau au milieu de la rivière sont rares, cela était même sans exemple, pour un bateau contenant six personnes ; ils étaient donc sans inquiétude.

Partis de Point-pleasant le vendredi 20 mars, de bonne heure dans la matinée, ils avaient dans vingt-deux-heures parcouru cent six milles ; il était cinq heures du matin ; ils n'étaient pas loin de l'embouchure du *Scioto*, et ils devaient, selon toute probabilité, arriver à Limestone, le lendemain avant la pointe du jour.

Ils voguaient dans cette espérance, quand ils entendirent des cris lamentables ; c'étaient deux hommes qui, parlant anglais, et s'expri-

mant dans les accens les plus douloureux, appelaient leur assistance, leur disant qu'ils avaient été pris par les Indiens, qu'ils leur avaient échappé, qu'ils craignaient d'en être repris, qu'ils n'avaient pas mangé depuis quatre jours; qu'enfin s'ils ne pouvaient être reçus dans le bateau, ils demandaient au moins quelque nourriture pour échapper à la mort, qu'ils ne pouvaient éviter, s'ils restaient plus longtems sans subsistance.

Le premier sentiment de tous les passagers fut d'aller au secours de ces malheureux; mais le second fut pour quelques-uns d'eux celui de l'inquiétude que cette assistance ne les mit eux-mêmes dans le danger de tomber entre les mains des Indiens. M. Johnson et M. May se déclarant pour cette crainte, elle fut combattue par les deux autres hommes, qui la regardaient comme sans fondement, et par les deux femmes, qui, cédant à la pitié, mouvement plus habituel à leur sexe qu'au nôtre, traitaient de barbarie l'opposition que ces deux messieurs mettaient à sauver la vie à ces hommes près d'expirer.

La discussion dura quelque tems, MM. Johnson et May, sans diminuer d'inquiétude, avaient une sorte d'embarras de la laisser voir aussi vive qu'ils l'éprouvaient. Cette inquiétude,

inquiétude, n'étouffait pas néanmoins, toute leur compassion, et leur humanité reprochait à leur prudence de les rendre coupables de la perte de ces deux malheureux; ils n'osaient se montrer moins humains que les autres, puisqu'ils ne couraient pas plus de dangers, et ils défendaient leur opinion avec moins de force.

Les deux malheureux suivaient sur le rivage le bateau qu'entraînait la force du courant. Leurs plaintes, leurs cris, leurs expressions de désespoir redoublaient, lorsque William Phlyn, à qui l'habitude de cette navigation et des voyages au Kentuky, donnait quelque crédit parmi les autres, proposa de descendre seul et de porter du pain à ces hommes, si l'on voulait l'aborder : il assurait qu'il verrait venir de loin les Indiens s'ils se présentaient, qu'alors, le bateau pourrait à l'aise gagner le large et leur échapper, et que lui-même, suivant à pied le rivage, arriverait le lendemain à Limestone sans tomber dans leurs mains.

Il eût été trop dur pour ces deux messieurs de s'opposer à une telle proposition faite par les quatre autres, car les deux femmes, et Jacob Skuyl, se joignaient ardemment à cet avis. MM. Johnson et May s'y rendirent plutôt par faiblesse que par un consentement intime,

et le bateau fut dirigé vers le rivage, le long duquel les deux malheureux se traînaient dans l'attitude de la dernière souffrance. Faut-il que la bonne-foi et l'humanité soient si souvent déçues. Hélas ! l'inquiétude de ces me[illegible]rs n'étaient pas sans fondement ; ces hommes était deux traîtres appostés, pour attirer le bateau, par les Indiens qui suivaient leur marche en se tenant toujours éloignés du rivage et cachés derrière les arbres qui le bordaient. Ils parurent lorsque le bateau fut près d'aborder, et se montrèrent au nombre de vingt-cinq à trente, en poussant des cris affreux et faisant feu sur les voyageurs. M. May et Doly Flamming furent tués à la première décharge. Les autres, aussi étonnés qu'effrayés, cherchèrent à regagner le courant ; mais déjà trop près du bord, rendus moins adroits sans doute par la présence d'un grand danger, ils ne s'en éloignaient que lentement.

Les Indiens continuaient leur feu. Jacob Skuyl venait d'être blessé ; deux chevaux embarqués venait aussi d'être tués. La frayeur redoublait dans les trois voyageurs qui pouvaient agir encore, et leurs moyens d'activité diminuaient.

La rage des Indiens augmentant par l'espérance du succès, quelques-uns d'eux se mirent

à la nage, approchèrent du bateau, tandis que les autres, restés sur le rivage, menaçaient les voyageurs en les tenant en joue, de tirer sur eux s'ils faisaient la moindre résistance. Les Indiens nageurs amenèrent donc le bateau vers le bord, et les malheureux Américains prisonniers abordèrent au milieu des cris de ces Indiens, qui n'étaient plus des cris de fureur, mais des expressions de joie. Les Indiens leur présentèrent la main, que ceux-ci leur donnèrent avec plus ou moins d'empressement, selon le degré de leur crainte; et il est facile de juger qu'elle était extrême; cependant, cette réception la tempéra un peu.

Tandis qu'une partie des Indiens accueillait ainsi à leur manière les prisonniers, en les écartant du rivage, une autre partie était dans le bateau, prenant et emportant toutes les marchandises, toutes les provisions; quelques autres coupaient du bois et faisaient du feu. Auprès de ce feu on apporta le butin et les deux malheureux tués à la première décharge; ceux-ci, d'abord dépouillés de tous leurs vêtemens, furent sur-le-champ *scarpelés*, et leurs corps jettés dans la rivière. M. May était l'ami intime de M. Johnson; les expressions manquent encore à celui-ci pour rendre les sentimens d'horreur que lui

donna ce cruel spectacle, et qui suspendirent son inquiétude personnelle. Ces scarpels furent mis à sécher auprès du feu, pour augmenter ensuite les trophées de la tribu à laquelle ils appartenaient.

Aucun des vêtemens de *Peggy-Flamming* ne fut touché. Les trois hommes furent déshabillés avec plus ou moins de rigueur, selon l'humeur de ceux qui s'en chargeaient et de ceux dont ils étaient entourés. M. Johnson, par exemple, dépouillé de son habit et de sa veste, l'était déjà à moitié de sa chemise, lorsqu'un des Indiens qui jusques-là ne s'était pas mêlé de sa toilette, la lui remit de force, en parlant à celui qui la lui ôtait, d'un ton à faire croire qu'il le blâmait, et qu'il avait le droit de le faire. Il lui fut donné, par ce même Indien, une couverture, pour le dédommager de la perte de son habit, et de sa veste. Ses souliers lui furent ôtés, et changés contre des *mockissons*, souliers indiens, faits avec des peaux de daim. Ses culottes et ses bas lui furent laissés pour ce jour-là. Tous les différens habillemens furent réunis aux effets déjà pris. Les Indiens étaient alors au nombre d'environ soixante-dix, parmi lesquels étaient une douzaine de femmes.

Leur chef les rassembla autour du feu, et

là, le *tomahawk* à la main, il les harangua pendant environ un quart-d'heure, avec une grande facilité de paroles, et avec les gestes, le ton et l'expression de l'enthousiasme sur le visage; il montrait successivement le ciel, la terre, la rivière et les prisonniers. Presqu'à chaque phrase, les Indiens qui l'écoutaient avec une grande attention, applaudissaient par une espèce de son guttural, traînant, profond et triste.

Le butin fut distribué entre les sept différentes tribus qui concouraient à cette expédition. Trois des prisonniers furent donnés à la tribu des *Shawaneses*, la plus nombreuse dans cette petite armée, et à laquelle appartenait le chef général; l'autre fut donné à celle des *Cherokées*, et c'était William Phlyn; chacun d'eux fut d'ailleurs confié plus particulièrement à la garde d'un Indien, chargé de répondre de sa personne. Les prisonniers, ainsi distribués, restèrent réunis, et ne perdirent pas la liberté de communiquer entr'eux sans contrainte. Ce fut alors que les deux hommes qui les avaient attirés par leurs plaintes, se rejoignirent aux Indiens; Ils reçurent de durs reproches de leurs infortunées victimes, et ces reproches étaient encore modérés par la crainte que les Indiens ne les

entendissent ; leur excuse fut la nécessité d'agir ainsi, sous peine de perdre la vie. Ils se dirent deux habitans du Kentuky, pris six mois auparavant dans leur propre habitation, par ces mêmes Indiens, qui, depuis, les avaient fait plusieurs fois servir au même usage auquel ils venaient d'être employés.

Les provisions trouvées dans le bateau, servirent au repas des Indiens, qui les partagèrent généreusement avec leurs prisonniers. La nuit arriva, et chacun se coucha sous les arbres ; les prisonniers, entourés par la tribu à laquelle ils avaient été donnés, et plus particulièrement veillés par l'Indien auquel ils avaient été confiés. Peggi Flamming, qui ne fut pas abandonnée de ses gardes, fut cependant, pour cette nuit, particulièrement entourée de femmes. M. Johnson fut lié par les coudes, et chacun des bouts de la corde était attaché à des arbres très-distans, de manière qu'il n'avait pas la faculté de se coucher ; ce n'était pas assez pour tranquilliser son garde ; il lui passa autour du col une corde attachée à un arbre derrière lui, corde qui ne le serrait pas, mais qui, portant une grosse sonnette, eût éveillé toute la troupe au moindre mouvement qu'il eût fait. On prit à-peu-près les mêmes précautions avec

tous les autres. Les deux traîtres blancs étaient en entière liberté, et quelques Indiens entouraient à une certaine distance cette caravanne, pour veiller à tout ce qui se passait autour d'elle.

Le lendemain matin, les prisonniers détachés de leur arbre, furent rendus à la même liberté que la veille.

Sur les dix heures, les Indiens, tapis le long de l'Ohio, vinrent avertir qu'ils voyaient de loin un bateau descendant le fleuve; alors les prisonniers reçurent ordre de se joindre aux deux qui, la veille, avaient trompé leur compassion, et d'appeler à eux, par tous les moyens possibles, les voyageurs qui étaient dans le bateau. Il est plus aisé de se faire une juste idée de l'horreur que leur fit une telle proposition, que de l'effroi que leur inspirait la certitude de perdre la vie, s'ils s'y refusaient; car les menaces les plus positives accompagnaient cet ordre, et ne leur laissaient aucun moyen d'hésiter, s'ils n'étaient pas déterminés à mourir sur-le-champ sous le tomahawk; or, aucun d'eux ne l'était.

Il fallut ne pas laisser voir d'indécision, et se résoudre à suivre les deux blancs. M. Johnson se promit seulement, puisque la sûreté de sa vie l'obligeait à faire partie de cette troupe

avilie et traîtresse, de ne pas se rendre, au moins, par aucun acte volontaire, coupable de l'esclavage, et probablement de la mort des malheureux que le bateau portait; de ne faire aucun geste, de ne prononcer aucune parole. Il n'en eut pas besoin; ses compagnons en firent assez pour toucher l'humanité des nouveaux voyageurs, qui, sans hésitation, se dirigèrent vers le rivage, dans la satisfaction d'y soulager l'infortune, et de délivrer la captivité; à peine en approchèrent-ils, que les Indiens, suivant derrière les broussailles, comme ils avaient fait la veille, parurent, firent feu et atteignirent les six personnes que le bateau contenait. Les cris de triomphe succédèrent encore aux cris de fureur. Le bateau fut promptement amené; deux des malheureux atteints n'étaient pas morts; ils furent sur-le champ achevés à coups de tomahawk. Les six scarpels furent enlevés, mis à sécher comme la veille, et le butin distribué avec autant d'égalité, mais moins de cérémonie.

Peu de tems après, trois nouveaux bateaux furent annoncés par les sentinelles; même ruse employée, mais pour cette fois inutilement. Ces familles, qui se rendaient au Kentuky, ne firent paraître aucune tentation de

se détourner de leur marche, et la continuèrent. Les Indiens firent feu sur les bateaux, mais la largeur de l'Ohio étant de près d'un mille, les balles ne les atteignirent pas. La terreur n'en prit pas moins aux voyageurs : ils étaient distribués, avec leurs bestiaux, sur les trois bateaux; ils se réunirent sur un seul, croyant, par la réunion de leurs forces, accélérer davantage sa marche, et échapper avec plus de certitude; ils abandonnèrent les deux autres au courant. La division des bateaux donna aux Indiens l'espérance de s'en rendre maîtres; jamais ils ne l'eûssent ôsé, si les voyageurs, sans les désunir, eussent continué leur route; car, plus avides que hardis dans leurs entreprises, les Indiens n'attaquent jamais sans croire à la supériorité de leurs forces, et ils n'y croient pas légèrement. Encouragés donc par leur nombre, par la terreur apparente de leur ennemi, et par la division de leurs moyens de défense, ils se déterminèrent à les poursuivre; ils avaient eux-mêmes pris, depuis la veille, deux bateaux; ils y entrèrent au nombre d'environ trente, y jetant leurs prisonniers, et se dirigèrent aussi vite qu'ils purent vers le bateau qui fuyait. Les deux abandonnés au courant, leur appar-

tinrent bientôt ; ce n'était alors rien pour eux, ils voulaient avoir le troisième ; ils le poursuivirent avec des efforts redoublés et les cris les plus perçans : ils tirèrent sur lui tous les fusils qu'ils portaient, mais leur feu comme leurs efforts furent également sans succès. Le bateau, déjà fort éloigné, approchait des lieux où les Indiens craignaient de trouver de nouveaux ennemis ; il leur fallut donc renoncer à leur espoir, et se contenter du riche butin qui était tombé dans leurs mains. C'étaient les effets, les provisions, les richesses de toute nature de quatre familles de Virginie, qui émigraient ensemble pour s'établir au Kentuky.

Ils les amenèrent au rivage, et sans commencer cette fois par se distribuer tout ce qu'ils contenaient, il se jettèrent avec avidité sur quelques barriques de whiskey, et en burent avec un tel excès qu'ils furent promptement ivres. Six ou sept de ceux à qui la garde du butin était confiée, avaient reçu au commencement du repas ordre de demeurer sobres, et étaient les seuls qui n'eussent pas perdu toute raison. Tous les autres étaient couchés et endormis profondément ; et de ce nombre étaient le chef et les gardes particuliers

des prisonniers. William Phlyn lui-même avait assez bu de whiskey pour être dans le même état que ses maîtres.

M. Johnson livré à de sérieuses réflexions, n'avait pris aucune part à cette dégoûtante orgie. Ses pensées n'avaient pour objet que le danger certain de sa position ; et le désir ardent d'y échapper s'il en trouvait la possibilité. Il crut la voir dans le sommeil général de tout ce dont il était environné. Il en fit part à Jacob Skuyl, auprès duquel il était couché. Les bateaux étaient attachés à des pieux le long du rivage, et à une petite distance ; il ne s'agissait que de s'y glisser sans être vû et la nuit était noire, que de se jetter dans le premier et de l'abandonner au courant, le succès était assuré s'ils pouvaient arriver à ces bateaux, et leur mort, s'ils étaient arrêtés, ne leur paraissait pas plus certaine que celle qui leur était destinée s'ils n'échappaient pas. Jacob Skuyl entra d'autant plus avidement dans ce projet qu'il n'avait deux heures plutôt échappé à la mort que par une espèce de miracle. Un Indien, dans la fureur du commencement de son ivresse, et sans aucun autre motif, avait couru sur lui le fatal couteau à la main, et allait le scarpeler,

quand deux autres, plus sobres pour le moment, avaient arrêté sa violence.

Les derniers mots du petit complot se disaient tout bas entre MM. Johnson et Skuyl, lorsqu'un Indien couché à une assez grande distance d'eux pour qu'ils n'eussent pas cru possible qu'il les entendît quand il aurait su l'anglais, se leva, vint à eux et les attacha, comme ils l'avaient été la nuit précédente, toutefois sans aucune démonstration de colère, sans même dire un seul mot.

S'il est facile de se faire une idée du bonheur que les deux prisonniers croyaient voir à l'instant même si près d'eux, il est possible de se figurer l'horreur actuelle de leur situation; liés étroitement à des arbres, séparés l'un de l'autre, convaincus par la triste expérience qu'ils venaient d'en faire, que la surveillance la plus exacte ne les abandonnait jamais dans les momens où ils s'en croyaient les plus éloignés, ils se voyaient perdus sans ressource. Le souvenir de tout ce qui leur avait été vingt fois raconté de la barbarie des Indiens pour leurs prisonniers, se représentait sans cesse à leur pensée d'une manière effroyable. Ils savaient qu'ils etaient destinés aux outrages les plus humilians, aux

fatigues les plus pénibles, aux supplices les plus cruels, les plus multipliés et les plus barbarement prolongés; et ils étaient entourés des hommes qui abrutis aujourd'hui dans la stupeur de l'ivresse, seraient avant peu les instrumens de leurs tortures. C'est dans ces cruelles réflexions que nos deux infortunés passèrent le reste de la nuit.

Le retour du jour éveilla successivement la troupe qui les environnait; ils furent déliés comme la veille, et cette journée, déjà la troisième de leur captivité, se passa en continuation d'orgie, dont le reste des liqueurs spiritueuses donnait les moyens.

Le lendemain le chef jugeant sans doute son expédition assez lucrative, prononça qu'elle était terminée, et les différentes tribus qui composaient la troupe se mirent en route pour retourner à leurs habitations. Elles étaient toutes vers les lacs Ontario et Érié; la tribu la plus nombreuse était des *Shawaneses*, les autres étaient des *Lowcreeks*, des *Wyandots*, des *Mingoes*, des *Othenwagoes*, des *Delawares*, des *Ottawas*, de *Chippawas*, des *Cherokées*.

MM. Johnson, Jacob Skuyl et Peggy Flamming avaient été dévolus, comme je l'ai dit, à la tribu des Shawaneses, composée d'environ

quarante Indiens ; ils quittèrent ensemble le rivage de l'Ohio, laissant William Phlyn s'acheminer avec les Cherokées.

Dans la marche du premier jour M. Johnson fut chargé de conduire une vache qui faisait partie du butin pris la surveille dans les bateaux abandonnés. Jacob Skuyl, comme blessé, n'eut aucun autre soin que celui de suivre la marche de la troupe. Peggy Flamming, tantôt entourée d'Indiens, tantôt de femmes marchait à sa volonté, et tous les trois avaient la liberté de se réunir sans que jusques-là la défiance des Indiens en conçut quelque ombrage. Le butin considérable réparti à cette tribu était porté sur des chevaux pris dans les bateaux (ils étaient au nombre de dix à douze), et par les Indiens qui furent, cette première journée, chargés de ce que les chevaux ne pouvaient porter, et qui, de tems en tems, en faisaient partager le poids à M. Johnson.

Cette première marche ne fut que de cinq milles. Les Shawaneses s'arrêtèrent dans une vaste et belle vallée, où sous des arbres très-épars, paissaient une quarantaine de chevaux qu'ils avaient pris, depuis le commencement de l'expédition, à différens voyageurs, et envoyés à cette place, par où ils devaient

passer en s'en retournant, et qui d'ailleurs, comme presque toutes les parties de ces éternelles forêts, fournit un pâturage épais, substantiel, propre même à engraisser des animaux. Dans la halte, la vache fut tuée, rôtie et mangée. Tout ce qui n'en était pas consommé, le lendemain, au moment du départ, fut abandonné ; mais alors la troupe était diminuée du chef et de huit à dix Indiens, qui, montés sur les meilleurs chevaux, gagnèrent les devans, dans le dessein d'arriver promptement à leur ville. Ils avaient emmené avec eux Peggy Flamming qui, par le simple désir de sauver sa vie, montra une volonté positive de plaire aux chefs, et aux Indiens de qui elle dépendait, et trouva ainsi grace auprès d'eux. La bonne humeur de Peggy Flamming lui réussit à souhait ; elle fut placée sur un des meilleurs chevaux, et dût, pendant le reste du voyage, être moins inquiette des dangers de son sort futur.

Ses deux compagnons d'infortune n'ayant pas, ainsi qu'elle, les moyens de charmer leurs maîtres, continuèrent leur route comme ils l'avaient commencée. Seulement les chevaux qu'on ramenait à la tribu, étant plus nombreux, et la vache étant tuée, ils n'eurent plus rien à porter, ni à faire. La troupe

se mettait en marche vers huit à neuf heures du matin, après avoir déjeûné avec quelques viandes sèches prises dans les bateaux, ou quelques débris du repas de la veille, elle s'arrêtait vers midi; on faisait cuire les animaux que les chasseurs venaient de tuer, et souvent l'heure de la station était déterminée par le succès de leur chasse; on fumait quelques pipes avant et après dîner, on se remettait en marche jusqu'à une heure avant la nuit, on soupait comme on avait dîné; encore quelques pipes fumées en silence, et l'on se couchait sur des peaux d'animaux. Les prisonniers étaient liés tous les soirs, et le voyage recommençait le lendemain.

Dans la marche, quelques Indiens s'écartaient en avant, et c'étaient communément les chasseurs; d'autres se tenaient à quelque distance en arrière pour épier si la troupe n'était pas suivie; car la méfiance et la vigilance des Indiens sont extrêmes. Le corps de la troupe marchait à volonté, sans ordre. Si quelques Indiens de la troupe, ou de l'espèce d'arrière-garde, apperçoivent quelque gibier, ils le tuent comme ceux qui marchent en avant; mais qui cependant y semblent plus particulièrement destinés. On ne tue que le gibier nécessaire pour le prochain repas: l'immense quantité

quantité qu'on en trouve dans ces forêts, ne permettant pas la moindre inquiétude pour le repas suivant. Le gibier tué et dépouillé, est coupé en morceaux très-gros, et fixé sur des pieux de bois pointu fichés en terre. On allume le feu autour ; les femmes sont ordinairement chargées du soin de cette cuisine. Les Indiens prennent toutes les précautions convenables pour éviter que leurs feux se communiquent aux arbres qui sont sur pied.

Les deux prisonniers, comme on peut le croire, profitaient dans leur marche de la liberté d'être ensemble ; leur conversation mélancolique roulait plus sur la douleur d'avoir manqué l'occasion si favorable de se sauver, que sur l'espoir de la retrouver, qui, quoique devenue une chimère à leurs yeux, ne les abandonnait cependant pas entièrement. Le chef conçut quelque méfiance de leur réunion continuelle ; cette inquiétude fut augmentée par la vue d'un couteau qui, un soir, sortit de la poche de M. Johnson, et que celui-ci réservait pour la possibilité de couper ses cordes, si quelque occasion favorable se présentait. Quelques guinées échappées aussi à la première recherche faite dans les poches de Jacob Shuyl, s'y trouvèrent dans le nouvel examen que l'on en fit ; et le premier moyen que les Indiens

prirent pour se tranquilliser, fut de dépouiller ces deux malheureux de leurs culottes; une légère couverture qui, nouée autour de leurs hanches, tombait jusqu'à mi-cuisse, leur fut donnée pour les couvrir à la manière indienne. On leur ôta aussi leurs chemises; mais seulement parce qu'elles étaient plus fines et meilleures que celles grossières et pleines de trous, contre lesquelles elles furent échangées. Toutes ces précautions n'étaient pas encore suffisantes; le chef ordonna le lendemain à la troupe de se diviser: Jacob Skuyl en suivit une partie, M. Johnson l'autre; tous les deux allant, par un chemin différent, à la ville indienne.

Cette nouvelle séparation remplit le cœur de M. Johnson d'amertume. Jacob Skuyl, que six jours plutôt il n'avait jamais vu, était, par la parité de leurs malheurs, devenu son meilleur ami; il était sa ressource, son espérance; il était pour lui alors le premier des êtres existans, et il le perdait, et il restait lui seul dans la nature, en proie à ses peines, et à ses inquiétudes plus grandes encore. La séparation d'avec la femme que l'on aime le plus tendrement, ne donne, au dire de M. Johnson, pas plus de désespoir qu'il n'en éprouva en quittant cet ami de si peu de jours.

Qu'opposer à l'empire de la nécessité? Le

seul mérite des hommes sages est de connaître plutôt que les autres, que tout effort contre elle est inutile, et de s'y résigner plus promptement : ce fut celui de M. Johnson ; il se détermina donc à cacher de son mieux ses tristes impressions, et chercha, par une contenance sereine, à dissiper la méfiance de ses maîtres. Il était aidé, dans cette résolution, par un caractère ferme, calme, et disposé au bonheur. Si ses pensées lui présentaient souvent la probabilité de la mort, il savait aussi qu'elle n'est pas le sort inévitable des prisonniers ; que les Indiens les emploient quelquefois à les servir à la chasse, les incorporent même dans leurs tribus ; et il m'a répété plusieurs fois que dans les momens les plus cruels de sa captivité, il n'avait jamais été long-tems de suite sans que quelques sentimens d'espérance relevassent son courage. Cependant comme ils n'étaient fondés sur aucune probabilité, ils étaient de courte durée ; et quoique moins misérable que beaucoup d'autres ne l'eussent été à sa place, il était encore bien malheureux.

La monotonie du reste de la route fut interrompue par peu d'accidens. Les marches étaient plus ou moins longues, selon la rencontre plus ou moins prompte du gibier, selon que durait le sommeil qui succédait au repas, et le

plaisir de la pipe qui succédait au sommeil ; plus que tout, selon la fantaisie du chef, et d'après les avis de leurs jongleurs ; les rêves qu'ils ont, font aussi souvent changer la direction de la route.

Différentes troupes d'Indiens furent rencontrées. Selon l'heure où cette rencontre avait lieu, la station était plus ou moins longue. Quelquefois les deux troupes dînaient ensemble, et toujours se racontant leur dernière aventure, elles se montraient mutuellement, leurs prisonniers, et en faisaient triomphe. Le soir, l'infortuné M. Johnson, lié comme à l'ordinaire, était plus ou moins fortement serré, suivant le bon plaisir de celui qui s'en chargeait, qui n'était pas toujours son garde, mais qui, commissionné par lui, quand il était lui-même appelé à l'avant ou l'arrière-garde, croyait mieux répondre à sa confiance en liant plus étroitement son prisonnier. Un jour, entre autres, il fut tellement serré, que ses bras en étaient déchirés, et que leur enflûre couvrait la corde qui les attachait. Alors il ne fallut pas se plaindre ; car, comme l'intérêt de la caravanne était de conserver le prisonnier, tout ce qui assurait cette conservation, était généralement approuvé. Une autre fois il reçut un coup de bâton du chef, sans autre motif

que la mauvaise humeur de ce brutal, et il n'osa rien dire. Dans un autre moment encore, il fut rudement frappé par un Indien ; cette fois, retenant moins sa patience, il rendit le coup, et tous les autres l'approuvèrent, en disant, qu'*il montrait qu'il était un homme, car il n'y avait que les femmes qui se laissassent battre;* et il crut s'appercevoir depuis qu'il était traité avec plus de considération. Cependant le véritable chef qui, le second jour de la marche, avait quitté la troupe avec quelques Indiens, la rencontra, et s'y rejoignit ; quelques fantaisies avaient changé le projet dans lequel il était parti, d'arriver promptement à la ville ; il avait erré, avec ses Indiens et ses prisonniers, dans les bois, et le hasard seul lui faisait rencontrer la troupe dont il était séparé. Peggy Flamming, très-accoutumée à ses maîtres, préférait leur faveur à la compagnie de M. Johnson.

Peu de jours après cette réunion, la troupe fit encore rencontre d'un nègre chargé de whiskey. C'était l'esclave d'un Indien qui chassait dans la forêt, et qui l'avait chargé de vendre cette boisson. Elle fut successivement achetée en totalité; et le nègre, attendant son maître, suivit la troupe, qui s'arrêta bientôt pour boire plus à son aise le whiskey, et

pour se préparer à entrer au poste de *Santucky*, lieu de commerce dont elle n'était plus éloignée que de quelques jours. Cette préparation est une toilette complette, qui consiste à renouveller les couleurs dont les Indiens se couvrent le corps et le visage.

La caravanne, ainsi parée, se remit en marche. Le nègre parlait anglais; il était vu sans défiance par les Indiens; il donna plusieurs démonstrations d'intérêt à M. Johnson, il ne pouvait que cela; et ces démonstrations, qui n'inspiraient pas au prisonnier la plus légère espérance, lui étaient pourtant d'une grande douceur. Le maître du nègre joignit aussi la troupe, et bientôt après deux Indiens vinrent à sa rencontre. Ceux-ci prenant M. Johnson par la main, le menèrent auprès du chef, lui parlèrent avec l'apparence de la prière et l'attitude du respect. Après environ une heure de conversation, dont le prisonnier s'appercevait bien qu'il était l'objet, sans en pouvoir savoir davantage, et quelques gallons de whishey donnés par ces deux supplians, et bus en grande partie par le chef, M. Johnson leur fut livré et emmené par eux. Il crut voir sa perte certaine; tout sentiment d'espérance s'éteignit dans son ame. Il n'osait interroger le nègre, qui s'était, avec son

maître, joint aux deux Indiens; il ne savait s'il n'était pas lié avec eux; si l'intérêt qu'il avait cru appercevoir en lui n'était pas un moyen de trahison, s'il n'était pas son plus cruel ennemi, peut-être son bourreau, et il voyageait au milieu de cette troupe, cachant de son mieux par son silence les angoisses de son désespoir.

Cependant il ne put tenir long-tems à cette ignorance de sa position; il eut recours au nègre dans une grande agitation, et il en apprit qu'un des deux Indiens auquel il appartenait à présent, ayànt tué il y avait quelque tems un Indien de la tribu des *Mingoes*, et devant, par les loix de cette tribu, ou y remplacer cet homme par un autre qui servit à sa place, ou être livré à la vengeance de la famille du mort, et trop pauvre, disait-il pour acheter un prisonnier, ayant supplié les Shawaneses de le lui donner, avait, à l'aide du whiskey, persuadé le chef, et qu'ainsi il allait appartenir à la tribu des Mingoes, mais qu'avant d'y être livré il allait passer quelques jours chez son maître, voisin de ces deux Indiens. La perspective de l'esclavage parut donc heureuse à M. Johnson, qui ne croyait avoir que celle de la mort, et se réjouissant d'acquérir la vie à ce prix, il se trouva d'autant plus

content, qu'il ne perdit pas l'espoir qu'un moyen quelconque n'abrégeât sa captivité. Il marcha ainsi quatre jours suivant ses nouveaux maîtres, vivant avec eux comme avec les premiers, seulement n'étant pas lié la nuit. Ses anciens maîtres lui avaient rendu des vêtemens, et en comparant son nouvel état avec le précédent, sur-tout avec ce qu'il avait craint, il était heureux.

Il ne le fut pas long-tems, au moins pour cette fois. Sa mauvaise étoile lui fit après quatre jours rencontrer encore les Shawaneses. Le chef désenivré n'était plus si généreux, et se repentait de l'avoir été. Il redemanda M. Johnson aux deux Indiens, qui le lui refusèrent. Le témoignage du nègre et de son maître fut invoqué par les deux Indiens sur le marché fait, il leur était favorable; mais les Shawaneses étaient les plus forts. Les injures et les menaces devinrent violentes de leur part, mais ne durèrent pas long-tems; les deux Indiens n'avaient aucun moyen de défense; la force eut l'avantage, comme à l'ordinaire, et M. Johnson arraché par les Shawaneses, retomba dans la terreur; sa position lui parut plus mauvaise encore le lendemain, quand un marchand français du Canada averti par les Indiens, premiers ar-

rivés, que les Shawaneses amenaient un prisonnier blanc, et venu pour l'acheter, fut refusé par le chef, qui avait annoncé vouloir le mener en triomphe à sa ville, avec tout ce qui lui restait de son butin. Le marchand avait bien promis à M. Johnson de recommencer le lendemain ses tentatives, mais celui-ci n'osait plus se livrer à l'espérance. Le marchand se trouva effectivement le lendemain à l'arrivée du prisonnier, comme il l'avait promis; il fit quelques marchés avec les Indiens, mais ne put se faire écouter sur aucune proposition relative à M. Johnson; il ne restait donc plus d'espoir à cet infortuné jeune homme que dans les évènemens que pourrait faire naître le voyage qu'il avait encore à faire pour arriver à sa destination. Il en survint promptement un dont il ne pouvait se flatter. Comme les Shawaneses allaient se mettre en marche, un Indien de je ne sais qu'elle tribu arriva conduisant un cheval chargé de whiskey; quelques parties du butin furent bientôt échangées contre quelques petits barrils de liqueur. Le lendemain le reste du butin y passa; le lendemain encore les chevaux amenés des bords de l'Ohio payèrent à l'Indien ce qu'il lui restait de whiskey, et les Shawaneses après avoir passé six jours dans une ivresse

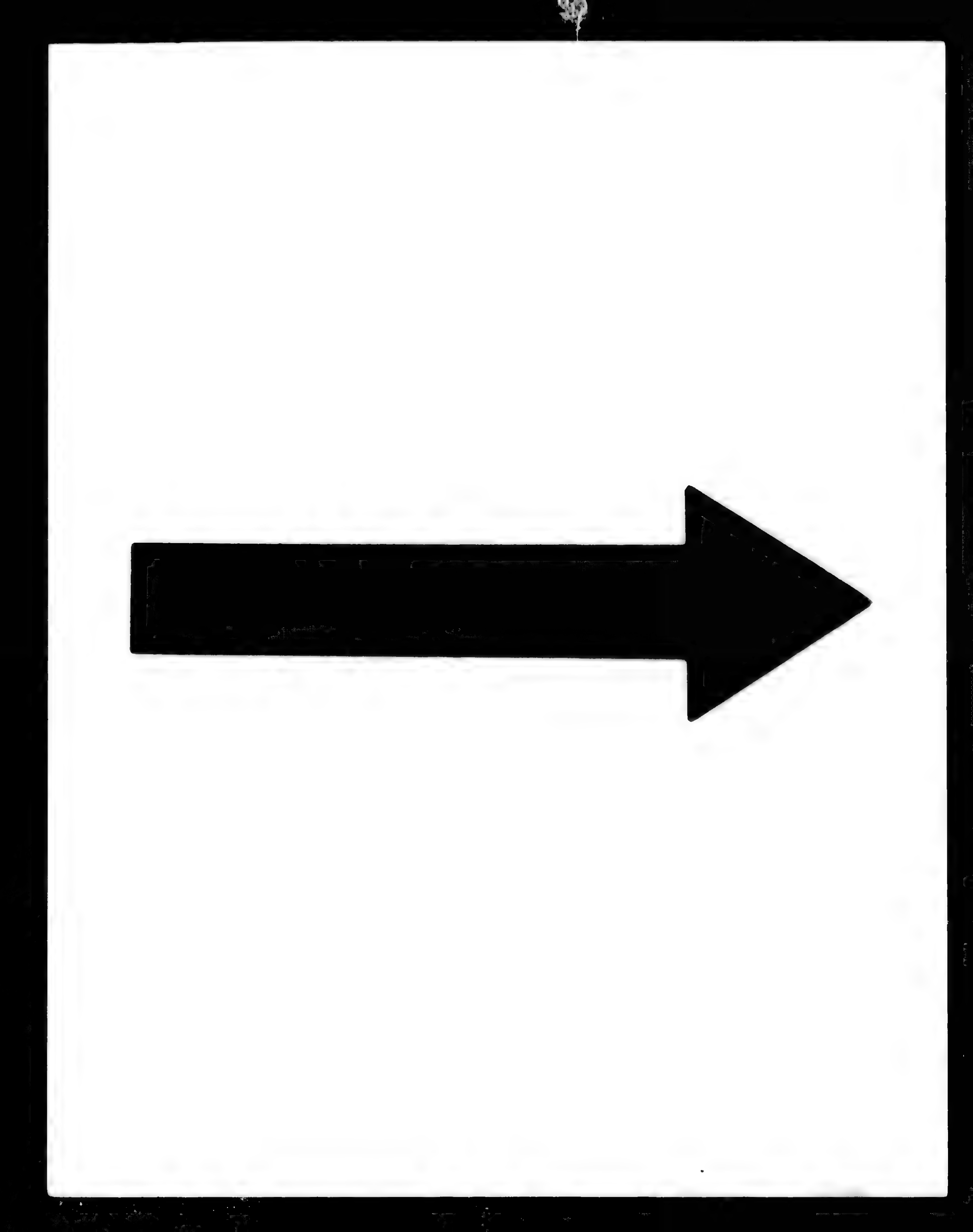
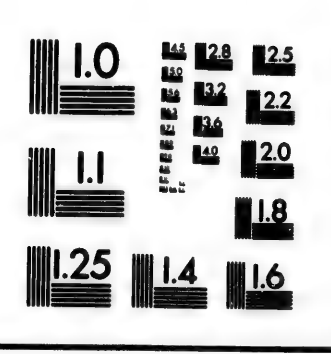


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

toujours renouvellée, ne cessant de boire que parce qu'ils n'avaient plus de liqueur, honteux de rentrer dans leur tribu sans autre trophée que leur prisonnier, résolurent de courir à une autre expédition, et d'y conduire M. Johnson avec eux; un avis plus sage prévalut cependant, c'était de le vendre pour boire encore du whiskey et pour en boire en abondance avant de courir les hasards d'une nouvelle campagne.

L'expression de chaleur et de férocité qu'avait ajouté cette ivresse encore non éteinte, sur les visages déjà féroces de ces Indiens, augmentait le malaise que tous ces débats donnaient à M. Johnson; il en cherchait inutilement le motif, quand le lendemain, à la pointe du jour, il fut appelé par les deux chefs qui le firent monter sur un cheval, et l'emmenèrent entre les leurs, très-précipitament et très-vite. Il crut alors sa dernière heure venue, mais pour cette fois son inquiétude ne fut pas de longue durée; le lieu où il fut conduit n'était distant que d'environ cinq milles, et c'était la maison de M. *Duchoquet*, le même marchand qu'il avait vu déjà deux fois; après quelques verres de whiskey, le marché fut promptement conclu, et six cents de ces petites boucles d'argent,

dont les hommes du peuple attachent leur chemise, furent le prix de la rançon de M. Johnson. Leur valeur était de vingt sols pièce, ainsi sa liberté coûta vingt-cinq louis. On peut juger de son bonheur. Cependant, comme il arrive toujours après les crises violentes, il ne le sentit pas d'abord dans toute son étendue; cette prompte et complette délivrance de la mort ou de la captivité, lui paraissait un rêve auquel il n'osait se livrer. M. Duchoquet s'efforçait de le rendre à toute la vérité de son heureuse position, et il commençait à y croire, quand, le lendemain matin, les deux Indiens qui l'avaient ramené la veille, reparurent. M. Duchoquet crut lui-même qu'ils venaient recourir après leur marché, et il entretenait son nouvel hôte dans la résolution où il se montrait de vendre chèrement sa vie, quand l'un des Indiens, s'avançant à lui sans armes, et en riant, lui dit qu'il avait oublié la veille un meuble qui lui appartenait, que, sans doute, il regrettait, et qu'ils le lui rapportaient. C'était un code des loix de la Virginie, qui lui avait été laissé par ses maîtres pendant son voyage. M. Johnson sentit moins cette délicatesse de procédé, qui eût été recherchée même parmi les Européens, que le bonheur de pouvoir jouir enfin

d'une entière sécurité qui depuis ce tems, ne fut troublée par aucun incident nouveau.

Ne pouvant rentrer dans les parties habitées de l'Amérique, sans conducteur, il lui fallut attendre que la saison qui conduisait M. Duchoquet en Canada fut revenue ; jusqu'à cette époque, il resta avec lui dans son habitation, et l'assista dans son commerce.

Il eut occasion de voir plusieurs tribus d'Indiens, dont les mœurs avaient toutefois peu de différence, avec celles des Shawaneses. N'entendant rien à leur langue, il put prendre sur eux peu de renseignemens par lui-même, étant plus occupé d'ailleurs du désir d'être rendu à sa famille et à ses amis, que de celui de connaître à fond les mœurs de ces sauvages, qu'il était empressé de quitter ; il apprit seulement de son hôte, que les tribus qui l'environnaient croyaient à un être suprême et à la durée de l'existence de l'ame, prolongée après la cessation de la vie du corps ; que la punition des coupables (et les mauvaises actions ne consistent pour eux que dans l'indolence et la peur à la chasse et à la guerre, ou dans l'infidélité envers leurs amis) est de se trouver, après leur mort, transportés dans des forêts mal-saines, où il n'y a, pour tout

gibier, que de petits oiseaux, tandis que ceux qui se sont bien conduits, toujours vigoureux, seront portés dans des bois, où les plus gros gibiers se trouveront en abondance, sans que le nombre en diminue jamais. Il apprit aussi que les squawhs ou femmes indiennes, tenues dans un état d'esclavage, par leurs maris, en étaient battues et souvent mutilées pour cas d'adultère; mais que les filles avaient la plus entière liberté de satisfaire toutes leurs fantaisies, et que, loin que l'usage qu'elles faisaient de cette liberté, leur fît perdre de leur prix auprès des hommes, les Indiens ne faisaient aucun cas pour leur femme de celles qui n'avaient pas eu quelqu'aventure galante: parce que, disaient-ils, puisqu'elles avaient été méprisées de tous les hommes, elles n'étaient pas dignes d'eux. Il avait vu lui-même les Shawaneses, indolens, imprévoyans, ne pensant pas au lendemain, tristes, taciturnes; il sut que c'était le caractère général des Indiens, qui, d'ailleurs, durs jusqu'à la barbarie avec leurs prisonniers, principalement avec ceux faits à la guerre, étaient, en amitié, les plus fideles, les plus dévoués des hommes, et bien au-delà de ce qu'ont été depuis long-tems les peuples policés.

Le mois de Juin étant arrivé, M. Duchoquet partit avec son hôte pour le Canada : ils n'étaient éloignés du lac Érié, que de cinquante milles ; ils s'y embarquèrent pour gagner le détroit où est son habitation ordinaire, mais avant d'entrer dans le lac Érié, ils eurent à traverser le petit lac Santucky. Un gros coup de vent qu'ils éprouvèrent, les obligea de s'arrêter dans une île habitée par deux tribus d'Indiens, au milieu de ce lac. Là, M. Johnson fut invité, avec son ami, à une fête donnée par une famille, pour la guérison de la mère qui était malade; cette fête consistait en un grand repas, précédé de beaucoup de danses autour d'un bon feu; presque tous les habitans y étaient invités. L'envoi d'un petit bâton peint, est le billet d'invitation des Indiens, et ces danses, ces repas, ce grand feu, sont des cérémonies religieuses que les Indiens croient très-efficaces pour la guérison de leurs maladies.

M. Johnson, arrivé au détroit le 13 Juin, quitta M. Duchoquet. Le gouverneur anglais lui donna passage sur un sloop du roi, pour traverser le lac Érié. Un bateau le conduisit ensuite à Niagara; de là, cotoyant en canot les bords du lac Ontario, puis entrant dans la rivière Oswego, il se rendit à Albany, puis

à New-Yorck, puis en Virginie, heureux de retrouver sa famille et ses amis, qu'il n'avait jamais compté revoir. Il avait été six semaines le jouet du sort et des sauvages.

M. Johnson a su depuis ce qu'étaient devenus ses compagnons d'infortune. Deux ou trois Indiens avaient emmené Peggy Flamming, et après quelques jours de voyage dans les bois, l'avaient donnée à trois Cherokées, qu'ils avaient rencontrés. Ceux-ci l'avaient amenée à Santucky, où M. Duchoquet et M. Johnson l'avaient été voir, sans pouvoir tirer d'elle une seule parole; sans doute par l'expresse défense qu'elle en avait reçue de ses maîtres, plus durs pour elle que les autres; peu de jours après, les Indiens l'amenèrent vers le lac Santucky, où, trouvant une place à leur gré, ils dressèrent leurs tentes, et résolurent de passer quelques jours. M. *Mac-Intosh*, partner de M. Duchoquet, informé qu'une femme blanche était dans ce pays avec des sauvages, s'y rendit dans l'intention de l'acheter. Un jeune Virginien, qui, pris depuis peu d'années par les Wyandots, avait été adopté dans leur tribu, s'y rendit avec lui. Il connaissait un peu Peggy Flamming, et beaucoup sa famille. Fort aimé du chef de sa tribu, il le supplia d'obtenir cette prisonnière de ces

Indiens, lui disant qu'elle était sa sœur; le vieux chef le promit, alla trouver les trois Cherokées, et leur demanda de lui donner ou de lui vendre cette jeune personne. Les Indiens la lui refusèrent avec d'autant plus d'obstination que ses instances étaient plus fortes, et finirent par le menacer de le tuer et elle aussi, plutôt que de la lui remettre. Le vieux chef, forcé de se retirer, revint le lendemain avec une vingtaine d'hommes de sa tribu. Peggy Flamming était attachée à un arbre, et les trois Cherokées dormaient autour d'elle. Les Wyandots se saisirent d'eux, le vieux chef coupa lui-même les liens de la prisonnière, et quand il l'eut en son pouvoir, il donna aux Cherokées, pour sa rançon, quelques centaines de petites boucles d'argent, dont ils furent obligés de se contenter; et Peggy Flamming fut rendue, par le vieux chef, à son favori *Whiteyka*, (c'était le nom du Virginien devenu Indien Wyandot, d'abord par sa destinée, et depuis par goût). Peggy Flamming fut habillée, choyée dans cette tribu. Whiteyka avait épousé une Indienne, qui prit d'elle un soin particulier, et peu de tems après, elle fut conduite, par une escorte d'Indiens et d'Indiennes de cette tribu, au travers des forêts, jusques sur les

bords

bords de l'Ohio, vis-à-vis Point-pleasant, d'où elle était partie, et où elle vit aujourd'hui, âgée de vingt-trois ans.

Jacob Skuyl fut conduit à l'habitation des Shawaneses, où maltraité, insulté, battu, il arriva, sa blessure à demi-gangrenée, par l'excès de la fatigue, et par la morsure des moustiques, il n'en fut pas moins employé en arrivant, aux travaux pénibles de la tribu, c'est-à-dire à la culture. Quand les Indiens ont des prisonniers, ils leur font partager la fatigue du travail de leurs femmes. Jacob Skuyl était fort inquiet de son sort, mais les moyens de fuir étaient difficiles; et où fuir au milieu des déserts dans lesquels il devait, à chaque pas, rencontrer des Indiens. Cependant un jour, une des femmes avec lesquelles il travaillait habituellement, et qui prenait un grand intérêt à lui, l'avertit qu'il devait être brûlé deux jours après; tout effort devait donc être tenté pour essayer d'échapper à ce supplice certain. Muni d'un fusil, et de quelques gâteaux de maïs, il put, dans la nuit, quitter l'habitation, et traversant les bois, il arriva sur les bords du Miami. Là, il crut devoir abandonner son fusil, qui, cependant, assurait à-la-fois sa défense et sa subsistance. Il attacha sur sa tête ses gâteaux de maïs, et

passa le fleuve à la nage. Quelques soins qu'il prît pour éviter de rencontrer des Indiens, il en trouva un grand nombre ; il fut même obligé de passer dans des habitations : le soin qu'il avait pris de se peindre, quelques mots de la langue des Indiens, qu'il avait appris durant sa capitivité, son maintien d'assurance, le firent prendre pour un véritable Indien, et il reçut même ainsi quelques secours ; enfin, après avoir échappé à tous les dangers qu'il craignait, il pensa succomber à celui qu'il devait le moins craindre. Arrivé au lac Érié, et voulant le passer pour se rendre au détroit dans un bateau qu'il trouva, le conducteur le refusa long-tems, le prenant pour un espion qui voulait le séduire, et le punir ensuite s'il se laissait aller à ses instances. Il fallut courir chez le maître du bateau, qui demeurait à deux milles de distance ; le conducteur lui avait dit que les Shawaneses étaient venus la veille faire des recherches tout le long du rivage, à la poursuite d'un prisonnier qui leur avait échappé la veille de son supplice ; il ne pouvait se méconnaître à cette description, et la célérité de son passage redoublait d'importance, puisque seule elle pouvait le mettre hors de leurs mains. Il dit au maître du bateau qu'il était le prisonnier que les

Shawaneses cherchaient, et cet homme, plus humain, moins défiant que son domestique, consentit à son passage, voulut méme le passer lui-méme, pour être plus assuré qu'il serait promptement hors de danger. Arrivé au détroit, il rejoignit, par le Canada, les États du Nord, et successivement *Greenbriar court-house*, où il est toujours établi, ayant renoncé, au moins jusqu'à présent, au commerce avec le Kentuky.

William Phlyn, livré à la tribu des Cherokées *Chykamawgées*, habitans des rivages du grand Miami, fut le seul qui périt. Arrivé à leur ville, il eut à subir des supplices qui durèrent deux jours, et finirent par le feu. Jacob Skuyl, en se rendant, avec ses maîtres, à la ville des Shawaneses, a vu la place où, la veille, il avait été brûlé.

Quand on connaît M. Johnson, on se réjouit doublement qu'il ait échappé à tant de dangers, et on ne peut douter que le récit de son histoire ne soit conforme à la plus scrupuleuse vérité.

Reprenons à présent la suite de mon voyage.

Route au Lac Érié.

Buffalo, où nous étions, est éloigné de quatre milles du lac Érié, par un chemin qui passe au milieu des plus beaux hêtres et des plus beaux hemlocks, mais est encore plus mauvais que ceux que nous avions déjà trouvés. Tout le pays est rempli d'eaux stagnantes, de grands marais infectes et boueux. Nous n'avons pourtant pas vu de fièvres chez les Indiens; ils y sont moins sujets que les blancs. Enfin, nous sommes arrivés au poste du lac Érié, c'est-à-dire à une petite réunion de quatre à cinq maisons, bâties à un quart de mille du lac; elles étaient séparées de notre route par un creek tellement bourbeux, que jamais les cavaliers ne se risquent de le passer à gué: on desselle les chevaux, on passe, en pirogue, ce creek qui n'a pas quarante pieds de large, et l'on pousse dans l'eau les chevaux, qui s'en tirent toujours, quoiqu'avec grande peine.

Nous avions, dans notre route, rencontré quelques troupes d'Indiens voyageurs, et deux à trois compagnies de blancs; ces rencontres donnent un véritable plaisir. Dans ces vastes déserts, un feu encore brûlant, un vestige de camp, un débris de quelqu'ustensile qui a

servi à quelque voyageur, excitent des sensations vraiment douces; on n'existe pas seul dans ces immenses solitudes. Ces idées doivent être plus fortement senties encore par celui qui voyagerait sans compagnon, ou qui voyagerait plus long-tems dans ce pays que nous n'avons faits; elles n'ont été étrangères à aucun de nous; nous les avons éprouvées dans toutes les journées où nous trouvions rarement des habitations : le plus petit défrichement, le simple abbattis de quelques arbres, s'apperçoit alors avec une grande joie, et leur vue donne du courage pour aller plus loin.

Nous pensions trouver M. Guillemard à la taverne; nous savions, par l'Indien qui l'avait conduit de Tonnavanta, qu'il était arrivé depuis deux heures, mais il était reparti, ennuyé d'attendre, et trouvant l'auberge dépourvue de ressources, il avait pris la sage résolution de passer de l'autre côté; nous aurions bien voulu en faire autant, il était trop tard; il a donc fallu se résoudre à coucher sur le plancher dans nos couvertures, et à faire un très-mauvais souper; il n'y avait rien dans l'auberge, ni meubles, ni rhum, ni chandelle, ni lait. Le lait a été, avec beaucoup de peine, prêté par les voisins, qui n'ont pas été aussi complaisans pour le rhum et la

chandelle, enfin, il en est arrivé de l'autre côté de la rivière; et assaisonnant, comme à l'ordinaire, ce souper, de l'appétit qui ne nous manque guères, nous avons fort bien passé notre soirée, et nous avons dormi aussi parfaitement que nous l'avions fait dans les bois, c'est tout dire.

Tout est, au lac Érié, (c'est le nom de cette réunion de maisons) plus cher qu'en aucun endroit que nous ayons encore passé, et cela est simple, puisque aucune communication directe, avec quelque pays que ce soit, ne facilite les marchés. Presque toutes les maisons de ce petit poste ont quelques fiévreux. Nous nous sommes encore vus là, entourés d'Indiens; nous en avons trouvé sur le bord du lac, venant de pêcher au harpon, d'énormes esturgeons, qu'ils nous ont proposés à deux schellings la pièce. Ces bords sont remplis et même infectés de places où les Indiens viennent *boucaner* le poisson qu'ils prennent avec abondance dans le lac Érié.

Le peu d'étendue des lacs que nous avions vus dans le Genessée, nous avait sans doute disposés en faveur de celui-ci; il nous a ravis par son immensité: c'est une mer. Aux bords opposés près, assez rapprochés du lieu où nous étions, on n'apperçoit aucune terre, aucune

fin à cette eau; les bords du lac sont plats et inhabités dans toute leur étendue. Le père *Charlevoix* dit, dans son voyage, que le nom du lac Érié est celui d'une nation *Hurone*, qui habitait sur ses bords, et qui a été entièrement détruite par les *Iroquois*, et que le mot Érié voulant dire *chat* dans leur langue, la multitude de chats sauvages qui peuplent les environs de ce lac, est l'origine probable de ce nom.

Le lendemain matin nous nous sommes acheminés, M. de Blacons et moi, vers le point où l'on passe la rivière; il est distant de trois milles de la taverne; du Petit-Thouars avait loué une pirogue pour descendre par eau. Cette rivière, qui porte le nom de *Niagara river*, est le débouché du lac Érié; elle est large, en cet endroit, de trois quarts de mille. C'est ici qu'en nous embarquant, nous avons quitté le territoire des États-Unis.

Observations générales.

J'ajouterai quelques mots sur la minéralogie des pays que nous avons parcourus jusqu'ici. Ces observations sommaires ont été faites avec M. Guillemard, infiniment plus instruit que moi dans cette partie.

Le voisinage de Philadelphie n'offre de rochers que ceux de granit ; l'espèce la plus commune est le granit rempli de mica, et souvent même de grandes feuilles de talc micacé. Les couches de ces rochers font avec l'horison un angle de quarante-cinq degrés ou environ. La terre qui les couvre est le plus ordinairement un sable gras participant de la nature des rocs ; mais souvent au-dessous de cette première couche de sable on trouve un argile dur.

Cette masse générale de granit est entrecoupée par des veines de pierre de corne, de quartz, de pierre à chaux à demi cristallisée, et même de marbre d'une assez bonne qualité. Sur les bords du Skuylkill, au-dessus des rapides, et sur-tout près de Norristown, une large veine de marbre se montre à découvert ; elle s'appuie sur les rochers de granit qui bordent la rivière au nord-ouest.

La direction de toutes ces veines forme généralement un angle droit avec celle des lits de granit, et elles s'enfoncent en terre par une ligne à peu près perpendiculaire à l'horison.

On ne trouve dans les environs aucune dépouille marine ou autre ; les excavations faites dans la terre et sur les bords des ruisseaux,

montrent souvent une pierre légère, grenue, aisée à fendre, et tenant beaucoup du petuntsé et du feld-spath.

Plus loin vers le nord le sol jusques-là couvert de mica, le devient moins ; les pierres tiennent moins de la nature du granit. Près du creek Perkiomming on trouve des schistes argileux rouges, dont le pays abonde jusqu'à cinq milles à peu près de Reading, où commence une pierre d'un gris blanc, ou quelquefois bleuâtre, se brisant en masses presque quarrées, et paraissant être de la nature du feld-spath.

Sur la route et près Reading se trouvent de grandes masses de poudings composés de fragmens de grès et de schistes unis avec un schorl d'un gris foncé. Près de-là on voit quelques pierres de spath calcaire. Le voisinage de Reading abonde en pierre à chaux ; on nous a dit que les poudings ne se trouvent point ici en couches ; la couleur en est un rouge foncé peu brillant. La pierre prend un poli imparfait.

Les environs de Lancaster abondent aussi en pierres à chaux, qui ne contiennent non plus aucune dépouille marine. Les couches adjacentes sont d'un schiste gris très-profondes en terre.

Sur les bords de la Susquehannah le sable

gras (*sandy loam*) couvre des couches perpendiculaires de grès et de schiste, qui quelquefois s'élèvent en masses considérables.

A Middletown le roc est rouge et contient beaucoup d'argile. En traversant les *Petersmountains* on trouve encore du granit; mais des deux côtés les rochers principaux sont schisteux. Il n'y a pas non plus de variété dans l'espèce de pierres ou rocs qui s'élèvent çà et là sur les sables couverts de pins qui forment le premier sol de ces montagnes, ou qui couvrent les bords escarpés de la rivière le long du chemin entre Northumberland et Asylum. En quelques endroits le schiste se fend aisément en feuilles minces, dont on pourrait bien, je crois, se servir comme ardoise. Le granit ne se rencontre plus en grandes quantités, et on trouve dans les ruisseaux et les rivières des pierres roulées, souvent sabloneuses, avec des impressions de dépouilles de mer. Elles indiquent la nature du haut pays d'où elles viennent. Les quartz commencent aussi à disparaître; le sol est sabloneux, excepté dans les plaines et les prés et dans les fonds couverts de végétaux pourrissans, ou de terre végétale. Cette dernière couvre si généralement le pays plat ou peu cultivé, qu'un voyageur qui n'a pas le

tems de faire des excursions pour rechercher des rocs ou des carrières, ne peut avoir une idée complette de la minéralogie.

Près le Loyal-sock on peut ramasser des pierres qui ont l'apparence du basalte ; dans quelques-unes d'elles se trouve du mica en petite quantité. Au-dessus d'Asylum les rocs sont d'une nature argileuse, aisément décomposés. Le sol du voisinage étant pour la plupart riche et gras ; les couches sont moins inclinées, et souvent parallèles à l'horison.

Mais en cassant les pierres, les fragmens en paraissent souvent en formes de coquilles, et la brisure en est semblable à celle des minéraux qui ne sont pas formés par couche. La pierre de sable se trouve fréquemment, et quelquefois aussi des couches d'une nature que l'on croirait demi-basaltique ; plus souvent encore elles paraissent être composées d'un argile durci. De grandes plaines plattes sujettes aux inondations sont un des caractères communs du pays qui s'étend vers le territoire du Genessée. A Painted-post les eaux en décembre 1794 montèrent, comme je l'ai dit, à dix-neuf pieds au-dessus du niveau qu'elles conservent pendant les mois d'été. La profondeur du sol et les marais em-

pêchent la recherche de beaucoup de pierres qu'ils doivent couvrir.

Les premières couches où j'aye vu des dépouilles de mer dans leurs lits originaux sont dans le voisinage des petits lacs entre le lac Crooked et le lac Seneca. A Friends-mill et à Friends-landing on trouve des écailles d'huitres et des restes d'autres coquilles bivalves, contenus dans une pierre bleue argileuse fort tendre.

En avançant vers l'ouest les pierres argileuses disparaissent, et sont remplacées par des pierres calcaires; le pays devient de plus en plus plat, mais par-tout où le sol et les marais ne nous ont pas empêché d'observer les couches, nous les avons trouvé parallèles à l'horison. Elles sont pour la plupart calcaires, d'une couleur grise, et abondent en restes et en impressions d'animaux de mer. Telle est la nature du plus grand nombre des pierres sur la Big-plain, sur Buffalo-creek, et sur les bords du lac Érié, au moins vers la partie que nous en avons parcourue, et sur les bords sud de la rivière jusqu'à Niagara.

Quant aux espèces d'arbres dont les bois que nous avons traversés depuis Philadelphie sont remplis, elles sont inombrables. Je suis

encore trop peu instruit dans cette partie pour les avoir distingué toutes. Celles que j'ai reconnues sont les érables rouges, negundo, l'érable de montagne et l'érable à sucre, le bouleau noir et celui à feuille de peuplier, le catalpa, le frangier, mais qui n'est en Pensilvanie et dans le Genessée qu'un buisson d'une médiocre élévation; le bois bouton, le diospyros que les Américains appellent *persimontru*, une espèce de châtaignier à petites feuilles, un fresne à feuilles très-découpées, le noyer blanc et l'hickory, le cèdre des Bermudes, le kalmia, le sassafras, le laurier Benjoin, le magnolia à feuilles découpées, le pin du Lord, le pin blanc, le spruce, l'hemlock, le chêne blanc et le chêne noir, le peuplier liard et le peuplier blanc, le prunier, le cerisier, le sumack ordinaire et le sumack velu, le thuya, le framboisier et une prodigieuse quantité de buissons à fleurs, la plupart belles, mais sans odeur, ainsi que les plantes de différentes espèces qui abondent dans ces bois.

Fin du premier Volume.